LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.8
A167
v.13-16

Return this book on or before the
**Latest Date** stamped below.

**Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.**

University of Illinois Library

JUN 14 1965

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

https://archive.org/details/lalphabetdeslett1316unse

# UNE CARRIÈRE

Copyright by André Maurois, 1926

L'ALPHABET DES LETTRES

# UNE CARRIÈRE

PAR

ANDRÉ MAUROIS

# M

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

840.8
A267
v.13-16

# I

Dans l'atelier du peintre Beltara se réunissent le troisième samedi de chaque mois, le député Lambert-Leclerc (en ce moment sous-secrétaire d'État aux finances), le romancier Civrac et Fabert, l'auteur de ce *Caliban Roi* qui vient d'avoir, au Gymnase, un succès de si rare qualité.

Bien que l'atelier soit très grand, le soir une seule lampe l'éclaire, voilée par une soie chinoise. Un poêle de faïence à la manière hollandaise y entretient une chaleur nécessaire aux longues rêveries. Un divan immense favorise les confessions, divan si profond, si moelleux qu'on parlerait jus-

qu'au matin plutôt que de s'arracher à un ensevelissement délicieux.

Un soir Beltara présenta à ses amis un jeune provincial, son cousin, qui désirait se consacrer aux lettres :

— Cet enfant, leur dit-il, a écrit un roman que je ne crois pas plus mauvais qu'un autre et que je veux, Civrac, te demander de lire. Mon cousin ne connaît personne à Paris ; il habite Bayeux, où il est ingénieur.

— Homme heureux, dit Fabert. Vous avez écrit un livre, vous habitez la province et vous ne connaissez personne ? Votre fortune est faite, monsieur. On va se disputer l'honneur de vous découvrir, et si vous êtes attentif à bien construire votre légende, vous serez dans un an beaucoup plus célèbre que notre ami Civrac lui-même. Mais je vous donne un conseil : ne vous montrez pas... Bayeux ! Voilà qui est bien, Bayeux. Qui ne serait sympathique vu de Bayeux ? Non que vous ne paraissiez charmant, monsieur, mais il est humain de

ne supporter le génie qu'à bonne distance.

— Soyez malade, dit Lambert-Leclerc, il s'est fait de belles carrières dans la maladie.

— Et quoi que tu fasses, dit Beltara, ne lâche pas ton métier. Un métier est un poste d'observation admirable. Si tu t'enfermes dans un cabinet de travail, dans un an tu feras des livres de professionnel, admirablement construits et parfaitement ennuyeux.

— Imbécile ! fit la voix âpre de Civrac. « Un métier est un poste d'observation admirable. » Comment un homme intelligent comme toi, Beltara, peut-il répéter de tels clichés? Que veux-tu qu'un écrivain observe qu'il ne puisse trouver en lui-même? Est-ce que Proust sortait de chez lui? Est-ce que Tolstoï quittait ses champs? Quand on lui demandait qui était Natacha, il répondait : « Natacha, c'est moi. » Et Flaubert...

— Je te demande pardon, dit Beltara, lis les mémoires du comte Alexis, tu y ver-

ras que Natacha est un portrait ressemblant de Tania, sœur du romancier. Tolstoï vivait au milieu d'une immense famille et c'était un des éléments de sa force. Proust était un homme qui allait au Ritz, qui avait des amis, et qui en tirait tout ce qu'il pouvait. Quant à Flaubert...

— C'est entendu, coupa Civrac, mais imagine Proust privé de ses thèmes mondains, il aurait trouvé autre chose à dire. Il est tout aussi admirable quand il parle de sa maladie ou de sa chambre, ou de sa vieille servante. D'ailleurs je vais te donner un exemple qui te convaincra que l'intelligence la plus vive, pourvue par le hasard des chances d'observation les plus rares, ne suffit pas à produire une œuvre. Notre ami Chalonnes... Qui eut mieux que lui l'occasion et le temps d'observer les mondes les plus divers? Chalonnes a vu, et de près, des peintres, des écrivains, des industriels, des comédiens, des hommes politiques, des diplomates, enfin toutes les scènes les plus cachées de la comédie

humaine. Qu'en a-t-il fait ? Nous le savons, hélas !

— Chalonnes, interrompit Lambert-Leclerc, qu'est-ce qu'il devient, Chalonnes ? Est-ce que l'un de vous a de ses nouvelles ?

— Nous avons le même libraire, dit Civrac, et je l'y rencontre encore quelquefois, mais il affecte de ne pas me voir.

Le jeune provincial se pencha vers son hôte et demanda à mi-voix qui était Chalonnes.

— Civrac, dit Beltara, raconte à cet enfant la carrière de Chalonnes. Cela peut être, à son âge, un exemple utile.

Civrac se redressa, s'assit sur le bord du divan, et de sa voix mordante, qui semblait détacher les syllabes à coups de dents, commença aussitôt un récit en forme :

— Je ne sais, monsieur, si vous avez jamais entendu parler de la Grande Rhétorique du lycée Henri IV, la Rhétorique de 1893, aussi célèbre autour du Panthéon que la grande promotion de Normale qui fut, vous le savez, celle de Taine, de Prévost-

Paradol, de Sarcey et d'Edmond About. Cette classe fut, comme me le répète, chaque fois que je le rencontre, un de nos anciens maîtres, une « pépinière d'hommes illustres », puisqu'on y trouvait en même temps Beltara, Lambert-Leclerc, Fabert et moi-même. Lambert-Leclerc, qui se préparait déjà à la vie publique, passait avec Fabert ses après-midi aux courses...

— Respecte mon Excellence, dit le ministre.

— Ton Excellence était le seul d'entre nous dont le tempérament d'adolescent permît alors de prévoir l'avenir. Beltara ne montrait aucun goût particulier pour le dessin, Fabert aucune aptitude pour le théâtre. Notre professeur de lettres, le père Hamelin, lui disait : « Mon pauvre Fabert, vous ne saurez jamais le français ». Jugement juste, mais qu'un public ignorant semble aujourd'hui reviser. Quant à moi, mon grand plaisir artistique était alors de dessiner des Vénus sur les marges de mes cahiers. Chalonnes complétait notre groupe.

C'était un garçon blond, aux traits fins et charmants, qui travaillait peu, lisait beaucoup, choisissait à ravir ses poètes et ses cravates, et avait pris sur nous, par la sûreté de son goût, une grande autorité. Vers ce temps-là, ayant lu l'histoire des « Treize », nous décidâmes de fonder, nous quatre et Chalonnes, la société des « Cinq » d'Henri IV. Chacun des « Cinq » devait, dans la vie, soutenir les quatre autres en toutes circonstances. Il fut convenu qu'argent, influence, relations, tout ce qu'un des « Cinq » pourrait obtenir serait mis au service de la communauté. C'était un beau projet, mais ce ne fut qu'un projet, parce que la fin de nos études nous sépara. Son Excellence et moi, nous fîmes notre droit : Fabert, qui avait besoin de gagner sa vie, entra dans la banque de son oncle; Beltara commença la médecine. Le régiment nous dispersa plus complètement encore, puis le hasard. Pendant six ans nous n'eûmes les uns des autres que des nouvelles tout à fait rares.

Au Salon de 1900, je vis pour la première fois une toile de Beltara. Je fus surpris de le retrouver peintre, plus surpris encore de constater son talent. C'est toujours avec un étonnement profond qu'on en découvre chez un ami d'enfance. L'idée que les hommes de génie ont été les camarades de quelqu'un ne nous aide pas à comprendre que l'un d'eux a pu être le nôtre. Je lui écrivis. Il m'invita à venir le voir. Son atelier me plut, j'y revins plusieurs fois, et après un long échange de lettres et de télégrammes je finis par organiser un dîner des « Cinq ». Là, chacun raconta ce qu'il avait fait depuis le lycée.

Par une suite d'accidents assez curieux, trois d'entre nous s'étaient écartés de la carrière choisie pour eux par leurs parents. Beltara, ayant eu pour maîtresse un modèle, avait fait d'elle pour son propre plaisir des esquisses qui s'étaient trouvées bonnes. Cette femme l'avait amené chez des peintres. Il avait travaillé, réussi et, après quel-

ques mois, renoncé à poursuivre ses études de médecine.

Puis, retournant dans son Midi natal, il avait peint de nombreux portraits de négociants marseillais et de leurs femmes, et avait gagné une vingtaine de mille francs qui lui avaient permis de travailler, à son retour à Paris, pour lui-même. Il me montra des toiles qui « affirmaient un tempérament », comme disaient alors les critiques d'art.

Fabert, ayant fait jouer un acte par des amateurs pendant une soirée chez son oncle, avait reçu de grands compliments d'un vieil auteur ami de la maison. Cet homme généreux, qui l'avait pris en amitié, venait de lui faire recevoir à l'Odéon sa première pièce : *la Steppe*. Lambert-Leclerc était secrétaire d'un sénateur de l'Ardèche, qui s'engageait à faire de lui un sous-préfet. Moi, j'avais écrit des nouvelles assez faibles dont j'imposai la lecture aux « Cinq ».

Chalonnes nous avait écoutés en silence. Il me dit sur mes essais des choses très

fines et très justes, me signala que le sujet de l'un d'eux était un renversement d'une nouvelle de Mérimée et que mon style se rapprochait presque jusqu'au plagiat de celui de Barrès que j'admirais fort. Il avait vu la pièce de Fabert et lui indiqua, avec un sens étonnant de la technique théâtrale, une scène à remanier. Avec Beltara, il fit le tour de l'atelier et parla de l'impressionnisme avec une compétence proprement admirable. Puis, pour le bénéfice de Lambert-Leclerc, il analysa la situation politique dans l'Ardèche et prouva une connaissance exacte du sujet. Nous retrouvâmes tous l'impression ancienne que Chalonnes était le plus brillant de notre groupe, et c'est avec une sincère humilité que nous lui demandâmes de nous raconter à son tour le début de sa carrière.

Ayant hérité, à dix-huit ans, d'une fortune assez confortable, il s'était installé dans un petit appartement, avec ses livres, et il y travaillait, nous dit-il, à plusieurs ouvrages. Le premier devait être un grand

roman dans la manière du *Wilhelm Meister*, de Gœthe, et ne formait d'ailleurs que le premier volume d'une *Nouvelle Comédie humaine*. Il pensait aussi à une pièce de théâtre qui tiendrait à la fois de Shakespeare, de Molière et de Musset : « Vous comprenez ce que je veux dire, fantastique et ironique, légère et profonde. » Enfin, il avait commencé une *Philosophie de l'Esprit* « qui s'apparentait à Bergson, me dit-il, mais allant beaucoup plus loin dans les analyses. »

J'allai le voir, et son appartement me parut, à moi qui vivais alors dans une chambre d'hôtel meublé, l'endroit le plus charmant du monde. Des meubles anciens, quelques moulages du Louvre, une bonne copie d'un Holbein, des rayons chargés de livres bien reliés, un dessin de Fragonard, formaient un ensemble « artiste ».

Il m'offrit une cigarette anglaise, de couleur et de saveur surprenantes. Je demandai à voir le commencement de la *Nouvelle Comédie humaine,* mais la première page

n'était pas tout à fait achevée. De sa pièce de théâtre, il avait le titre ; de la *Philosophie de l'Esprit,* une douzaine de fiches. Mais il me montra longuement un petit *Don Quichotte* romantique, avec de charmants dessins, qu'il venait d'acheter chez son voisin le bouquiniste, des autographes de Stendhal, des catalogues de marchands de tableaux. Je passai l'après-midi avec lui ; c'était un compagnon très agréable. Le lendemain, Beltara m'accompagna chez lui. Bientôt après les deux autres.

## II

Ainsi le hasard avait reconstitué le groupe des « Cinq », qui devint plus solide que jamais.

Chalonnes n'ayant rien à faire, assurait la liaison. Souvent, il passait ses journées dans l'atelier de Beltara. Depuis que celui-ci avait fait le portrait de Mrs Jarvis, l'ambassadrice américaine, il était devenu très à la mode. Beaucoup de jolies femmes venaient se faire peindre par lui et amenaient leurs amies pour assister aux séances de pose ou pour voir l'œuvre terminée. L'atelier était plein d'Argentines aux yeux admirables, d'Américaines blondes, d'Anglaises esthètes qui comparaient notre ami à Whist-

ler. Beaucoup de ces femmes venaient pour Chalonnes qui les amusait et leur plaisait. Beltara, qui avait vite mesuré la puissance d'attraction de notre ami, se servait de cet appât avec adresse. Chalonnes avait là son fauteuil à lui, sa boîte de cigares à sa droite, son sac de bonbons à sa gauche. Il meublait l'atelier, et, pendant les séances de pose, était chargé de distraire le modèle. Il avait aussi su se rendre indispensable par une sorte d'instinct de la composition picturale. Personne mieux que lui ne trouvait le décor et la pose qui convenaient à un tel beau visage. Doué d'un sens rare de la beauté des tons, il indiquait à notre ami un jaune ou un bleu fugitifs qu'il fallait saisir aussitôt. « Mon vieux, tu devrais faire de la critique d'art », lui disait Beltara, émerveillé de tant de dons.

— Oui, je sais bien, répondait doucement Chalonnes, mais je ne veux pas me disperser.

Dans cet atelier, il connut Mme de Thian-

ges, la duchesse de Capri, Celia Dawson, Mrs Jarvis, qui l'invitèrent à dîner. Pour elles, il était un « homme de lettres », ami du peintre Beltara, et elles le présentaient à leurs convives : « Monsieur Chalonnes, l'écrivain bien connu ». Il devint une sorte de conseiller littéraire des beautés à la mode. Elles l'emmenaient chez les libraires et le priaient d'être leur directeur de lecture. A chacune, il promettait de dédier un des romans qui composeraient sa *Nouvelle Comédie humaine.*

Beaucoup d'entre elles lui racontaient leur vie : « J'aimerais que vous me parliez de vous, leur disait-il, parce que, pour ma grande machine, j'ai besoin de tous les rouages d'une âme de femme intelligente. » On le savait discret, il devint très vite le confident des plus jolis secrets de Paris. Il fut l'homme vers lequel dès son entrée dans un salon, manœuvrent quelques ravissants visages. Comme les femmes lui décrivaient leur âme, elles le trouvèrent bon psychologue. L'usage s'établit de remarquer :

« Chalonnes est un des hommes les plus fins, les plus compréhensifs qui soient. »

— Tu devrais, lui dis-je un jour, écrire des romans d'analyse. Personne ne ferait mieux que toi une sorte de *Dominique* femelle de ce temps-ci.

— Mais oui, je sais bien, me dit-il avec l'air d'un homme accablé de besognes diverses et qui se voit obligé de refuser celles qu'il aurait eu plaisir à faire, mais oui, seulement j'ai ma grande machine et, tout de même, il faut se concentrer.

Souvent, Fabert venait le chercher à l'atelier pour l'emmener à des répétitions. Fabert, depuis le succès de son *Carnaval,* était devenu un grand homme dans les théâtres des boulevards. Il demandait à Chalonnes de figurer le public et d'apporter une impression fraîche, en ces moments où acteurs et metteur en scène sont si las de tout qu'on les sent prêts à abandonner la pièce. Chalonnes s'acquittait de ce rôle de très brillante façon. Il sentait le mouvement d'une scène, la courbe d'un

acte, dépistait aussitôt une intonation fausse, une tirade trop longue. D'abord agacés par cet inconnu, les acteurs finirent par l'adopter. Contre l'auteur, éternel ennemi, ils aimèrent cet homme qui n'était rien. Bientôt, dans le monde des théâtres, il devint assez connu, d'abord comme « l'ami de M. Fabert », puis sous son nom véritable. Des contrôleurs prirent l'habitude d'échanger avec lui un fauteuil contre un sourire. Quelques secrétaires, puis tous, l'inscrivirent sur leurs listes de « générales ».

— Tu devrais faire de la critique théâtrale, lui dit Fabert, tu ferais ça très bien.

— Oh ! bien sûr, répondit Chalonnes, mais, n'est-ce pas, chacun son métier.

L'année où les « Cinq » atteignirent ensemble leurs trente-quatre ans, j'eus le Prix Goncourt avec mon *Ours bleu* et Lambert-Leclerc fut nommé député. Fabert et Beltara étaient déjà fort connus depuis quelque temps. Notre union n'était en rien brisée. Ainsi se trouvait réalisé sans effort le scénario romantique qui nous avait tant

divertis, lycéens. Notre petit groupe étendait lentement, vers les mondes les plus différents, des tentacules puissantes et bien accrochées. Nous représentions vraiment une des forces de Paris et d'autant plus efficace qu'elle n'était pas officielle.

Je ne nie pas qu'il n'y ait avantage à faire reconnaître un groupe artistique *de jure*. La réputation acquise par l'un des membres se trouve automatiquement additionnée, dans l'esprit du public, à celle de tous les autres et le nom du groupe, s'il est bien choisi, accroche la curiosité. Un homme cultivé de 1835, aurait été très pardonnable s'il avait ignoré monsieur Sainte-Beuve, mais il n'avait pas le droit d'ignorer les Romantiques. Pourtant, les inconvénients ne sont pas moins grands. La décadence est collective, comme a été la grandeur. Les doctrines, les manifestes offrent des cibles faciles. L'attaque en tirailleurs est moins vulnérable.

Nous n'exercions pas le même métier, donc aucune jalousie ne nous divisait.

Nous formions une charmante société d'admiration mutuelle. Dès que l'un de nous pénétrait dans un salon nouveau, il y faisait un éloge si vif des quatre autres qu'on le priait de les y amener. La paresse d'esprit de la plupart des hommes est telle qu'ils acceptent toujours d'un expert leurs échelles de valeurs artistiques. Fabert était un grand écrivain dramatique parce que je le disais, et j'étais « le plus profond des romanciers » parce que Fabert le répétait. Quand nous donnâmes, dans cet atelier, notre « Fête à Venise, au dix-huitième siècle », il nous fut facile d'y réunir tout ce qui, à Paris, vaut d'être connu. Ce fut une soirée ravissante. De très jolies femmes jouèrent une petite comédie de Fabert dans un décor de Beltara. Mais, aux yeux de tous nos hôtes, le maître de la maison était Chalonnes. Il avait des loisirs, beaucoup de grâce; il était devenu tout naturellement le chef de notre protocole. Quand on nous disait : « Votre délicieux ami... », nous savions qu'il s'agissait de lui.

Il continuait à ne rien faire et je n'entends pas seulement par là que son roman, sa pièce, sa philosophie de l'esprit n'avaient pas avancé d'une ligne ; il ne faisait rien, à la lettre. Non seulement il n'avait jamais publié un livre, mais jamais écrit un article de revue, jamais une note dans un journal, jamais prononcé une parole en public. Ce n'était pas qu'il lui eût été difficile d'obtenir qu'on le publiât ; il connaissait, et fort bien, les meilleurs éditeurs, les directeurs de revues. Ce n'était pas non plus, qu'il désirât, par choix libre et raisonné, demeurer un spectateur. Non, il aurait eu plutôt un goût naturel de la gloire. C'était l'effet de causes diverses et convergentes, une nonchalance naturelle, une curiosité instable, une sorte d'impuissance à vouloir. Il était trop intelligent, trop complet. Un artiste est toujours par quelque côté un infirme, c'est son infirmité qui le détache du réel, le force à « décoller », à survoler la vie. Chalonnes était trop bien installé dans la vie ; elle le satisfaisait entièrement. La perfection de

sa paresse était l'image de celle de son bonheur.

Il n'était d'ailleurs pas un écrivain qui n'appelât notre ami « mon cher confrère » et qui ne lui envoyât ses livres. A mesure que nous recevions les uns et les autres quelque avancement dans cette hiérarchie du monde parisien, si précise dans son apparente négligence, Chalonnes avançait lui-même et se voyait conférer en quelque sorte l'honorariat du grade auquel l'un de nous parvenait. Nous prenions grand soin que son amour-propre fût sauvegardé en toute circonstance. Ainsi un général fraîchement promu, et un peu honteux d'un choix qu'il craint arbitraire, s'efforce de faire repêcher un vieux camarade de Saint-Cyr.

Nous commencions à voir tourner autour de nous des jeunes gens qui venaient demander notre appui. Pour eux, Chalonnes, qui vivait parmi nous en égal était « mon cher maître », car c'était une génération prudente. Entre eux, peut-être, se

demandaient-ils : « Qu'est-ce qu'il a donc écrit? As-tu lu quelque chose de lui? Quelquefois un maladroit lui faisait compliment de l'*Ours bleu* ou de *Caliban Roi*. « Excusez-moi, disait Chalonnes avec hauteur et d'un ton un peu offensé, c'est très bien en effet, mais ce n'est pas de moi. » De nous cinq, d'ailleurs, il était le seul qui acceptât volontiers de lire des manuscrits et de donner des conseils, inutiles comme tous les conseils, mais toujours fins et sages.

Cette gloire gratuite s'était formée si lentement et par un mouvement si naturel qu'elle ne nous étonnait pas. Nous aurions été surpris et choqués si l'on avait négligé d'inviter notre ami à une de ces cérémonies officielles qui réunissent « le monde des lettres et des arts ». D'ailleurs, on ne l'oubliait jamais. Quelquefois, quand le hasard nous faisait découvrir la solitude et la pauvreté de quelque grand artiste inconnu, négligé par le public et par l'État, il nous arrivait de réfléchir pendant un instant à ce qu'avait de paradoxal la réussite de Cha-

lonnes. « Oui, pensions-nous, c'est peut-être injuste, mais qu'y faire ? Cela a toujours été ainsi. Et puis, l'autre a le génie ; il a la meilleure part. »

Un matin, comme j'arrivais chez lui pour déjeuner, je vis dans un coin un adolescent déférent qui triait des vieilles revues. Chalonnes le présenta : « Mon secrétaire. » C'était un petit garçon très gentil qui sortait de l'École de Chartes.

Quelques jours plus tard, Chalonnes nous dit qu'il le payait trois cents francs par mois, et nous avoua que cette dépense le gênait un peu. « Mais, ajouta-t-il avec résignation, il est difficile pour des hommes comme nous de se passer de secrétaires. »

## III

La guerre, dans toutes les vies, donna son coup de sabre. Beltara fut dragon, Fabert aviateur à Salonique, Lambert-Leclerc, après une blessure honorable, revint à la Chambre et décrocha un sous-secrétariat d'Etat. Chalonnes, après avoir été fantassin de deuxième classe dans un dépôt, fut rappelé par la propagande et termina la guerre rue François Ier. Quand nous fûmes démobilisés, Fabert et moi, il nous rendit de grands services mondains, car nous avions perdu le contact pendant notre longue absence, alors qu'il avait, au contraire, formé des amitiés nouvelles et puissantes.

Beltara avait été décoré au titre mili-

taire. Fabert l'était depuis longtemps. Lambert-Leclerc obtint de son collègue des beaux-arts que je fisse partie de la première promotion civile qui suivit l'armistice. Les cinq m'offrirent un petit dîner charmant (caviar, vodka, esturgeon) dans un de ces restaurants russes que la révolution communiste projetait alors sur Paris. Des musiciens en caftan de soie jouèrent des airs bohémiens. Il nous sembla (était-ce un effet de la mélancolie de ces chants, ou peut-être une cause plus profonde) que Chalonnes était un peu triste.

Je revins de là avec Fabert, qui habite mon quartier, et en remontant les Champs-Elysées, par une belle nuit d'hiver, nous ne pûmes parler que de lui.

— Pauvre Chalonnes ! dis-je, tout de même, il doit être pénible, à son âge, de voir derrière soi un passé parfaitement vide.

— Crois-tu qu'il s'en rende compte ? me dit Fabert. Il est d'une si magnifique inconscience.

— Je ne sais pas. Je crois plutôt qu'il

vit sur deux plans. Quand tout va bien, quand il est très invité, très fêté, il oublie qu'il n'a rien fait pour ça. Mais, au fond, il ne peut pas ne pas le savoir. C'est une inquiétude toujours présente et qui doit surgir dès que la surface devient trop tranquille... Dans une soirée comme celle-ci, où vous avez tous rappelé très gentiment mon œuvre, où j'ai essayé de vous répondre, comment ne verrait-il pas qu'il n'y a rien à dire de lui ?

— Mais on peut concevoir un homme tout à fait dépourvu d'ambition et, par conséquent, de jalousie.

— Certainement, mais je ne crois pas que ce soit le cas de Chalonnes. Il faut pour cela ou bien être très modeste et se dire : « Ces choses ne sont pas pour moi », ou très orgueilleux et penser : « Je ne les désire pas. » Chalonnes désire les mêmes choses que tout le monde, mais il est plus paresseux qu'ambitieux. Je t'assure que c'est une situation douloureuse.

Ce sujet nous occupa longtemps ; cha-

cun de nous le traitait avec une certaine complaisance. Par contraste avec tant de stérilité, notre propre fécondité nous devenait plus sensible et, de ce sentiment agréable, nous nous faisions une pitié pour Chalonnes.

Le lendemain, Fabert et moi nous allâmes voir Lambert-Leclerc au ministère.

— Nous voulons, lui dis-je, te parler d'une idée qui nous est venue hier soir après t'avoir quitté. Ne trouves-tu pas qu'il est désagréable pour Chalonnes de nous voir tous quatre décorés et de rester, lui, en arrière? Cela n'a aucune importance? C'est entendu, mais rien n'est important : c'est un symbole. Et puis, justement, si cela n'a pas d'importance, pourquoi pas Chalonnes comme les autres?

— Moi je veux bien, dit Lambert-Leclerc, mais il faudrait des titres.

*(— Comment? protesta le ministre du fond du divan où il était étendu, je n'ai jamais dit cette platitude.*

*— Oh, pardon. J'en appelle à Fabert... Tu as dit : « Il faut au moins l'apparence de titres. »*

*— Ça peut-être, dit Lambert-Leclerc. Je n'étais pas aux Beaux-Arts, je ne pouvais pas faire ce que je voulais, mais je vous ai dit que si Chalonnes voulait passer chez moi, dans la promotion du ravitaillement, c'était très facile.)*

— C'était idiot, continua le narrateur. Mais je te rends cette justice que tu n'as pas insisté. A la promotion Hégésippe Moreau, Chalonnes eut sa croix. En lui demandant de signer la demande, j'eus la maladresse de lui dire (parce que j'étais un peu agacé de voir qu'il semblait considérer la chose comme naturelle) que nous avions eu un peu de mal à enlever l'affaire.

— Vraiment ? dit-il. J'aurais cru, au contraire, que c'était fort simple.

— Oui, si tu avais des titres...

Mais sa surprise fut si évidente que je détournai la conversation.

*
* *

Ses amis et admirateurs lui offrirent un petit banquet. Lambert-Leclerc avait amené le ministre de l'Instruction publique, qui se trouvait être un homme d'esprit. Il y avait deux académiciens, plus un Goncourt, des actrices, des gens du monde. Tout de suite on sentit l'atmosphère excellente. L'homme est plutôt un animal bienveillant quand il n'est ni jaloux ni inquiet. Chalonnes, qui ne gênait personne, était sympathique à tout le monde et puisque l'occasion se présentait de coopérer à son bonheur, on était très heureux de le faire. Au fond de leur cœur, tous ceux qui étaient là savaient bien que le héros de cette fête n'était rien autre chose que la fiction de lui qu'ils avaient formée. Ils lui savaient gré de ne tenir son existence que de leur faveur et goûtaient dans l'éclat paradoxal de sa fortune la preuve certaine de leur puissance qui avait tiré cette gloire du néant. Louis XIV aimait assez les hommes qui lui devaient

tout, et toutes les élites sont royales par ce trait.

Au dessert, un poète dit des vers charmants. Le ministre fit un petit discours « sur un ton de jolie blague émue », auraient noté les Goncourt; il parla de l'influence discrète et profonde de Chalonnes sur la littérature française contemporaine, de son talent de causeur, de Rivarol, de Mallarmé. Toute la table debout l'acclama. Puis Chalonnes répondit avec beaucoup de grâce et de modestie. On l'écouta dans une atmosphère d'émotion vraiment gentille et fine. Enfin il y a des fêtes sympathiques et celle-là le fut entièrement.

En sortant, j'emmenai Chalonnes dans ma voiture et je lui dis :

— C'était très bien.

Il eut un sourire heureux.

— Oui, n'est-ce pas, me dit-il. Et ce qui m'a fait plaisir, c'est que j'ai senti tout le monde très sincère.

Il avait raison.

## IV

Ainsi la carrière de Chalonnes s'ouvrait superbe et droite comme une route royale, devant nos yeux satisfaits. Pas une tache, pas un échec; c'est le privilège du néant d'être parfaitement invulnérable. Déjà nous pouvions prévoir la rosette de notre ami, sa cravate ; déjà, dans certaines maisons amies, on parlait de l'Institut. La duchesse de T... avait timidement suggéré ce projet à un académicien, grand faiseur d'élections, qui avait répondu : « Nous y pensons, mais ce serait un peu prématuré. » Le visage de Chalonnes se parait de plus en plus de cette sérénité si belle que donnent seules la plus pure

sagesse ou la plus complète oisiveté, lesquelles, d'ailleurs, se confondent peut-être.

C'est vers ce temps-là que Mrs Pecks commença de s'intéresser à lui. Gladys Newton Pecks était une riche et jolie Américaine qui, comme presque toutes les Américaines riches et jolies, vivait (et d'ailleurs vit encore) la plus grande partie de l'année en France. Elle a un appartement rue François Ier et une maison dans le Midi. Son mari, William Newton Pecks, étant président de l'Universal Rubber Company et de plusieurs chemins de fer, ne passe sur le continent que ses vacances.

Nous connaissions tous depuis longtemps Gladys Pecks, qui s'est toujours consacrée avec passion à la littérature, à la peinture, à la musique modernes. Elle s'était beaucoup occupée de Beltara au moment des débuts de celui-ci. Elle lui avait acheté des toiles, lui avait fait faire son portrait et lui avait fait commander ce portrait de Mrs Jarvis qui avait été son lancement. Pendant deux ans elle n'avait parlé à ses amis que

de Beltara ; elle avait donné des dîners Beltara, organisé des expositions Beltara et, enfin, l'avait invité à passer un hiver dans sa maison de la Napoule pour qu'il pût travailler en paix.

Puis le succès était venu et le succès marque toujours la fin des grandes amitiés de Mrs Pecks. Elle est remarquablement intelligente, mais elle apporte, dans son amour des choses de l'art, les sentiments de certains spéculateurs en Bourse, qui ont horreur des valeurs classiques et ne s'attachent qu'à des petites actions encore inconnues du grand public, mais sur lesquelles ils ont, eux, des renseignements confidentiels et sûrs. Elle aime l'écrivain sans éditeur, l'auteur dramatique obscur qu'on joue trois fois dans un théâtre d'avant-garde, le musicien du type Eric Satie avant le temps des disciples, ou l'érudit, spécialiste d'un sujet difficile, comme les livres religieux de l'Inde ou la peinture primitive chinoise.

Jamais d'ailleurs les hommes qu'elle patronne ne sont nuls, ni même médiocres.

Elle est adroite et elle a du goût. Mais la crainte du vulgaire, du banal, peut l'écarter de l'excellent. Je ne conçois pas Gladys Pecks aimant Tolstoï ou Balzac. Elle s'habille parfaitement, chez la meilleure couturière, mais cesse de porter une robe, même ravissante et qu'elle aime, dès qu'elle la sait copiée. Ses écrivains et ses peintres sont traités de la même manière et elle les donne à sa femme de chambre quand ses amies les ont compris.

Je crois que je porte la responsabilité de l'avoir lancée sur la piste Chalonnes. J'avais été placé à côté d'elle, un soir à dîner chez Hélène de Thianges. Nous en étions venus, je ne sais comment, à parler de lui et j'avais dit : « Non, il n'a jamais rien publié, mais il a de très grands projets et même quelques travaux esquissés.

— Vous les avez vus ?

— Oui, mais je serais incapable de vous en parler. Ce sont à peine des notes.

Je ne l'avais pas fait exprès, mais c'était exactement ce qui pouvait le plus au monde

allécher une Mrs Pecks. Tout de suite, après le dîner, elle bloqua Chalonnes, qui était là, dans un coin et, malgré les efforts d'Hélène qui aime bien que dans son salon les groupes se fassent et se défassent, elle ne le lâcha plus de la soirée. Je les observais de loin. « J'aurais du prévoir cela, me disais-je... Mais bien sûr, Chalonnes est l'auteur idéal pour Gladys Pecks. Elle cherche l'inédit, l'hermétique, que peut-on rêver de plus fermé que le public de Chalonnes, qui n'en a pas, de plus inédit que son œuvre qui n'a jamais été écrite ? Le physicien qui raréfie de plus en plus l'air contenu dans un ballon tend vers le vide absolu ; Gladys Pecks en raréfiant chez ses amis successifs la matière de l'œuvre tendait vers le néant. Avec Chalonnes, elle le trouve. C'est une admirable consécration de carrière pour l'un et pour l'autre et j'ai sans doute fait deux heureux. »

En effet, dès le lendemain commença la période Chalonnes de la vie de Gladys Pecks. Il fut convenu qu'il dînerait chez

elle trois fois par semaine, qu'elle irait chez lui voir ses manuscrits, qu'elle l'emmènerait l'hiver suivant à La Napoule, « pour qu'il pût travailler en paix ». Pendant quelques jours, j'avais été un peu effrayé par l'idée du premier contact entre Gladys Pecks et les manuscrits de Chalonnes. Il me semblait que, même pour elle, ces manuscrits étaient trop minces. C'était une faiblesse de ma part et une erreur de jugement. Je la vis dès le lendemain de son premier inventaire, elle était enthousiasmée : « There is more in this... il y a plus de substance, me dit-elle, dans les projets de votre ami que dans l'œuvre épaisse de Henry James... » Tout allait bien.

Cette lune de miel spirituelle dura deux mois environ, pendant lesquels Gladys Pecks annonça à tout Paris qu'elle s'occupait de faire publier les œuvres d'un grand méconnu, qui était notre Chalonnes. Elle avait trouvé un éditeur; elle cherchait un traducteur anglais. Elle présenta Chalonnes à tous les étrangers illustres qui traver-

saient Paris, à George Moore, à Pirandello, à Hoffmansthal, à Sinclair Lewis. Puis, ayant épuisé tous les modes d'agitation possibles à son sujet, elle réclama un texte à Chalonnes.

Elle se serait contentée de la moindre chose, un essai, une plaquette, quelques pages. Chalonnes qui, naturellement, n'avait pas plus travaillé pendant ces deux mois qu'à son habitude, ne pouvait rien lui donner et le lui dit avec une sérénité que rien n'avait encore altérée. Mais Gladys Pecks n'était pas femme à laisser un génie en friche. Dix fois déjà dans sa vie elle avait pris un de ces petits hommes obscurs, pauvres, timides, qui ont on ne sait pourquoi le don mystérieux d'écrire, de peindre, de composer, et en quelques mois elle en avait fait un homme illustre, recherché, adulé. Elle trouvait dans ces transmutations des plaisirs vifs. Elle avait dans ses pouvoirs de choix et de lancement une confiance grande et légitime. Elle avait entrepris le dressage de Chalonnes et bon gré, mal gré, Chalonnes allait produire.

Je ne sais comment elle s'y prit, flatterie sans doute, promesses peut-être (coquetterie, je ne crois pas, car j'ai toujours connu Gladys froide et parfaitement pure), mais je reçus un matin une visite embarrassée de Chalonnes.

— Je voudrais ton avis, me dit-il... Gladys Pecks me propose de mettre à ma disposition pour l'hiver sa maison de La Napoule pour que je puisse travailler tranquillement. Je t'avoue que je n'ai pas très envie de quitter Paris... Et puis en ce moment, je ne me sens pas en forme... Seulement ça lui ferait plaisir, elle est très emballée par mon roman et même pour moi il est assez tentant de penser que, peut-être, en quelques mois de solitude, je pourrais l'achever.

« Achever » son roman me parut un curieux euphémisme, car je ne savais pas qu'il l'eût jamais commencé; mais, comme cela était dit avec un grand sérieux, je me gardai de relever le mot.

— Eh bien, lui dis-je, je suis enchanté;

Mrs Pecks a mille fois raison. Tu as certainement un grand talent, tu prodigues chaque jour dans de simples conversations des chapitres entiers d'un livre brillant. Si la sollicitude d'une femme, une atmosphère de confiance, d'admiration te permettent d'exprimer enfin tout ce que nous savons si bien que tu as à dire, nous en serons tous très heureux... Accepte, mon vieux, tu me feras plaisir... Tu nous feras plaisir à tous.

Il me remercia et, quelques jours plus tard, vint m'annoncer qu'il partait. Nous n'eûmes de lui, pendant l'hiver, que quelques cartes. En février, j'allai le voir à La Napoule.

*
* *

La maison des Pecks est très belle, ils ont fait restaurer ce petit château-fort provençal qui domine le golfe. Le contraste entre la rudesse des abords, des extérieurs, et le confort presque incroyable des appartements donne une impression de féerie. Les jardins sont en terrasse, très ingé-

nieusement truqués, car il a fallu, pour les construire au flanc d'un rocher, rapporter des masses énormes de béton. Les Pecks ont fait venir, à grands frais, d'Italie, des cyprès qui encadrent de leurs hautes masses décoratives ce paysage artificiel et charmant. Quand j'arrivai, le *butler* me dit que Monsieur travaillait et me fit attendre assez longtemps.

— Ah! mon cher, me dit Chalonnes, quand enfin il me reçut, je ne savais pas ce que c'était que le travail. J'écris dans la joie, dans l'abondance. Les idées m'entourent, m'assiègent, m'étourdissent. Ma plume ne peut pas aller assez vite pour noter les images, les souvenirs, les réflexions qui jaillissent de ma mémoire. Est-ce que toi aussi tu éprouves ça?

J'avouai avec humilité que ces crises de surabondance étaient chez moi plutôt rares; j'ajoutai qu'il me paraissait naturel qu'il fût plutôt que moi le sujet élu pour une telle visitation et que son long silence avait dû lui permettre d'accumuler des maté-

riaux comme aucun de nous n'avait pu le faire.

Je passai toute la soirée avec lui. (Il était seul. Mrs Pecks était encore à Paris.) Je le trouvai curieusement changé. Un de ses grands charmes avait été jusqu'alors l'extrême variété de sa conversation. Pour moi qui ai peu le temps de lire, il était précieux de trouver en Chalonnes un homme qui lisait tout. C'était par lui que j'avais découvert les plus intéressants des jeunes. Comme il sortait tous les soirs, soit au théâtre, soit dans le monde, personne à Paris ne connaissait plus d'histoires, plus de drames intimes, plus de mots amusants. Surtout Chalonnes était un des rares amis avec qui on pût toujours parler de soi, de son travail, en sentant qu'on l'intéressait vraiment et que pendant votre discours il ne pensait pas à lui-même. Tout cela était très agréable.

Or le Chalonnes de La Napoule, tel que je le retrouvais, était devenu le type contraire. Depuis deux mois il n'avait pas ou-

vert un livre, il n'avait vu à peu près personne. Il ne parlait plus, à la lettre, que de son roman. Je lui donnai des nouvelles de nos amis. Il m'écouta un instant, puis sortit de sa poche un petit carnet et prit une note.

— Qu'est-ce que tu fais? lui dis-je.

— Oh! rien c'est une idée que je viens d'avoir pour mon livre et que je ne veux pas laisser échapper.

Un instant après, comme je lui citais un mot d'un des modèles de Beltara, le carnet reparut.

— Encore! Mais c'est une manie.

— Mon cher, c'est que j'ai un personnage qui par certains côtés tient de Beltara. Ce que tu viens de me dire peut m'être très utile.

Il avait le terrible professionnalisme des néophytes, le zèle des convertis. J'avais sur moi quelques chapitres de mon nouveau livre, que j'avais apportés pour les lire à Chalonnes et pour avoir son avis, comme je faisais toujours. Il me fut impossible

d'obtenir qu'il m'écoutât; je décidai qu'il était devenu ennuyeux, insupportable. Il acheva de m'irriter en parlant des maîtres que nous avions toujours respectés sur un incroyable ton de légèreté dédaigneuse.

— Tu trouves? disait-il. Le naturel de Stendhal? Oui... Ça t'épate tant que ça, toi? Au fond, c'est roman-feuilleton tout de même, tant la *Chartreuse* que le *Rouge*. Je crois qu'on peut faire beaucoup mieux...

Je fus presque heureux de le quitter.

## V

Quand je revins à Paris, je reconnus tout de suite les admirables qualités de « manager » de Gladys Pecks. On parlait déjà beaucoup du livre de Chalonnes et on en parlait comme il convenait. Nulle trace de cette réclame grossière et tapageuse qui écarte les délicats. Il semblait que cette femme eût trouvé le secret de la publicité mystérieuse et qu'elle sût projeter sur un nom comme une obscure clarté. Paul Morand disait d'elle avec esprit qu'elle avait ouvert l'hermétisme.

De tous côtés on me demandait : « Vous venez du Midi ? Vous avez vu Chalonnes ?

Il paraît que c'est remarquable, son bouquin ».

Gladys Pecks passa le mois de mars à La Napoule et nous dit que le livre était presque achevé, mais que Chalonnes n'avait rien voulu lui montrer. Il disait que son œuvre formait un tout, que c'était la défloreer que d'en laisser voir des fragments isolés.

Enfin, au début d'avril, elle nous apprit que Chalonnes rentrait et que, sur sa demande, elle nous convoquait à venir passer un de nos samedis soir chez elle pour entendre la lecture du roman.

Cette lecture! Je crois qu'aucun de nous ne l'oubliera de sa vie. Le salon de la rue François Ier avait été préparé avec un art parfait de la mise en scène. Toutes les lumières étaient éteintes, sauf une grosse lampe de Venise dont la lumière laiteuse éclairait doucement le lecteur, le manuscrit et une adorable branche de prunus placée derrière Chalonnes dans un vase chinois. Le téléphone avait été coupé. Les domes-

tiques avaient reçu l'ordre de ne nous déranger sous aucun prétexte, même les plus graves. Chalonnes était nerveux, faussement gai, assez fat, Mrs Pecks radieuse et triomphante. Elle l'installa, lui donna un verre d'eau, régla l'abat-jour ; il mit de grosses lunettes d'écaille, éclaircit sa voix et enfin commença.

Au bout de dix phrases déjà, Fabert et moi nous nous regardions. Il y a des arts où l'erreur est possible, où la nouveauté de la manière, de la vision, peuvent étonner et fausser le jugement, mais un écrivain se révèle en quelques mots. On peut discuter la valeur, la clarté de ses idées, la solidité de son intrigue. Mais il a du style ou il n'en a pas. Or, tout de suite, le pire nous fut révélé : Chalonnes ne savait pas écrire, mais pas du tout. Il écrivait comme un enfant. Encore un enfant peut-il avoir de la naïveté, du naturel. Mais Chalonnes écrivait platement, niaisement. De cet homme si fin, si averti, nous aurions attendu peut-être un excès de complication. C'était tout

le contraire, un roman de midinette, avec un côté didactique, ennuyeux et puéril. La révélation de la nullité de la forme avait été suivie, après deux chapitres, par celle de la nullité du sujet. Nous nous regardions avec désespoir. Beltara haussait imperceptiblement les épaules et me disait des yeux : « Crois-tu ! » Fabert secouait la tête et semblait murmurer : « Est-ce possible ? » Moi, je regardais Gladys Pecks. Se rendait-elle compte, elle aussi, de la valeur réelle de ce que nous entendions ? Elle avait commencé par écouter avec complaisance, mais très vite s'était agitée avec inquiétude et, de temps à autre, elle me regardait d'un air interrogateur : « Mais quelle catastrophe ! pensais-je. Que lui dire ? »

La lecture dura un peu plus de deux heures pendant lesquelles aucun des auditeurs n'ouvrit la bouche. C'est si pathétique un mauvais livre, et si transparent. Des intentions excellentes y paraissent avec une si enfantine maladresse. On y découvre si largement l'âme naïve de l'auteur. En écou-

tant Chalonnes, je m'émerveillais de trouver soudain en lui tout un univers de déceptions, de mélancolie, de sentimentalité « rentrée ». Je me disais qu'il serait bien amusant d'écrire un livre dont le héros serait lui-même l'auteur d'un mauvais roman, et de donner tout entier le texte de ce roman, lequel ouvrirait sur le personnage des perspectives nouvelles et surprenantes. Chalonnes lisait et son attendrissement, sous l'épouvantable maladresse de la forme, faisait penser aux amours touchantes et ridicules d'un monstre.

Quand il eut fini, le silence se prolongea encore un instant ; nous espérions que Gladys Pecks nous sauverait. Après tout, elle était chez elle et elle avait voulu cette soirée. Mais elle semblait sombre et hostile. Beltara, qui doit à son Midi natal un sang-froid héroïque, vit enfin qu'il lui fallait se dévouer et improvisa une tirade convenable. Il mit notre mutisme au compte de notre émotion, remercia Mrs Pecks, sans laquelle ce beau livre n'aurait jamais été

écrit et se tournant vers moi, conclut : « Civrac sera certainement très fier de le porter à son éditeur. »

— Oh! dis-je, le mien ou un autre... Je crois que Mrs Pecks...

— Pourquoi un autre? dit vivement Chalonnes. Non, le tien me plaît beaucoup, il est très adroit. Si tu veux te charger de la démarche, tu me feras plaisir.

— Mais certainement, mon cher, rien de plus facile.

Le silence de Mrs Pecks devenait pénible pour nous. Elle sonna, fit apporter de l'orangeade, des petits fours. Chalonnes chercha des raisons plus précises d'être heureux.

— Qu'est-ce que vous pensez du personnage d'Alice?

— Admirable, dit Beltara.

— N'est-ce pas que la scène de réconciliation est très vraie?

— C'est la meilleure dit Beltara.

— Ah non! dit Chalonnes. Je ne crois pas que ce soit la meilleure. La meilleure,

c'est peut-être la rencontre de Georgiana et de Silvio.

— Tu as raison dit Beltara conciliant, elle est encore plus belle.

C'était pénible. Mrs Pecks m'emmena dans un coin.

— Je vous en prie, me dit-elle, soyez sincère. C'est ridicule, n'est-ce pas ? Tout à fait ?

Je fis un signe affirmatif.

— Mais comment est-ce possible ? continua-t-elle. Si j'avais pu penser... Il paraissait si intelligent.

— Mais il est très intelligent, chère Mrs Pecks. Si vous saviez comme c'est difficile. Création et critique sont deux domaines si différents. On peut tellement se tromper.

— No, no, dit-elle, it's unforgivable... Il ne faut surtout pas qu'il publie. Après tout ce que j'ai annoncé... Il faut lui dire, n'est-ce pas, que c'est imbécile, que c'est honteux ?

— Attendez, je vous en prie. Vous ne savez pas le mal que vous allez faire. De-

main, seul à seul, j'essaierai. Ce soir, épargnez-le, je vous assure que c'est nécessaire.

Le lendemain, à la première tentative que je fis pour critiquer un point de détail, Chalonnes accueillit ma timide et légère observation avec une telle colère, un tel mépris, je sentis une sensibilité tellement à vif que je perdis tout courage. Une expérience déjà longue m'avait enseigné la vanité de telles entreprises. Pourquoi jouer une fois de plus le *Misanthrope,* acte I, scène II ? Je savais que je m'attirerais le : « Et moi je vous soutiens que mes vers sont fort bons » et que je n'aurais pas la cruauté de donner la réplique. Mieux valait battre en retraite tout de suite. Je partis, son manuscrit sous le bras et allai le porter à mon éditeur à qui je le remis sans aucun commentaire, disant simplement que le livre était de Chalonnes.

— Vraiment ? me dit-il. C'est le livre de Chalonnes ? Mais je suis ravi de l'avoir. J'en avais beaucoup entendu parler. Je

vous suis très reconnaissant, cher ami, d'avoir pensé à moi. Est-ce que vous ne croyez pas que je ferais bien de lui faire signer tout de suite un contrat de dix ans ? »

Je l'engageai à attendre un peu. Je conservais quelque espoir qu'il lirait le livre et le refuserait. Mais vous savez comment ces choses se passent. Mon nom, celui de Chalonnes lui suffisaient, il envoya le manuscrit à l'impression sans autre lecture et cette nouvelle consola Chalonnes de l'attitude de sa protectrice.

Mrs Pecks avait attendu trois jours pour donner à mes démarches le temps de produire leur effet. Quand elle en avait connu le résultat, en bonne protestante, honnête et dure, elle m'avait sévèrement reproché ma faiblesse et avait écrit à Chalonnes une lettre sèche et vraie qu'il nous avait montrée le lendemain avec une indignation stupéfaite. Longtemps il avait cherché le motif auquel il devait attribuer un jugement aussi injuste. Elle n'écrivait pas, donc la

jalousie était hors de cause. Il finit par s'arrêter à une idée tout à fait absurde, mais qui le dispensait d'être humilié : il imagina que Gladys Pecks s'était reconnue dans un personnage d'Anglaise un peu ridicule qui figurait dans son livre. Sur quoi il retrouva sa sérénité et ne pensa plus à elle.

## VI

Trois mois plus tard, le livre parut.

La presse ne fut pas du tout mauvaise. Chalonnes était trop sympathique à tous pour qu'on voulût lui faire une peine inutile. Les critiques amis citèrent le livre au milieu d'une liste, les autres firent silence.

Mais le public réagit plus brutalement et la critique orale se fit avec une étonnante rapidité. Pendant quelques jours je ne pus rencontrer personne qui ne me dit : « Et Chalonnes ? Avez-vous vu ça ? Ce n'est pas permis !... » En un mois tout Paris sut, sans avoir lu, qu'il était inutile de lire. Aux devantures des libraires, les belles couver-

tures jaunes devinrent citron pâle, puis noircirent lentement. A la fin de l'année l'édition à peu près complète était revenue chez l'éditeur, qui perdait une quinzaine de mille francs et que Chalonnes accusait de l'avoir volé.

Car l'insuccès l'avait beaucoup aigri. Il divisait maintenant l'humanité en deux classes : « Ceux qui ont été bien pour mon livre. » — « Ceux qui n'ont pas été bien pour mon livre ». Cela rendait la vie sociale très difficile. Quand on voulait organiser un dîner :

— Pas celui-là, disait Chalonnes. Je ne puis le souffrir.

— Pourquoi ? disait Fabert. Il a beaucoup d'esprit et il n'est pas méchant.

— Lui ? disait Chalonnes. Il ne m'a même pas écrit pour mon livre.

Cet homme si modeste et si charmant était devenu d'une vanité insupportable. Il avait toujours dans sa poche un entrefilet élogieux, que j'avais obtenu à grand'peine pour lui dans un journal où j'écrivais, et il

le lisait aux gens qu'il rencontrait. Quand un critique énumérait les romanciers de talent de notre génération il s'étonnait de ne pas trouver son nom : « Ce Bidou est un misérable ! » disait-il. Ou bien : « Je n'aurais pas cru ça de Jaloux... » Bientôt, comme les fous qui, après avoir accusé tout le quartier de les persécuter, finissent par voir des ennemis en leur femme même et en leurs enfants, il s'avisa que les Cinq n'avaient pas été vraiment bien pour son livre et il s'éloigna lentement de nous.

Peut-être, dans un milieu nouveau, moins informé, trouvait-il encore cette confiance respectueuse et gratuite que nous lui avions si longtemps accordée. Trois fois de suite, il manqua à nos réunions. Beltara lui écrivit deux fois et ne reçut pas de réponse. Enfin il fut décidé que je serais envoyé auprès de lui comme ambassadeur des Quatre.

— Parce qu'en somme, le pauvre bougre, disions-nous, ce n'est tout de même pas sa faute s'il n'a pas de talent.

Je le trouvai chez lui et il me reçut, mais avec beaucoup de froideur.

— Non, non, me dit-il, la vérité est que les hommes sont infects et que vous ne valez pas mieux que les autres. Tant que j'ai été pour vous un conseiller, un admirateur béat, vous avez été mes amis. Dès que j'ai voulu produire par moi-même, dès que toi surtout, tu as senti en moi un rival possible, tu as fait le silence autour de mon œuvre.

— Moi? lui dis-je. Si tu savais au contraire le nombre des démarches que j'ai faites pour toi...

— Oui, je sais comment on enterre les gens en ayant l'air de les encenser...

— Mais bon Dieu, Chalonnes! Tu es tout de même trop injuste. Souviens-toi du jour où tu es venu me raconter que tu allais partir pour La Napoule, que tu voulais enfin travailler. Tu hésitais, tu n'étais pas en forme; si je t'avais retenu, tu restais. Mais je t'ai, au contraire, encouragé, félicité...

— Justement, dit-il. Et c'est ce que je ne vous pardonnerai jamais, à Gladys Pecks et à toi.

Il se leva, alla vers la porte, l'ouvrit pour me montrer que l'audience était terminée et me fit sortir sur ce mot admirable :

— Vous m'avez fait gâcher ma carrière.

*
* *

— Et le plus beau, dit alors Beltara, le plus beau, c'est que cela était vrai.

Ce livre, M de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 mai 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de i à xxx.

Exemplaire N° 285

# PASSIONS
# ET VANITÉS

Copyright by la Comtesse de Noailles, 1926.

L'ALPHABET DES LETTRES

# PASSIONS ET VANITÉS

PAR

LA COMTESSE DE NOAILLES

# N

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

## FANTAISIE ET JEUNESSE DES FEMMES

Les femmes m'en voudront-elles de leur dire que je ne m'habitue pas à leur grand mépris de la chevelure d'Yseult, voile d'or sur le vaisseau de Tristan; à leur dédain de la fringante coiffure de Diane, et même de cet étroit anneau bombé, délicat comme la châtaigne, qui repose sur le col grec de la « Jeune fille aux osselets » ? Silencieuse par politesse devant tant de subits pages florentins et de japonais aux joues roses, je leur fais pourtant un grief de leurs cheveux courts, de cette suppression de rêve, d'ingéniosité, de réussite autour du

visage. Je leur reproche ce dépouillement de la nuque, lieu secret, amoureux de l'ombre, modelé pour supporter le coquillage soyeux, rêche, sombre, doré, ou bien pour paraître effronté par l'élancement, jusqu'au sommet de la tête, de la parure vivante qui vient s'y abattre ou s'y épanouir.

Enfin, surtout, je leur demande compte du vide sur l'oreiller, de ces poétiques langueurs disparues, dont il fallait rendre grâce aux chevelures éparses, aussi touchantes que les bras abandonnés, que la respiration innocente du sommeil sans défense, que la romance fredonnée inconsciemment dans la solitude.

Tout le pathétique des paupières abaissées, du masque confus, riant, passionné, résidait dans l'enveloppement et le déploiement des cheveux sages ou turbulents, soie embaumée, mouvante tiédeur, emmêlement, faiblesse ! Car les hommes ne l'entendront plus, ce tendre cri de précaution et de reproche qui s'élevait, jadis, au début de l'amoureuse bataille, quand le long cheveu

restait accroché au fermoir de nacre ou d'or de leurs manchettes ! Ils n'entendront plus la voix dolente, vaincue, mais dispose et résolue s'écrier : « Mes cheveux ! », au moment de les rejeter rapidement et prudemment hors des plus vives étreintes.

Avoir écarté de l'amour l'un de ses témoins, l'une de ses victimes, la chevelure dénouée, quelle mutilation de l'abandon, quelle diminution de la véhémence, du désordre et de la surprise ! Disparue, désormais, la jeune femme à demi-coupable et déjà inquiète, recherchant craintivement l'épingle d'écaille glissée sous les coussins du fauteuil, du divan, et jusque sur le tapis, où, enfin, on la retrouve, complice discrète qui revient, absout et répare.

Quoi ! jamais plus ces deux mains anxieuses et menteuses qui, au moment de rejoindre les hôtes trahis, s'assurent du bon aspect de la coiffure rétablie, tandis que l'esprit rasséréné permet d'offrir aux spectateurs une physionomie sans mémoire !

Jamais plus, dans l'obscurité et le silence

des chambres où se presse un couple assouvi, ces boucles déroulées qui, après l'ouragan du plaisir, passent de l'épaule nue de l'Ève reposée au front du jeune Adam, plein de fatigue et d'âme?

Quel sens auront, à l'avenir, pour le berger et la bergère, à lui semblable, pour les jeunes Chloés, pareilles à Daphnis, pour tout ce peuple féminin qui, de la pomme fameuse de l'Eden évanoui, ne veut conserver que la rondeur d'un crâne émondé, ces beaux contes de chevalerie où la tresse déployée brille du même éclat que l'oriflamme?

Je songe au halètement lyrique avec lequel Michelet nous rapporte, dans un récit de sorcellerie, cet appel d'un possédé à celle qu'il conviait au Sabat : « Si tu ne peux te donner toi-même, donne-moi un seul de tes cheveux, donne-moi la moitié d'un seul de tes cheveux! »

Mais des passions si violentes sont exilées de l'époque récente. En renonçant à l'un de ses attributs les plus vantés, la

femme abdique son pouvoir émouvant, excessif, sa souveraineté par l'embarras charmant et la défaillance, ses droits affirmés par l'apparent signe distinctif.

Son ambition, aujourd'hui, est d'être pratique. « J'ai coupé mes cheveux », entendez-vous dire, soudain, aux personnes qui semblaient devoir, par leur caractère modeste et fidèle, éviter cette innovation : « Je les ai coupés parce que c'est vraiment commode. Je n'ai plus à m'occuper de mes cheveux. Que de temps de gagné ! Un coup de brosse le matin et me voici coiffée pour l'après-midi entière, pour le soir, pour toujours ! »

Elles croient, ces inconscientes, nous convaincre par la fermeté réjouie de leur confession, mais, une semaine après l'allègre sacrifice, nous voyons bien qu'elles ont introduit dans leur vie un souci constant, un joug nouveau, et ces filles garçonnières ont tout à coup, sans que jamais elles veuillent en convenir, un vocabulaire d'esclaves romanesques : « M. Rodolphe m'attend »,

murmure l'une. « Il faut que j'aille deux fois par semaine chez M. Léon », avoue l'autre. Et voici que les poétiques adultères de M^me^ Bovary enveloppent de leur charme provincial, fané, mais audacieux et immortel, ces femmes collégiens qui n'avaient encore prononcé familièrement que le prénom de leur époux!

En coupant leurs cheveux, en contemplant dans le miroir du destructeur, les plis, les courtes ondes que les ciseaux, le peigne, le fer à friser venaient de conférer à leur coiffure, les femmes avaient-elles cru arrêter la vie obstinée de cette moisson tiède et lente qui entretient à la surface de leur esprit un délicat et continuel printemps?

Pour quelques visages parfaitement auréolés par les cheveux brefs, abondants, mousseux, indisciplinés, combien d'autres recevaient leur faveur, leur ombrage nécessaire, leur plaisante atmosphère de la coiffure protectrice et tutélaire ?

Une secrète harmonie régit l'ensemble de la beauté. Le miracle délicieux du sou-

rire peut dépendre de la manière dont les cheveux jaillissent du front, des tempes, qu'il est imprudent de révéler ou de voiler sans une instructive méditation.

Et quelle paix, que d'aisance, dans ce qui continue sans qu'il y faille porter secours! Cheveux des femmes, qui prospérez et vous allongez, vous participez de tout ce qui ne demande point de surveillance, d'effort, de contention, d'examen. Liés à l'inconscient, vous vous maintenez, vous vous renouvelez et vous vous développez comme le souffle lui-même, dont l'être ne compte pas le nombre; comme les battements du cœur normal, dont la créature n'enregistre pas le fonctionnement mystérieux.

Si l'on y songe, et sans les cheveux courts des femmes, qui captent leur sollicitude, je n'y eusse peut-être jamais songé, la grande infériorité de l'homme, son tyran, sa servitude, c'est la barbe. Elle le domine. Avec quelle sournoiserie vigilante il y pense quotidiennement, il en est le gendarme attentif, il en est le bourreau implacable! Jardinier

perpétuel, il lui faut observer sans cesse, il lui faut tailler toujours.

Une femme que la maladie abat conserve sa rassurante stabilité; la nature ne lui impose pas un soudain déguisement. Charmante sous le rouge ou le pâle de la fièvre, elle gît, nonchalante, en sécurité, préservée, quant au visage, des sauts et bonds de la nature intérieure. L'homme n'a pas ce repos. Assailli par la grippe, il se sent moins menacé dans sa vie que dans la dignité de la face. Il va, s'il n'y remédie, perdre sa ressemblance, se quitter, devenir cet inconnu dont les joues, le menton, le bord des lèvres sont envahis perfidement par une profuse, tenace, fantaisiste végétation. Sans doute il est des barbes aimables, et nous connaissons de beaux visages mâles que complètent les nuances du cuivre ou de l'ébène. Cependant, je m'avise de penser que si la femme la plus éprise, la plus jalouse, et que hante le net contour d'un ovale trop aimé, pouvait brusquement se représenter ce pur dessin embroussaillé par une sorte de nid

de chardonnerets, elle connaîtrait la quiétude, la gorgée d'eau fraîche dans le désert de son désir et de son obsession !

Sachons constater avec justesse : oui, les femmes ont, par leurs courts cheveux, détruit la diversité, elles nous imposent une vision répétée de nuques semblables, qui font songer à ces fruits en espalier que la chaleur des serres développe également, mais il est certain que notre époque est favorable à leur aspect de permanente jeunesse. On ne voit plus de femmes vieilles. Une sorte de confiance, de gaîté intérieure est épandue en elles et vient fleurir à leur surface. Cheveux taillés, cheveux colorés, robes alertes, chapeaux désinvoltes communiquent aux gestes, au cœur même, l'heureuse vigueur. L'âme reflète l'apparence. Les femmes ont l'âge de leur habillement. Et l'on ne remarque pas que le rose comme chuchotant de l'aurore, les bleus méditatifs des soirs d'été, l'acide et savoureux printemps soient tissés dans les robes des jeunes filles plus que dans celles de leurs mères,

assurées et charmantes. Il est loin, le temps où une femme, radieuse encore, au milieu du chemin de la vie, annonçant à ses amis les secours qu'elle comptait apporter à sa personne, s'écriait : « Il me faut choisir entre le ridicule et la vieillesse, je préfère le ridicule! » Elle n'est pas ridicule de nos jours, la beauté résolue et persévérante.

L'homme vieux, lui, existe encore. Il est rare, mais on le rencontre parfois. Il a pris son parti du crâne lisse et brillant, bordé d'un sec volant de cheveux gris. Ses yeux ne lancent plus que courtement le disque pâle du regard. Le visage admet la couleur de brouillard et d'huile, les sillons creusés par les muscles affaiblis qui, trompeusement, donnent un air chagrin à la douceur sans amertume. Au restaurant, dans la rue, en wagon, il se résigne à son horizon rapproché : lecture du menu ; aliments formant sous sa vue une plate-bande dont les coloris, promesses de saveurs, l'intéressent, dirigent ses gestes restreints vers ce jardin nourricier ; journal déplié qui lui fait un

rempart et une parure d'événements puissants et inoffensifs. Le monsieur vieux lit le journal paisiblement : on s'y bat, on s'y tue, on y triomphe, on y est victorieux, assassiné, ruiné, aimé. Aimé! Qu'importe! le monsieur vieux reçoit sur lui et tolère ce poids formidable des événements qui ne le concernent plus. Toute sa vie de jadis, dont il fut si orgueilleux, est consignée là, en articles étendus, en brèves nouvelles. Il se complaît à ces spectacles dont il fut l'acteur et le héros, à jamais congédié. Assis dans le fauteuil confortable de la vieillesse, il regarde ce qui fut lui-même : agilité, force, insouciance, témérité, ardeur. Il prodigue ses applaudissements; il est bienveillant, paternel, gentil. Renseigné sur l'artériosclérose, sur l'état de ses bronches, de son cœur, il se ménage, il veut vivre. Il vit à petit feu, d'une vie qui tressaille et chantonne à voix basse comme l'eau de la bouillote posée délicatement à l'écart du brasier, et qui ne connaîtra pas la fougueuse et torride évaporation.

La vieille dame, elle, n'est jamais là. Dieu merci, on ne la voit plus. Elle est transfigurée et remplacée par la jeune femme lasse mais durable, par la matrone rieuse, solide, spirituelle et dansante, quelquefois aussi par ce que l'on appelle « la vieille folle » sans que le mot *vieille* puisse s'appliquer à son âge, mais seulement, ô merveille du langage rapide et vague, à ses fantaisies et à son intrépidité ! La dame qui nous épargne la tristesse de songer à sa vétusté qu'elle ignore et n'arbore point, ne s'inquiète pas de sa santé, n'a renoncé à rien. Elle n'a pas la bienveillance qui émane du déclin, elle n'est pas comme le monsieur vieux et charitable, elle n'est pas indulgente, elle n'est pas devenue gentille !

L'extrême douceur est déjà une faillite, un aveu de faiblesse, une excuse qui escompte les égards et la discrète compassion. Ces bénéfices, la fierté féminine ne les sollicite guère, ne les reçoit qu'avec mélancolie, ingratitude peut-être. La plus nonchalante des femmes, celle que n'aurait ja-

mais tentée la rude et joyeuse endurance des joueuses de tennis, des promeneuses alpestres, opposerait au Destin un caractère sportif, un besoin de victoire. Et c'est peut-être aux cheveux courts des femmes, qui leur donnent une alacrité de jeunes hommes, que nous devons cette énergie aisée des bienfaisantes et réconfortantes *vieilles folles,* qui mangent, qui boivent, conduisent des automobiles, entreprennent de faire le tour du monde, — qui dansent, qui aiment, qui sont aimées aussi longtemps qu'elles l'exigent, et jusqu'à l'heure de leur mort, de leur brave et insouciante mort!

## AMBITION DES FEMMES

Toutes les femmes aiment la politique et s'en occupent, sans parfois le savoir, car le propre des femmes est de ne pas se connaître elles-mêmes. Quand on les voit parler, agir, il faut admirer que leurs naïfs visages, où l'effort ne s'est pas attardé, soient le lieu du verbe abondant, empreint d'aisance alerte et d'obstinée certitude. La pensée glisse dans leurs yeux avec la légèreté à peine incisive du patin d'argent sur la glace, la parole s'envole de leur bouche avec la vive franchise de l'abeille s'évadant du calice.

De là l'extrême surprise de nos sœurs et leur confusion offensée sitôt qu'on les ar-

rête dans leur course verbale, en les priant de bien vouloir réfléchir. Ce n'est point leur affaire. Réellement, leurs pensées viennent du cœur, s'en élancent, s'en évaporent. Les raisons qu'elles donnent jaillissent de ce foyer de la vie où veillent les divinités familiales, domestiques, amoureuses. Les opinions qu'elles émettent ont, en transparence, un visage aimé et dominateur, des intérêts secrets, une inquiétude affective. Aussi est-il cruel et injuste de les inciter à la réflexion; une femme qui réfléchit fait peine à voir, c'est soudain une enfant blessée, et le chagrin qu'elle nous cause dans le moment où nous la voyons privée des armes naturelles que lui fournit le sentiment, doit s'aggraver de cette conviction qu'il est inutile qu'elle réfléchisse.

Quels que soient les arguments que nous déposons devant elle, clairs, exacts, colorés, séduisants comme des cartes à jouer, et le silence méditatif à quoi nous l'obligeons, elle pensera encore ce qu'elle pensait déjà. La femme est immobile.

Ce qu'elle défend instinctivement en se mêlant de la marche minutieuse ou vaste des mondes, ce sont les images qui ornent sa vie, c'est sa chambre heureuse, la salle nette et riante où jouent ses enfants, le jardin où elle rêve, le salon où elle triomphe, l'église, peut-être, où elle se rassure et s'enorgueillit. Les femmes sont, en général, attachées aux usages, satisfaites du présent étroit et confortable, dédaigneuses de l'avenir. On peut affirmer qu'un esprit féminin ardemment intéressé par le futur et qui donne son assentiment à l'inévitable modification des mœurs possède une part de l'élan créateur et de la sagesse des hommes.

Savoir constater le nécessaire, y être lié par l'instinct autant que par la raison, témoigne de ce don rapide, voyageur, courageux, naturel à l'homme plus qu'à la femme, déesse épanouie, à qui l'effort et la course ne sont point commandés pour conquérir, mais qui séduit par la seule promenade nonchalante de son regard et par ses mou-

vements aussi variés que le balancement des palmes.

L'extrême rareté de la femme qui réfléchit et dont les conclusions restent saines, harmonieuses, adaptées à la vie, nous mettent en défiance aussi contre ce féminisme emporté, optimiste, enthousiaste et comme joyeux, auquel on voudrait nous convertir. Et d'abord, la femme ne veut pas être triste, elle n'admet guère dans ses projets, dans ses perspectives de réussite, les déceptions, les résignations qui sont en conformité avec la nature humaine et le destin. Quand nous la voyons attachée à la tradition, elle nous veut convaincre que les sachets où dorment, d'un sommeil poétique, les roses fanées, sont un jardin tout neuf où se compose un miel toujours nourrissant. Mais on ne peut nous tromper sur la cendre des fleurs, elle est poussière romanesque, et ne prête son parfum suranné qu'aux poètes du crépuscule.

Si, au contraire, nous assistons aux déclarations des femmes qui n'ont foi qu'en elles-mêmes, qui ne parlent de l'homme que

malicieusement, qui, intrépides amazones, s'offrent pour tous les combats de la pensée, pour tous les travaux, tous les risques, toutes les responsabilités, nous ne pouvons nous empêcher de nous tourner avec gratitude et confiance vers ces hommes dédaignés, qui portent avec aisance et modestie le génie des nombres, l'endurance de l'explorateur, l'imagination du savant, l'habileté du négociateur, — et encore ce bon regard instruit, ces bonnes mains expertes du maçon, de l'électricien, du plombier !

— Ah ! — me dira-t-on, — madame de Noailles, vous n'êtes pas féministe ?

Et je répondrai qu'un poète n'est pas obligé de l'être tout à fait, il sait comment frémit en lui le cœur d'Apollon. Mais je puis rassurer ici les femmes qui me reprocheraient de limiter leur empire, — elles peuvent tout puisque l'homme existe. Par lui, qui prédomine, elles sauront occuper le rang souhaité, si tentant, si difficile, si haut soit-il, car tout homme, et davantage encore tout grand homme, est envahi par une femme...

## LES DINERS EN VILLE

Une femme entre rapidement, de ce pas heureux qu'elle adopte pour paraître et conquérir, dans le salon où l'on guette sa venue. L'assemblée lui fait un riant accueil de la voix, du regard, du geste des mains offertes. C'est le plaisir de la voir que manifestent les convives réunis, car le public parisien est fidèle et curieux, mais c'est aussi la joie de la cessation imminente du jeûne, si la femme attendue est en retard et qu'elle arrive nonchalamment à neuf heures quand on l'espérait à huit heures et demie. De se savoir fautive, elle n'a cure. Plaît-elle? Son apparition est-elle réussie? Voilà qui la nourrit, l'enivre, la

laisse insensible à la réelle douleur des appétits réguliers et féroces que secrètement elle méprise. « Le monde appartient à ceux qui n'ont pas d'heures fixes pour les repas », telle est sa devise inhumaine et naïve. Ayant jeté à chacun, avec une gracieuse sûreté, ce sourire volant, distribué en pétales de roses qu'on effeuille, la dame parée et satisfaite de soi pénètre dans la salle à manger, prend place à la table longue, blanche et triste, dont nous ne vanterons ni l'éclat de la nappe, ni les cristaux étincelants, ni les flacons colorés de rubis et de topaze, ni encore les coupes où s'amoncellent les fruits, ce paysage alimentaire ayant ébloui, on ne sait pourquoi, tant de romanciers, qui se sont attachés à le dépeindre en ces mêmes termes, ingénus, excessifs, et désormais classiques !

En ce chagrin séjour qu'est la salle à manger, les maîtres d'hôtel, sérieux et sans joie autant que des gardiens de musée, surveillent et supputent, avec un regard de gendarmes, cette intrusion d'une compagnie

noire par les hommes, bigarrée par les femmes, qui vient assaillir, pour la saccager, la table par eux édifiée, — car c'est ici un lieu de gracieuse souillure et de subtile démolition.

Dans le silence qui d'abord préside au groupement autour du linge lustré, Sibérie où se meurent des fleurs penchées sur une fallacieuse neige tramée, on absorbe le potage court et tiède, mets sacrifié, victime de l'attente. Après avoir observé son voisin de droite, son voisin de gauche, et constaté qu'aucun des deux ne lui fournirait le pétillant plaisir que seule la musique insidieuse, dans les restaurants, provoque désordonnément, la dame au net regard parcourt ce lot d'humains qu'il lui est loisible d'étudier. Les hommes, elle les constate, leur décerne en esprit son indulgence ou son dédain, puis elle les supprime. Pourquoi ? parce que l'homme qui nous plairait n'est pas dans les salles à manger. Ce n'est pas là qu'on le découvre. On l'y introduit bien plus tard, quand nos amis ont compris

que sa présence nous était chère, et c'est alors tout un art compliqué de savoir le regarder sans complicité ou sans apparente ignorance, de ne pas se taire constamment à ses côtés, de ne pas le traiter avec une cérémonieuse hostilité, et surtout, — c'est là qu'il faut contrôler les mystérieux réflexes de l'âme, — de ne pas le fuir par convenance.

Donc, sans prédilection ni animosité pour les convives mâles, ce sont les femmes que la femme aux yeux agiles va inspecter. Avec quelle vitesse des prunelles elle les enveloppe, les voit, les devine, les juge ! Voici l'insignifiante, jeune et jolie fille, contente en tous lieux, en tous jeux. Que ce soit la danse, la promenade ou le repas, elle s'épanouit, se réjouit, se dispose au mariage comme aux matches. Elle est loyale et cherche un compagnon honnête. Elle n'est pas à craindre dans le perfide amour. Pendant que s'exerce ainsi la muette critique, les plats abordent au blanc rivage de la table. On voit arriver le turbot. Coiffé d'une gerbe de persil, ceinturé, dans un im-

possible et posthume sauvetage, de la farineuse rondeur des pommes de terre nues, le turbot, vaste et plat, étincelle. Seule persévérance dans un univers où tout est changé : les usages, les modes, les plaisirs et le cœur même, le turbot, lui, subsiste.

Turbot inévitable, offrande des eaux profondes, vaisseau naturel, porteur de sel et d'iode, dans votre blanche peau bouillie, grenue comme le riche tissu de soie qu'on nomme crêpe romain, vous reposez sur la serviette cotonneuse, armé d'arêtes guerrières, sorte de samouraï vaincu et tombé sur le flanc. Vous êtes comme poignardé à la hauteur du cœur; votre col s'évase, la blessure descend, et l'on vous voit béant sur votre délicat squelette de nacre. C'est vous, habitant magnifique et coûteux des mers, le symbole de l'estime dans laquelle le maître de maison tient ses hôtes; vous indiquez le dîner plein d'honneur, le salut au mérite, les obligations rendues au Ministre, à l'Académicien, au Maréchal, à l'Ambassadrice, à l'Étranger.

Et pourtant on vous déchire et vous ingère avec indifférence, on vous a toujours connu, vous ne serez point détrôné, vous n'êtes pas distrayant. La gélinotte, oiseau infidèle, nourrie d'un lointain genièvre, abreuvée d'une rosée glacée, elle, nous intéresserait! Message des forêts neigeuses et des sapins bleuâtres, elle nous apportait la saveur de l'écorce et de la moelle du bois de l'Oural dans sa chair résineuse, minutieusement stratifiée, composée d'odorantes échardes, délicieuse menuiserie! Où est-elle? Son nid s'est-il défait à jamais dans la mystérieuse Russie qui nous dispense encore l'adorable froidure vernie de son caviar? Vous, turbot pailleté de gouttelettes d'argent, qu'une sauce de corail où, dans le brûlant velours, la crevette est recroquevillée en forme de petit escargot charnu, vous accompagne, et c'est à elle que va l'amusement et la curiosité du goût. Aussi, pendant votre passage éphémère autour de la table où diminue et s'abolit enfin votre apparence, la dame à l'esprit caustique

garde toute liberté de considérer les autres femmes dont elle avait commencé l'analyse.

A ses voisins elle parle en riant, mais son esprit reste attentif. La belle pastille brillante de son regard châtain ne cesse de penser avec intelligence. Elle regarde.

Après la jeune beauté, fraîche et babillarde, qui n'offre pour elle aucun danger, voici la dame belle et sculpturale, dont les dimensions, bien qu'harmonieuses et chantées par Homère comme par Chénier, ne se portent pas cette année, car le noble élancement des Muses est parfois désuet, cesse de plaire, est mis au rebut tout bonnement, comme le fut le rose franc de l'aurore et de la fleur de Ronsard en faveur des mauves de la glycine et des boules de gomme savoureuses, comme le fut aussi le bleu de la vague ionienne au profit des verts glauques de l'absinthe.

Oui, la beauté altière, seule prônée jadis, et qu'Aristote a consacrée en affirmant qu'une femme qui n'était pas grande, exces-

sivement grande, n'était pas belle, peut être soudain destituée.

Il s'agit, en la saison actuelle, de chérir les toilettes extravagantes. Une robe est une pochade fringante, une gaie et cocasse palette de peintre préparant ses couleurs, et, comme il en va de la plaisanterie, les plus courtes robes sont les meilleures. Cette fantaisie, drôle et charmante dans une brève étendue, allons-nous la voir se suspendre au long d'un corps de déesse? Le motif burlesque, la teinte acide ou brutale qui semble arrachée à la parure de la mulâtresse, le comique, enfin, pourrait-il ajouter à la grâce de ces membres allongés, destinés aux voiles grecs et non à des mouchoirs de nègres?

Donc, la dame qui observe et juge en silence, pardonne à la beauté majestueuse, qui n'est pas l'idole de la mode, ces temps-ci, et qui se fait repentante et peureuse dans le lambeau de vêtement qu'on lui livre.

Mais là-bas, que voit-elle? Fardée, riant,

les coudes sur la table, ni ravissante, ni très jeune, mais bien à l'aise, la femme qui plaît, celle que les hommes entourent, se disputent, n'effarouchent jamais; qui leur sait gré de leur caprice flatteur; qui ne les blâmera pas de leur trahison; qui, l'intrigue révolue, reste toujours leur amie. Non, la dame au bel œil qui scrute avec dextérité les visages, ne voudrait pas des hommages éphémères que reçoit la rieuse et obligeante gitane. Elle ne souhaite pas ce qui est facile et sans fierté.

Et voici que l'inspection est interrompue, la vive observatrice se meut légèrement sur sa chaise austère, s'incline à gauche, ses deux mains levées ont le geste de la danseuse qui tiendrait haut, avec une grâce mignarde, une couronne de fleurs champêtres, enrubannée. Que fait-elle? Les doigts munis d'une cuillère, d'une fourchette d'argent suspendues au-dessus de l'énorme poularde truffée dont elle choisit, mentalement d'abord, la portion la plus séduisante, elle rêve, troublée, envahie par

l'arome abondant de la truffe : étrange démon de la terre, charbon lisse et dense, qui ravit la gourmandise, en ne lui offrant pourtant qu'un dur caoutchouc finement laudanisé !

Et le festin se poursuit, et la silencieuse critique aussi. Un blâme muet envahit soudain la moraliste, émane de ses prunelles durement attentives, et comme assénées sur deux ménages distribués autour de la table aux nombreux convives. D'où viennent-ils, ces couples ostensiblement heureux, un peu disparates, lui trop jeune, elle étincelante et rajeunie, et sur qui se porte, de ci, de là, une curiosité élogieuse et attendrie ? L'un arrive d'Égypte, l'autre de Capri. Ils ont achevé, ces deux couples, leur voyage de noce, ce voyage de noce tardif qui est en honneur à présent, et qui consacre le bonheur, jadis secret, d'un amour sans fraîcheur, et la réussite féminine d'une longue patience. — Que Phèdre aime Hippolyte et, plus encore, pour franchir des espaces infinis, que M^me^ du Deffand, lisse et glacée

dans sa jeunesse comme le net bégonia à l'aube, pose enfin, vers soixante et dix ans, des mains tremblantes d'amour sur le visage du jeune Anglais que ses yeux voilés lui interdisent de contempler, voilà une tragédie éternelle, un mal cruel et divin dont les martyres remerciaient sans doute les dieux, car, — un sage l'a dit, — il n'est de mort miséricordieuse que de mourir d'amour! Mais est-il raisonnable, est-il réjouissant de voir, unie par les liens serrés du mariage, la femme, si plaisante soit-elle, qui, au côté de son jeune époux, nous instruit du bonheur conjugal de son fils et de ses filles, nous informe des prénoms pimpants dévolus à ses petits-enfants, dont elle vient d'être la marraine ?

Ah! qu'ils aillent rêver sur le golfe de Naples, Lui et Elle, quels que soient les ans qui les séparent; qu'ils parcourent les sables africains, cahotés par les chameaux asservis et pensifs, au long col émouvant, cygnes géants et fauves du désert, Elle et Lui, qui se complètent mystérieusement en

mêlant la naïve gaîté du mâle à l'automne d'or du cœur féminin, riche de science et de douceur, mais qu'ils n'échangent pas l'anneau nuptial, qu'ils ne reçoivent pas de félicitations, qu'ils n'avouent pas, qu'ils ne disent rien ! A cette condition, ils le savent bien, leur félicité nous touche plus qu'aucune autre ; elle n'est pas plus précaire, et pourtant le paraît ; nous les aimons, nous avons peur pour eux, nous avons peur pour nous, surtout, qui pouvons être à leur ressemblance ; et qui n'a pitié de soi, qui ne se plaint, qui ne se pleure !

Pendant cette méditation poignante, la dîneuse au masque indevinable, a, certes goûté le mets voluptueux, qui, à lui seul, excuse le dîner ambulant. Elle a mangé, caressé des lèvres et du palais, le poétique, le voluptueux foie gras : rose de Bengale fondante, crème et beurre d'œillets roses, auprès de quoi tout fruit n'est qu'une eau parfumée !

Anticipons. La voici rentrée chez elle, vers minuit, cette femme difficile, chez qui

la bonté n'atténue pas la lucide vision. Et je voudrais lui dire : « Madame et chère amie, votre vigilant esprit ne vous a point trompée, choses et gens sont à peu près comme vous les avez vues. Rien n'est parfait autour de nous, bien au contraire, et nous ne jugeons avec bienveillance que par indifférence ou par amour. Mais vous, vous-même, savez-vous quelles remarques vous vous êtes attirées dans la pensée de ceux que vous définissiez? Quelle opinion ont-ils de vous, qu'en disent-ils à cette heure où vous voilà rentrée, assurée, paisible, en votre familier royaume? »

La dame ne répondrait pas, je gage. Elle ne s'est pas posé la question, cette orgueilleuse ! Elle ne doit avoir de compagnons respectés que la passion et la solitude...

*1926.*

## L'AUTOMNE EN SAVOIE

Les jours ont passé, se heurtant, se dévorant; le temps s'est frayé un chemin à travers nos surprises, nos révoltes et nos résignations; plusieurs fois l'aspect du monde est mort pour nous, détruit en même temps que ces parties de l'âme auxquelles il était attaché et qui, sevrées de leurs illusions, ont péri d'une manière soudaine ou lente. Des deux côtés de nos pas s'entassent les ruines humaines. Après tant d'expériences, que reste-t-il d'intact? La nature éternelle et la pureté du silence.

J'écris ces lignes dans le même jardin où s'éveillait ma curiosité du monde. C'est la

fin de septembre; le ciel, voilé, terni et comme résigné, ne conserve de physionomie que ce qu'un visage a de regard encore, les paupières fermées. Au bord du quai le lac palpite; on sent s'élever en molles buées son liquide azur respirant.

Et aujourd'hui, comme dans mon enfance, j'écoute le silence de l'automne. Rien n'est plus secret ni plus confidentiel. Dans l'espace d'une teinte uniforme, d'un gris velouté qui fascine et apaise, de la terre monte, — tantôt cinglant, tantôt figé, — un froid parfum d'aromates, de fumée et de cristal. Un immense repliement tient courbés et méditatifs les arbres, les feuillages jaunis, l'invisible mêlé à l'atmosphère, et qui rêve en suspens. D'un sage et commun consentement tout se penche, accepte une noble dégradation, car la nature, ayant l'expérience de son éternité, accueille sans révolte ses passagers repos. Il semble que les nymphes d'automne et les anges des campagnes catholiques passent, désormais unis, également innocents et chastes, sur le gazon d'un

vert sombre, avivé de rosée, où se dresse le colchique violet. On croit entendre cette troupe d'ombres légères se réfugier et s'évanouir sous l'humide auréole du dahlia couronné de pluie.

Parfois le cri du merle, de la pie luisante, du canard des étangs au bec laqué, qui, déployant ses jaunes pattes, semble déambuler sur deux feuilles de platane fanées, dérange la torpide vapeur d'automne : un instant retentit dans le silence leur bref jacassement, comme une bacchanale de froides castagnettes, puis la paix se reforme, naturelle, obstinée. Elle tombe des cieux, s'avance de toute part, molle banquise des airs, et bâtit autour des mondes d'Occident sa calme forteresse. Nos contrées, avec les fûts dépouillés des arbres, sont alors un cloître éventé, somnolent, où l'on distingue, — légères colonnes d'odeurs, denses et perméables, — l'arome de la noix amère, du buis, de la résine mouillée, du champignon, du pâturage avec ses troupeaux, et cette indéfinissable odeur de rosée perma-

nente, qui est l'humble et ruisselant collier de l'automne aux bras dénudés.

Que tout est calme, désarmé! Les feuilles ternies tombent de l'arbre, expulsées, semble-t-il, par un soupir de lassitude. Au bord du lac, dans ce jardin qui fut pompeux et qui semble, en cette saison, converti en un monastère bocager, une blanche statue de Diane est debout, arrogante sur son socle de marbre étincelant, mais autour d'elle tout se tait; elle voile son sein de marbre, qui semble, par le silence de ces lieux, offensé. Inutile déesse, vaniteuse de sa beauté, de son entrain, rien ici ne la vante plus ni ne l'honore. Mélancolie de l'orgueil sans esclaves : les oiseaux, les abeilles, les parfums sont muets...

Mais, dans le fertile verger, l'allégresse subsiste encore. De petites pommes, rouges et vertes, satinées, vernies, et, par leur éclat, riantes, reluisent comme un bouquet de robustes œillets. Sur le fin gravier du jardin, des châtaignes, à demi hors de leurs cosses, fières de leur vif acajou et salubres comme

l'oursin, sentent passer sur elles le vent continu : torrent d'air qui remue et bouillonne ainsi qu'une eau plus subtile. Dans des mottes de terre mouillée, la poire trop mûre gît. Détachée de la branche noueuse, elle repose là, ensevelie à moitié; au flanc de ce beau fruit perdu, une plaie parfumée et moisie offre sa bouche sucrée qui retient le groupe enivré des dernières abeilles.

— Automne, automne, crépuscule des années, vous en qui redescendent et s'épuisent les fusées du pompeux, du fantasque, de l'insouciant été; calme moissonneuse au cœur ouvert, en qui tout rentre et se confond pour les résurrections infinies, vous qui absorbez pour émettre, ne connaîtrai-je pas votre fatigue sans faiblesse, votre dénûment noblement accepté, et ce mystique espoir en la vie éternelle par quoi vous possédez la quiétude harmonieuse et la sérénité ?

*Octobre 1912.*

## CE QUE J'APPELLERAIS LE CIEL

La petite ville d'Évian, en Savoie, au bord du lac Léman, est pour moi le lieu de tous les souvenirs. C'est là que j'ai, dans mon enfance, tout possédé, et dans l'adolescence tout espéré. Si le parfum est le plus prompt véhicule que l'âme puisse emprunter au monde pour rejoindre le passé, l'infini, les cieux, je suis ici dans ce royaume de la mémoire.

Je reconnais les vives odeurs du lac, légères et mouvementées, où l'on discerne un parfum de marine et d'ablettes, de goudron éventé, de barques peintes et clapotantes, qui font rêver des grands ports et des voyages. A cette jubilante émanation

du rivage il faut joindre l'arome matinal de la rosée des nuits, partout encore en suspens et que l'azur s'assimile ; des effluves d'herbes et de pollens qui contaminent suavement l'intacte pureté de l'air, et de fines senteurs animales : plumages volants et pépiants, roitelets, chardonnerets, merles charmants et maladroits, fardeau de la délicate pelouse.

Le lac, en été, est un satin tendu, plus soyeux que l'éther, moins que lui cristallin. Le silence, dans cette atmosphère de turquoise crémeuse, formerait un bloc de compact azur, s'il n'était disjoint de moment en moment par le bourdonnement saccadé des bateaux à vapeur, qui semblent transporter d'une rive à l'autre l'impatience aventureuse, et l'exaucement des désirs.

Là j'ai vraiment connu la joie, visiteuse forcenée, archange tumultueux qui pénétrait en moi avec toutes ses ailes pour m'entraîner, trébuchante de radieux vertige, vers les régions illimitées de l'espérance.

— Continuité des choses, jeunesse des éléments, vous que j'ai contemplées avec

les yeux éblouis de l'enfance, plus brillants que le vert thuya grêlé de soleil, vous étincelez toujours, et moi je passe, bientôt j'aurai passé ! Quand mon esprit est sans cesse transformé par les arabesques des événements, semblables à la course des nuages, je retrouve toujours pareille, active, satisfaite, honnête, la petite ville rêveuse de mon enfance. Je suis au milieu de ma vie qu'encore le couvent des Clarisses, bien qu'abandonné à présent, garde dans un matin de mai sa juvénile beauté.

Mêlant mes souvenirs à la pure matinée, je vais essayer de dépeindre sa joie rustique, sa blancheur de tubéreuse, ses lignes bien tendues, qui, contenant l'azur, le silence, la musique, de frémissantes prières et le sol vivace d'un jardin ordonné, me dispensaient tour à tour le calme captivant et l'allégresse dionysiaque.

De bonne heure, le dimanche matin, sous le soleil de juillet et d'août, nous nous hâtions vers la chapelle du couvent. La

route à parcourir était assez longue, moelleuse de poussière blonde, bordée d'un côté par les ronciers et les mûriers, où les volubilis, si fragiles, naissaient, disparaissaient, comme un regard et un soupir de fleur. De l'autre côté de la route, les collines s'appuyaient amicalement à l'espace, s'incurvaient pour laisser courir la ligne argentée où s'élançaient les trains, et précipitaient dans la plaine de petites sources torrentielles, qui s'abattaient en bouillonnant, en chuchotant, comme pour porter aux prairies, parmi les verts osiers, je ne sais quelle heureuse nouvelle des sommets.

J'ai, pendant mon enfance et mon adolescence, parcouru cette route avec un plaisir si fort qu'il me semble avoir failli mourir de la joie de vivre. Cette joie m'était lancée de tous les points de l'étendue, et, me frappant comme de mille balles argentines, me faisait réellement chanceler de nostalgie céleste et d'ineffable convoitise.

A mesure que nous approchions du couvent, la cloche aux sons distincts répandait

à travers les clématites qui tapissaient les murailles du monastère son bruit vibrant, alerte, peiné aussi, comme émané d'un cœur fendu, trop sensible, mais brave, et qui distrait sa détresse, la rejette à mesure, et bannit de soi toute langueur. Nous arrivions. En face du couvent, la villa des Quatre-Saisons disparaissait sous la vigne vierge et les pétunias. J'éprouvais là, en regardant cette maison dans laquelle je n'étais jamais entrée, la prédilection de l'enfance pour ce qui ne lui appartient pas, et mon imagination situait en cette romanesque demeure des plaisirs sans blâme et un contentement sans défaut. Mais l'on m'arrachait à cette méditation pour me guider vers le religieux enclos.

Il suffisait de pousser une porte de bois plein, à ressorts, dont je sens encore sous ma main la résistance et la pression contrariée, pour pénétrer dans cet asile souriant, qui, chaque fois, installait brusquement dans mes yeux une image d'humble paradis, parfaitement radieux.

Dirai-je qu'en me rendant,à quatorze ans, les dimanches de juillet, dans un poudroiement de soleil et de poussière, chez les religieuses Clarisses, j'étais une enfant dévote que le service de Dieu uniquement attirait? Non point. Certes, le dimanche matin me semblait marqué pour la joie, et pour une joie religieuse, mais j'étendais à tous les sentiments cette gravité et cette liesse.

— Jeunesse, ambition, amour, munificence, paysages infinis, je vous ai possédés au son d'une cloche de couvent, dont les vibrations glauques et liquides chantaient tous les départs, toutes les constances, et sanctifiaient la sublime générosité du désir!

Si jamais j'ai été fière d'un beau visage enfantin, triomphante d'un gai chapeau, occupée de l'ombre régulière que mes cheveux devaient former sur mon front, — enfin, si jamais j'ai ressenti la gratitude de posséder cette part individuelle du ciel qu'est l'adolescente beauté, c'est bien le

dimanche matin en me rendant chez les Clarisses.

Aussi, je n'oublierai pas le jour, où, distraite, émerveillée, prêtant l'oreille aux cymbales d'argent d'un exultant azur, — et bien contente de moi, — je trébuchai, dans mes souliers d'antilope blancs, sur la pente rapide et caillouteuse où l'on s'engageait sitôt la porte du couvent ouverte, et qui, en quelques pas, menait à la chapelle. Sur cette abrupte allée, je tombai donc. Jamais, en aucune occasion où j'étais en défaut, on n'eût pu me faire croire que le monde entier ne me voyait pas; mon cœur, bondissant et ne connaissant pas de limites, communiquait avec l'univers, et je croyais à la réversibilité de ce prodigieux mirage. Ce matin-là, les fidèles vêtus avec recherche arrivaient en rangs pressés et ma faiblesse était évidente, leurs regards s'en assuraient, je pouvais à peine me relever. Le pied endolori, je marchais avec difficulté vers l'église.

L'orgueil, si nécessaire à l'amour et au plaisir, et qui, dès l'enfance, mène au fond

des êtres sa tragédie éternelle, m'avait abandonnée. Dans la chapelle, gorgée pour moi de promesses, je me sentis frustrée de cette fierté paisible, audacieuse, avec laquelle, à l'ordinaire, et tandis que se déroulait la messe, je rêvais à toutes les suavités, à toutes les possessions de la terre!

— Indicibles rêveries brûlantes, qui, comme autant d'équateurs traversant en tous sens le globe, me transperciez de mille flèches torrides, vous par qui j'ai régné sur le monde en suffoquant d'extase solitaire, par qui j'ai été comme un jeune tyran qui veut gouverner les peuples pour les combler de bienfaits et pleurer ensuite aux pieds de ses propres esclaves du regret de n'avoir pu leur donner plus encore, — ô rêveries, c'est à vous que je dois de m'être destinée au langage de la poésie, lorsque je compris, dès mes plus jeunes années, que les éléments, l'espace, la contemplation, les sanglots explosifs et muets de l'âme ne sont pas l'échange intelligible dévolu aux vivants !

L'église aux murs d'un blanc bleuâtre retenait dans son frais abri cette paix absolue, cette majesté simple déférée aux lieux consacrés, qui ne sont saturés que d'un seul parfum, d'une seule et obstinée et rayonnante pensée. Qu'il m'était doux de pénétrer dans cette atmosphère éthérée, de porter le joug léger et ennoblissant de la subtile présence divine, de me sentir contrainte, soudain, en tous mes gestes, en tous mes éclats de voix, et appelée à comparaître, ainsi modifiée, devant le Roi des Rois, qui me reconnaissait, me commandait des devoirs difficiles et nouveaux transmis par mon livre de prières, et ne me jugeait pas indigne de les accomplir!

L'église est aujourd'hui fermée, mais je n'ai rien oublié de l'ameublement naïf et ingénieux de ce vaisseau des rêves. Avant la messe, tandis que nous prenions place dans les bancs à qui le frais encaustique communiquait une odeur de miel et d'abricot séché, les religieuses erraient à pas de chevreuil dans leur neigeuse église. Leur vête-

ment de bure, comme leur silencieuse démarche, les apparentait à ces timides animaux des forêts. Elles disposaient les chaises, les lourds chandeliers, les pots de fleurs et les bréviaires dans un ordre rituel et mystérieux, avec une adresse étouffée, immanquable et tendre, mais elles paraissaient néanmoins hésitantes et comme saisies de la crainte de troubler un sommeil auguste, et de faire, par un geste trop accusé, s'écrouler sur elles le poids mystique de l'édifice qu'elles aménageaient en tremblant.

Il est des fleurs qui ne croissent que pour les couvents : fleurs prédestinées qui ont la vocation de l'autel et renoncent aux abeilles pour écouter le léger bourdonnement que fait la voix de l'enfant de chœur. Je n'ai vu ni dans les campagnes, ni dans les jardins, observés par moi avec tant d'amour, mais seulement chez les religieuses Clarisses, ces hautes quenouilles de pétales bleus, cierges d'azur vivant qui s'élançaient au pied des statues de sainte Colette et de

sainte Claire. Ah! que ces statues innocentes, violentes, m'étaient chères! Excès des visages religieux, ascension de l'âme, transports des regards, combien déjà vous me plaisiez! Si, comme dit Gœthe, le meilleur de l'homme est l'émotion, le tremblement, avec quel respect ne devons-nous point considérer ces créatures frappées de la foudre, saisies et maintenues dans un état de commotion sacrée, et que revêt le déploiement dramatique des plus passionnées facultés de l'être?

Ainsi, autour d'une humble église de petite ville, située au bord d'un rivage, la vie humaine se déroule. C'est, selon les saisons, l'odeur des foins, des vendanges, du bois scié, du laitage, du fumier même. Les pauvres travaux assidus des paysans, ou bien les amusements frivoles des voyageurs qui assaillent pendant les mois étincelants une petite cité aux belles fontaines, recouvrent de leur tristesse ou de leur joie légère les rues gracieuses et les campagnes. Mais qu'on approche de l'église, qu'on pousse la

porte, et voici qu'éclate, permanente et dans le silence, la tragédie de l'amour indompté! Un autel, un crucifix, du sang, des larmes, un Dieu qui meurt, des visages peints, frappés de la foudre, des yeux élancés, des cœurs qui se rompent sous des mains qui les compriment, c'est une immense fuite de la vie, arrêtée et fixée dans le moment de son sublime départ! « Nul n'a un plus grand amour, dit l'Écriture, que de donner sa vie pour son ami. » Ici l'on aimait et l'on mourait. Cet attrait palpitant de l'adolescence pour la douleur, — sommet où le plaisir a son achèvement et se fait porter par l'indicible ivresse au-dessus du trépas, — qui plus que moi l'aura jamais connu? Donc, petite fille, pendant le service divin, je regardais longuement, à travers les fusées de fleurs bleues, les statues de sainte Colette et de sainte Claire; je me tourmentais du désir de savoir laquelle de ces deux saintes en leur sombre peinture marron, le pur visage rose levé vers la nef, le cœur visible et transverbéré, laquelle des

deux était la première, la plus estimée, la plus méritante, la plus aimée de Dieu. Je voulais le savoir pour plaindre l'autre, pour compatir à l'infortune de son rôle secondaire, pour la dédommager, par ma tendresse et ma confiance, de cette situation diminuée, que je jugeais, dans ma fierté, difficilement acceptable. Un oratoire était consacré à saint François de Sales, mais cette statue-là était d'un paisible aspect; l'archevêque de Genève ne me plaisait pas; son visage à barbe carrée, son regard d'un bleu sec, son surplis de broderie, — tel enfin que le représentait l'imagier, ne retenait pas mon cœur; cette fois-ci, le peintre nous séparait.

A la fin de la messe, au moment où, peut-être, ma turbulence contenue d'enfant eût pu commencer à se lasser du divin climat de l'église, éclatait le chant charmant et psalmodié des religieuses agenouillées dans un banc à nos côtés, auquel répondaient, de derrière un noir grillage lustré qui faisait le fond de la chapelle, les religieuses invi-

sibles, vierges cloîtrées que nul ne peut approcher, et dont le mélodieux murmure m'emplissait d'une surprise, d'une révélation sacrées.

Ils ne connaîtront point cet émoi, ceux qui, sollicités comme je l'étais par les phares aux mille feux de la vie avenante, n'entendront pas soudain, pendant quelques instants, le souffle mystérieux des recluses : remous de voix enfermées, flots retirés de l'Océan et de tous les rivages, et qui consentaient à rester arrêtés dans l'extase, au fond de la vasque perdue qu'est un petit cloître de province, pour refléter uniquement le ciel! — Chères voix sans orgueil, sans volonté, sans projets, symbole du détachement humain, soyez bénies pour m'avoir prouvé l'amour absolu et son abandon reposé!

C'est avec hâte, et un matinal appétit de bavardage dont nous venions d'être privés, que nous quittions la chapelle pour nous retrouver dans le jardin du petit monastère. Le soleil y tombait avec une passion directe,

et comme les pigeons s'abattent sur les écuelles de maïs. L'éther pétillait d'allégresse, et distribuait un contentement immédiat, qui semblait devoir être éternel. Les guêpes et les abeilles, fileuses de l'air et du soleil, élançaient le courant chaud de leur vol, faiblement bourdonnant. Tout était bonheur, envolement, confiance, plénitude! Nous restions là, un peu intimidés par cette demeure secrète de bois clair et verni, où les corps se faisaient furtifs, impondérables. Bientôt, les humbles sœurs, quittant à leur tour la chapelle, nous rejoignaient. Quelle grâce sur le plus rude, sur le plus ingrat visage! De même qu'ils ont des fleurs uniques, les couvents possèdent les regards incomparables, — non point beaux et séduisants, mais pareils à la musique, à la charité, à l'humilité, à l'espérance, et qui brûlent de plaisir.

Petits yeux pointus et champêtres d'une religieuse au visage plus mal établi que ne seraient une chaise ou une table inutilisables, bien petits yeux qui rayonniez au-

dessus d'un large sourire campagnard aux dents abîmées, vous étiez plus accueillants et plus rassurants par vos baies étroites où s'entassait comme une récolte serrée la puissance miraculeuse des cœurs dévoués, que les splendides maisons des villes, à l'heure nocturne où toutes leurs fenêtres répandent une clarté qui défie le jour! — Bonnes religieuses, heureuses à force de vertu, et, qui, bien qu'épaisses et sans grâce, étinceliez dans votre couvent autant que la pâquerette ravie sur sa touffe d'herbe matinale, vous ne connaissiez qu'un moment bien pénible, c'est quand nous vous tendions, en prenant congé de vous, notre poignée de main d'enfants respectueux. Votre embarras épouvanté, qui nous troublait fort, avait des raisons profondes; vous étant données à Dieu un jour et pour toujours, et dans un ouragan d'anéantissement, vous ne saviez plus au juste ce dont vous pouviez disposer encore, et certes vos mains, vos robustes et timides mains dissimulées dans vos larges manches en sombre lainage

franciscain, vous semblaient réservées à ce seul maître, et ne pas devoir être un lien de complicité avec le monde. Et puis, chères et saintes filles, nous étions à vos yeux des enfants de riches, et, — je vous en demande pardon, — vous nous considériez avec déférence. Votre spontanée et ferme humilité se réjouissait de tous les obstacles, de toutes les distances; vous contempliez ces distances avec béatitude, vous choisissiez de vous maintenir à la dernière place, ô vous à qui je n'apportais rien qui vous fût profitable, et qui, en échange, m'avez donné un long rayon de poésie...

Tandis que nous causions avec l'une des religieuses, le jardin du cloître s'animait. Un vieillard mendiant arrivait sur ses béquilles, sans fausse honte, se sachant attendu et apprécié chez les sœurs. Il s'asseyait sur un banc de bois, parmi les fleurs, dans une portion de monastère bocager où se fût complu l'ange de l'Annonciation, et qu'embaumait la molle odeur vanillée des pétunias. Il prenait des mains d'une des reli-

gieuses le bol de soupe quotidien ; un autre mendiant venait faire panser une plaie, et si pure était la joviale netteté de ces lieux, que la corruption de la chair n'en altérait pas la juvénile et salubre candeur.

Un vieil ami de notre famille, dont la véhémente nature enchanta notre enfance, s'était fait notre guide religieux, tenace et emporté ; il avait vécu dans l'impénitence jusqu'à l'approche de la vieillesse et puis s'était jeté dans une dévotion violente, raisonneuse, pittoresque, inique, imperturbable. Nul n'aimait la musique plus que ce vieil ami, il vénérait Mozart à l'égal de saint Thomas, et eût renoncé peut-être à ses chances de paradis qu'il organisait avec âpreté, s'il eût pensé que Dieu n'était pas harmonie au moins autant que charité.

C'est ainsi qu'il contraignit un jour les Clarisses à établir dans leur monastère le plain-chant de Guy d'Arezzo. Ce nom nous émerveillait : messager d'Italie que du haut du ciel saint François envoyait aux filles de sainte Claire ! Rien n'était plus touchant

que de voir ces douces femmes empressées autour de notre ami, l'écoutant, le craignant, renonçant avec peine à leurs modestes cantiques romanesques accompagnés par le souffle court de leur petit orgue, mais fières d'être instruites et gourmandées par un monsieur des villes, et se résignant à entonner cette musique unie, qui privait leur cœur innocent de sa secrète sensualité. La plus vieille de ces femmes était si transparente que je ne puis la comparer qu'aux pétales macérés que j'ai vus dans de l'eau de fleurs de lis; la plus jeune, au contraire, avait la teinte excessive de la rouge calcéolaire; sa timidité lui faisait à jamais un masque écarlate; dans le paradis même elle eût choisi d'être la servante de Marthe, qui fut la servante de Marie. Je me risquais un jour à demander à la moins affinée, à la plus sociable d'entre elles, comment elle supportait les monotones travaux de sa vie.

— Eh bien! — me répondit-elle avec un grand rire modeste, — on pense au ciel!

Donc, ces humbles femmes, groupées

sur un radieux rivage dont elles ne recevaient que la bleuâtre buée et la rumeur amortie, pensaient au ciel. Hier, en visitant leur couvent désormais abandonné, je me suis répété ces mots : Là, des cœurs appliqués, simples, éblouis, pensaient au ciel!

Ni les astronomes, dont le regard déchiffre l'arithmétique étourdissante des nuits et dont l'âme écoute ce chant des sphères dont parle Pythagore ; ni les poètes, qui, dans, leur solitude anxieuse ou sereine, ont fait de l'étendue leur compagne secrète, n'ont connu un tel exclusif amour du ciel.

Je suis restée à rêver dans ce désordre des fleurs et des bâtiments. L'aimable allée brusque et caillouteuse que le mendiant infirme parcourait dignement, l'allée où, jeune fille, je suis tombée avec une confusion que l'amour-propre rendit extrême, est envahie à présent par les branches des aubépines, des cytises, des lilas, des épais magnolias, au feuillage vernissé, qui n'ont plus leur faste ciselé, mais, faute de soins, retournent à la barbarie. Les fleurs pourpres des mar-

ronniers jonchent le sol, parure inutile, grains de grenade moelleux qui pourrissent à terre. Le petit cloître qui borde le jardin est fermé; des enfants pauvres, aux pas encore mal assurés, essaient tout seuls, avec la morne gravité si poignante des petits indigents, leurs premiers jeux, dans ce silence qui regrette et pleure des âmes. Les cloîtres fermés sont des tombeaux sans morts, autour de qui voltigent de légers reproches, semblables au vol désemparé et aux longs cris d'adieu des hirondelles.

Je pense à vous, innocentes congrégations rêveuses, pour qui le mot ciel avait une signification précise, impossible pour nous, mais toujours désirée!

Je m'approche de la chapelle; mon cœur se serre. L'escalier de granit, la porte close sont encombrés de vils objets. Parmi ce désordre je vois les débris d'un berceau d'osier, petit lit de paysan qui se dénatte, usé par le soleil et les pluies. Les splendides glycines, tout imbues d'elles-mêmes, semblent repliées sur leur propre parfum et

rêvent à l'écart du monde. Mes mains voudraient déblayer d'abord, et puis forcer la porte barrée de la chapelle pour me permettre de goûter une fois encore à l'eau aérienne de ce puits de songe et d'amour. Mais personne n'entre plus dans l'église désaffectée.

Quoi! je suis séparée ainsi de ma jeunesse, séparée de la jeune fille que j'étais et que j'allais revoir, là, sur le prie-Dieu de bois et de rouge velours où, tantôt distraite, tantôt absorbée, elle posséda la seule part de sa destinée qui ne fut point déchirante? Ce n'est que du dehors que je puis contempler les vitraux bleuâtres et violacés, ce mensonge béni qui colorait l'air intérieur de la chapelle de la teinte des golfes, et me plongeait vivante dans le même azur sombre qu'habitent les récifs de corail, les perles orgueilleuses et la méduse rose, fleur écumeuse et spasmodique des mers...

Et elles, où sont-elles allées, ces recluses et demi-recluses qui pensaient au ciel? L'idée fixe céleste semblait être piquée sous

leur front comme les lucioles dans la prairie du soir. Humbles lampes naturelles, elles prenaient leur place parmi ce qui brille et médite, entre les phalènes et les astres.

Hormis la candide beauté du monde, que tout est soudain triste ici! Je me retire, je m'assieds sur le coin d'un banc demeuré là. Je rêve à ce que fut la vie. J'ai voulu toutes choses ici-bas et, si je songe, je m'aperçois que je n'ai rien voulu qui ne fût le ciel. Et lequel d'entre nous, parmi les humains enflammés d'une digne et douloureuse ambition, a cherché quelque chose d'absolu, de profond, de durable qui ne soit pas le ciel? Le ciel, non point comme l'entendaient ces simples femmes en prière, ni comme l'entendent les croyants et les prêtres, mais ce ciel qui est le rêve et l'infini, qui a pénétré le désir des hommes, qui les sollicite par l'orgueil, la passion, le courage, la pitié, le besoin d'éternité et le spectacle de la mort; ce ciel qui ne nous laisse plus de repos en ce qui concerne la possession des trésors de la vie! Je me reporte sans

cesse au puissant soupir de Septime-Sévère, assis sur une des collines de Rome, et regardant mélancoliquement du côté d'Albe-la-Longue : « J'ai été tout, murmurait-il, et tout n'est rien. » Pourrons-nous nous résigner à ce néant, à cet immense désert?

Et quand Bonaparte en Italie, épuisé de gloire et d'inquiétude amoureuse, distrait de ses sublimes victoires par son amour pour son amie, écrivait de Tortone, un soir, une lettre qui tomba à Milan dans une salle du palais Serbelloni, ou à Paris, rue Chantereine, sur les genoux nonchalants de Joséphine, — lettre dont j'ai retenu ces deux mots haletants, harassés : « Mourir ensemble... » — le vainqueur du monde pensait au ciel.

Il pensait au ciel, Beethoven, dont les grandes houles gémissantes, pareilles aux océans tourmentés par leurs chaînes profondes, se soulevaient vers les astres ; Rousseau, qui fuyait les villes pour s'élever, le cœur contracté d'amertume, vers les campagnes neigeuses où fleurissent la gentiane

bleue et le frais arnica; ils pensaient au ciel, tous ceux qui, exaltés ou déçus, nous ont laissé le témoignage de leur terrestre exil.

Et quand, entre deux êtres qui se sont aimés, tout est passé, brisé, quand les époux, les amants ont vu s'évanouir les suaves illusions qu'ils avaient promis de rendre éternelles, il reste encore entre eux un lien indéfinissable, qu'aucune combinaison humaine ne pourrait plus renouer ni satisfaire, mais dont l'âme a bien la connaissance; lien puissant, saturé de mélancolie, d'espérance sans but et sans moyen, mais qui ne se lasse pas, et que j'appellerais le ciel...

*Mai 1913.*

# TABLE

# TABLE


Fantaisie et Jeunesse des Femmes . 5
Ambition des Femmes. . . . . 19
Les Diners en Ville . . . . . 25
L'Automne en Savoie. . . . . 39
Ce que j'appellerais le Ciel . . . 45

Ce livre, N de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 28 mai 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve "héliotrope" des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de 1 à xxx.

Exemplaire N° 285

# LES FEUX DU BATAVIA

Copyright by Pierre Mac-Orlan, 1926.

L'ALPHABET DES LETTRES

# LES FEUX DU BATAVIA

PAR

PIERRE MAC-ORLAN

O

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

## CHAPITRE I

Je m'arrêtai sous un arbre au bord de la route qui va de Sézanne à la Ferté-Gaucher. Tout en roulant une cigarette, j'admirais la belle ordonnance des plaines de la Brie, la pureté du ciel, la solidité du sol, l'élégance des arbres, que sais-je ? J'étais bien, en somme. Mes poches pleines de sous me conféraient une dignité provisoire, et je jubilais, tel un jeune chat repu dans un rayon de soleil. Le temps favorisait mon allégresse et la parait des couleurs aimées de tous les hommes. Je souriais malgré moi et comme j'étais seul, devant quelques centaines d'hectares en éteule, devant une svelte rangée de peu-

pliers et trois fermes en bordure d'horizon, je me laissai aller à cet enthousiasme lyrique et agreste qui ronronnait dans ma poitrine comme un moteur de batteuse.

La veille au soir de ce jour de soleil, j'étais encore gars de batterie au service de Jobenot, de Vertus. Les yeux brouillés par la poussière du blé, je n'estimais que le pain, le vin rouge et le tabac en paquet gris. Aujourd'hui, ma vie ouvrait encore une fois les portes closes d'un sud imaginaire. J'avais choisi le sud sur la rose des vents pour diriger ma fortune. Et, dans cette direction terrestre, Marseille me paraissait la seule ville qu'un homme dans ma situation puisse désirer mêler à ses aventures.

Debout sur une borne, le cœur dilaté par mille souvenirs classiques d'une jeunesse vernie par l'enseignement secondaire, j'étendis les bras dans la direction de Sézanne. Mes lèvres restèrent closes et mes cris ne franchirent pas les parois de ma poitrine. « Adieu, pensais-je avec éclat, adieu belles filles de la Brie au visage taché de rousseurs,

adieu Rose de Verdelot, adieu Clémence de la Trétoire. Adieu, servantes de fermes et vachères à peine nubiles : Césarine de Rebais, Lucienne de Château-Thierry, Nénette Hurteloup de Sainte-Menehould. Ce soir, à l'heure même où le train m'emportera vers la mer, vous rentrerez vos grandes vaches lentes, au crépuscule, dans les chemins creux aux ornières tracées comme des rails.

« Ce matin, je pense à vous de toutes mes forces parce que je ne vous verrai plus jamais, parce que dès aujourd'hui nous sommes tous morts et qu'il ne nous reste, de notre présence, que des souvenirs plus ou moins habiles.

« Morte la Brie et ses accessoires, son bétail et ses filles ! Une nuit de chemin de fer ensevelira encore une fois un petit passé qui pèse bien cinq tonnes. Un passé trop léger pour se mêler au brouillard, trop lourd pour qu'il me soit facile de l'emporter. »

Je regrettais, maintenant, toutes ces jeunes filles qu'une mortification déjà ra-

pide rendait attendrissantes. Et je regrettais mes camarades de travail agricole, les journaliers cuits par le soleil, la pluie et le vent. Tristes camarades d'une année. Je pouvais les mêler à mes adieux tous ceux de la grande plaine couleur de lièvre, et du vignoble sulfaté bleu de lune. Les larmes montèrent à mes yeux, quand, me tournant dans la direction des fermes, je résolus de les anéantir avec tous les jours qui précédèrent cette minute de liberté. Ainsi disparurent de ma vie les grands Belges de Saint-Gond, les Tchéco-Slovaques d'Épernay, les Polonais de Dormans, les Galiciens de Craonne et les Italiens de la campagne rémoise.

J'étais orgueilleux d'anéantir sur ma borne kilométrique tant d'images dont je m'étais contenté pendant près d'une année. Cette terre, que j'allais quitter pour toujours, je l'avais suivie pas à pas dans ses transformations saisonnières. Le blé était engrangé et j'avais en poche quatre mille trois cents francs. J'étais vêtu comme un véritable

compagnon. Mes larges pantalons montaient sur une chemise kaki à double poche. Ma veste de velours, comme mes pantalons, était neuve. Une casquette grise coiffait ma tête de jeune bataillonnaire cultivé. Mon accordéon italien décoré de roses pâles, bien protégé dans un étui de cuir gras, me battait les hanches. A mes pieds une valise neuve en toile cachou remplie de linge témoignait de ma prospérité matérielle.

Au bout de la rangée d'arbres dont les ombres se découpaient chichement sur le sol dur, la gare, tremblante comme un réveille-matin, m'attendait pour me lancer ainsi qu'une boule sur la pente rapide qui descendait jusqu'à Marseille. Rien ne pouvait arrêter ma descente vers ce merveilleux destin. Une certitude divine d'y parvenir m'ôtait toute préoccupation de l'heure sociale et de cette discipline mathématique qui fait l'orgueil du départ des trains et de leur passage en fracas dans les gares où ils ne s'arrêtent jamais.

Je descendis de ma borne, au centre de

la solitude matinale, et je me mis à casser la croûte en attendant le coup de sifflet venu de Sézanne, le long des fils du télégraphe.

Au loin, deux chevaux de charrue conduits par un homme, assis mollement en amazone sur l'un d'eux, animèrent dangereusement ce paysage qui pour moi se confondait déjà avec beaucoup d'autres devenus inutilisables.

Je repris mon bagage et je me dirigeai vers la petite gare dont je poussai la porte. L'unique pièce meublée d'un poêle et de deux bancs était déserte et sentait le renfermé, un curieux remugle nettement briard qui s'accommodait parfaitement à l'atmosphère de mes pensées. J'allumai une cigarette et j'attendis que le chef de gare manifestât sa présence en ouvrant le guichet. Je l'entendais à l'étage au-dessus remuer ses pieds chaussés de pantoufles. Il descendit, cependant, en sabots, en heurtant les marches sans en oublier une. Mais il demeura plus de dix minutes à tourner et à cracher

avant d'ouvrir le guichet derrière lequel Marseille et ses plaisirs pouvaient m'apparaître, sans intermédiaires.

Quand je fus en possession de mon billet, le petit train, dans un glissement presque hypocrite, s'arrêta tout net devant le hangar aux marchandises. J'escaladai le wagon de queue et je restai sur la plateforme, parce qu'il m'était pénible de renouer des relations, mêmes passagères, avec les deux ou trois personnages départementaux mal réveillés sur les banquettes de bois encombrées par des volailles en cageots.

J'avais résolu de voyager en chemin de fer jusqu'à Melun. Je pensais profiter des occasions en jouant de l'accordéon dans les dancings de province. L'époque encourageait particulièrement les joueurs d'accordéon. Cet instrument, qui jouissait avant guerre d'une réputation médiocre, venait de conquérir une place avantageuse dans les mœurs musicales de la meilleure société. Ses javas mélancoliques et bien rythmées

prolongeaient dans l'avenir l'âge épique des marlous et des filles. Comme ces étoiles dont la lumière nous atteint alors que l'étoile elle-même est morte depuis plus de mille ans, le dynamisme sentimental de ce curieux instrument chromatique pénétrait le snobisme contemporain en évoquant une pègre pittoresque abolie elle-même depuis quelques années. Casque d'or survivait encore dans le rythme des javas dédiées aux vingt arrondissements de Paris. Je savais, par bonheur, jouer de l'accordéon. Grâce à quoi je ne me sentais pas déplacé dans mon temps. Mais je pensais justement qu'il était urgent de profiter de mon talent. Les caprices de la mode pouvant avoir des retours terribles, il était à craindre que, dans un avenir assez rapproché, la seule apparition d'un homme porteur de cet instrument ne fît éclater des fureurs populaires éblouissantes et homicides.

Du samedi au lundi, je fis danser, en m'accordant avec un piano, un violon et le jeu classique des tambours, tous les

calicots, les petits noceurs, les dactylographes et les demoiselles de magasin de la ville de Melun.

Ces deux soirées me parurent pénibles et je ne parvins pas à retrouver ce repos vertigineux dans la noce après quoi je rêvais depuis Sézanne. Je résolus de brûler les étapes et de distraire une partie de mon pécule afin de prendre le train et de gagner Marseille d'un seul élan. Je savais déjà que j'arriverais tout en haut de la ville en m'épanouissant à la façon d'un bouquet de fleurs d'artifice.

De beaux étangs précurseurs de la fin de mon voyage mirent en émoi tout le compartiment. On descendit les valises des filets. Des voix chantantes s'unissaient pour saluer la ville. Le train vint se ranger le long d'un quai où couraient, la joie aux yeux, les membres d'une mission française qui venait de traverser l'Afrique. Devant la portière de mon compartiment, une mégère sèche, cuite par le feu du diable, attendait je ne sais qui. Elle poussait devant elle deux

adorables petites filles aux cheveux courts et crépus, au cou délicat et élancé : deux petites filles nées de cette femme blanche et d'un tirailleur sénégalais avantageux. La paix sur toi, frère !

## CHAPITRE II

Il faut croire que je pouvais attirer l'attention puisqu'un homme gras au visage blême m'aborda familièrement en me posant sa main sur l'épaule.

— Vous êtes artiste-accordéoniste ?

— Oui.

— Vous connaissez Marseille ?

— Non.

— Hé, c'est u-ne bon-ne ville. Mais il faut en prendre l'habitude. Ici, tout se passe doucement ; on ne se fait pas de mauvais sang pour rien. Je peux vous indiquer sur le quai des Belges, à gauche en descendant la Cannebière, un excellent hôtel où vous serez reçu comme un permissionnaire. Cet

hôtel est tenu par mon cousin. Des petites poules l'habitent et des peintres allemands venus de Paris. Vous y serez très bien et si j'ai besoin de vous, je saurai où vous trouver. Vous me faites l'effet d'un brave jeune homme.

— Je vous remercie, monsieur, mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis Noël Copula, le pianiste de chez *Florence*. Vous demanderez *Florence* à l'hôtel. Ça fera rigoler les petites et l'on vous indiquera le chemin.

Noël Copula tira son chapeau et s'éloigna à pas pressés portant haut la tête et regardant à droite et à gauche d'un air satisfait à la manière des hommes corpulents, un peu écervelés.

Je le regardai s'éloigner durant quelques minutes, satisfait de trouver ce prétexte pour m'arrêter, prendre l'odeur étonnante de cette ville merveilleuse, sans ombre et sans mystère. Le soleil brillait déjà comme un fonctionnaire municipal ponctuel, un fonctionnaire attaché au service de la voierie.

J'avais vécu des jours et des nuits dans tous les ports du Nord et du Nord-Ouest, depuis Anvers, désormais puritanisé, jusqu'à Lorient peuplé de fusiliers-marins. J'avais traversé, avec une sorte de peur admirablement intelligente, le port de Hambourg où le mystère se blottit ainsi qu'une araignée géante au sommet des édifices les plus hauts et les plus trapus de l'Europe. Marseille se mêla familièrement au plaisir que je ressentais en respirant son ciel discrètement marin. C'était doux, canaille et en même temps familial. Les femmes se confondaient avec l'élément essentiel de la ville, quelque chose de subtil et pourtant quelque chose de puissant que je subissais mais que je ne pouvais définir. Une toute jeune fille qui se rendait nonchalamment à son travail me montra son sourire comme on se révèle un secret entre complices. A huit heures du matin, je me sentais déjà saturé de soleil et de parfums, ces parfums d'épices et d'ail qui aident le voyageur à se faire une idée de l'Orient.

Une situation mal assurée et souvent un peu en marge des disciplines civiques m'avait toujours conduit vers les maisons publiques où grâce à cette même situation je pouvais connaître les filles d'égal à égal.

Toutes ces femmes possédaient un double visage, celui de leur profession, qui était uniforme, selon la taule où elles travaillaient, et leur visage secret qui était celui de leur première profession, presque toujours une profession régulière. Ce n'était jamais autre chose que des servantes, des modistes ou des dactylographes affranchies pour mieux se courber sous des disciplines et des préjugés que leur nouvelle situation leur imposait. En rompant avec les exigences de l'honneur légal elles subissaient les lois aussi sévères de l'honneur tel qu'il était conçu dans leur milieu. Elles étaient plus fidèles à l'homme qu'elles trompaient quotidiennement que l'épouse la plus fidèle ne l'était à son mari.

En dehors d'elles et des hommes de leur

société, il existait un monde impénétrable, une civilisation incompréhensible qu'elles ne cherchaient même pas à comprendre. Elles étaient aussi simples que les plus simples des soldats, les bataillonnaires d'Afrique, leurs enfants perdus et chéris. Toutes ces filles vivaient des « réguliers » qu'elles fréquentaient comme un prisonnier fréquente le geôlier qui lui apporte la soupe.

En arrivant sur la Cannebière, je me heurtai à trois filles ivres-mortes qui appelaient un taxi, probablement pour y introduire un maréchal des logis de spahis sahariens, aussi livide que ses vingt-deux ans le permettaient. J'eus tout le loisir de contempler ces filles. Elles me parurent d'une qualité exceptionnelle, à peu près à l'abri de toutes les déchéances de la misère, de l'alcool et de la perversité professionnelle.

Une petite mélancolie passagère me fit saliver avec amertume, car je me rappelai la ville du Nord où je suis né et le tourment des choses secrètes que les villes du Nord

nourrissent dans l'ombre de leurs rues et de leurs pauvres.

*
* *

L'*Hôtel de la Marine* dressait sa façade rose sur le quai des Belges. J'occupais une chambre au deuxième étage dont la fenêtre donnait sur le port et les éventaires des marchands de poissons. Des filles brunes et des matelots en cote bleue de mécanicien, parfois chaussés de souliers jaunes à bouts pointus, buvaient au comptoir du petit café qui constituait le rez-de-chaussée de l'hôtel.

Comme je ne connaissais personne ici, j'avais été très heureux de me présenter de la part de M. Copula. Je fus bien reçu; on me choya dès la première heure. Le patron lui-même monta mon instrument dans ma chambre en prenant des précautions flatteuses. Deux jours plus tard, je pus constater qu'il existait au moins un musicien par chambre : un mandoliniste alternait avec un accordéoniste. Ma profession pou-

vait me nourrir, mais non sans concurrence.

J'étais fort satisfait de ranger mes quelques chemises dans une armoire à glace qui me reflétait des pieds à la tête. Une béatitude enfantine me réjouissait muscle par muscle, de la tête aux pieds. Cette allégresse me communiqua le besoin urgent de changer de costume et de troquer mes nippes de terrassier contre un vêtement citadin plus conforme à l'exécution de mes projets. Pour le déjeuner, j'étais transformé logiquement. Complet de confection, chaussettes de fil, souliers jaunes et casquette. Rasé, avec mon teint brun rouge d'ancien ouvrier agricole, je pouvais me présenter honorablement dans le monde des lumières et du plaisir.

Je terminais ma tasse de café, et les mains dans les poches de mon pantalon, je fumais une cigarette sur le pas de la porte quand la silhouette reposante de mon protecteur se glissa assez lestement entre deux groupes de poissonnières.

J'allai vers lui les mains tendues.

— Hé bonjour, me dit-il, bonjour Monsieur?...

— André Doge.

— Bonjour, monsieur Doge. Êtes-vous content de votre chambre et que pensez-vous du cousin? Voilà un brave homme. Sa fille est en maison à Lyon... Le « povre » en est tout attristé... Élever des enfants et les voir partir si loin.

— Voulez-vous accepter une tasse de café?

— Bien volontiers.

Nous entrâmes tous deux dans le bar de l'*Hôtel de la Marine* et Titin, le cousin de M. Copula, s'assit à notre table.

— Toujours le même, Noël?

— Toujours.

— J'ai donné ma meilleure chambre à ce Monsieur.

— Et tu as bien fait, c'est un vieil ami à moi. Il ne connaît pas Marseille. C'est un Parisien. J'ai quelque chose pour lui.

Le cousin cligna de l'œil et demanda : « Chez Florence »?

— Hé oui, la maison du Bon Dieu !

— Il ne s'embêtera pas, hé, fit le cousin en se levant de table pour aller servir un groupe de bicots, encore vêtus de kaki.

— Donc, fit Noël Copula, quand nous fûmes seuls, je vous emmène chez Florence, pas tout de suite, il est trop tôt, mais ce soir après le dîner. C'est un établissement vraiment remarquable. Il y a vingt femmes et un cinéma. La patronne n'est jamais là. Elle habite Aix avec sa « povrette » de fille qui souffre du foie. La sous-maîtresse qui dirige toute la maison, le personnel et les dames, connaît bien le métier. La patronne peut placer sa confiance sur elle. Vous le verrez. Moi, je suis pianiste dans cette taule. Je me fais vieux. Pourtant, je ne peux pas me plaindre. Il y a des nuits où je me fais jusqu'à deux cents francs de pourboires. Par exemple, quand un grand paquebot arrive d'Extrême-Orient. C'est la grande foire. Équipage, officiers et passagers s'en donnent pour leur argent.

— Évidemment, dis-je.

— Oui, oui, je sais qu'il en est ainsi dans tous les ports, mais pas exactement comme chez nous. Ici, l'air de la mer les travaille davantage. Et l'air de la ville donc ? Vous verrez cela...

Il s'arrêta pour me regarder drôlement dans les yeux en affectant un air soupçonneux. « Savez-vous, continua-t-il que vous avez de la chance. C'est magnifique de votre part de connaître une chance pareille. Nous attendons, depuis un mois, un paquebot gigantesque, le plus grand paquebot d'une nouvelle compagnie, allemande, paraît-il, qui revient d'Extrême-Orient avec des milliardaires Hambourgeois jusqu'à fond de calc. Ils vont tous s'abattre sur la ville, sur tous les bordels de la ville... comme des oiseaux d'or. » Il répéta en criant et en levant les bras au ciel : « Comme des oiseaux d'or ! »

## CHAPITRE III

En se penchant par la fenêtre, la nuit venue, on pouvait apercevoir, côte à côte, les lumières insolentes du *Cytheria*, celles *d'Aline* et d'autres qui signalaient à l'attention des passants des maisons de plaisir moins fastueuses. L'enseigne lumineuse du *Florence* s'accrochait dans la nuit claire au-dessus d'un petit bar fréquenté par des Napolitains et des Kabyles irritables. Le mot *Florence,* détaché dans le ciel en ampoules roses et vertes formait le centre éblouissant d'un carrefour de lumières où aboutissaient les petites rues sombres qui descendaient misérablement

vers le Vieux port. Au bout de la vicole, on apercevait des voiles, des cheminées, les vedettes à essence qui font le service du Château d'If, les lumières du quai et des ombres démesurément agrandies par toutes les lampes des petits bars à musique.

Une extraordinaire confusion de paroles et d'instruments populaires, de rires et de cris orientaux donnait à cette nuit du Vieux Port, derrière l'Hôtel de Ville, un caractère merveilleux d'irresponsabilité. Une immense gentillesse dominait les voix populaires. On trouvait l'absolution de tous les péchés dans les pianos mécaniques qui, d'un bout à l'autre des rues dédiées au plaisir, mettaient en marche des groupes d'hommes enguirlandés de femmes plus sonores que des timbales de cuivre.

Au fond d'une petite place éteinte, assis dans l'ombre bleue, sous les feuilles noires d'un eucalyptus qui changeait de peau, des agents de police en pantalons blancs, ceinturonnés de cuir fauve, le revolver aux

reins, devisaient paisiblement en fumant des cigarettes.

Autour de cette forteresse reposante où seul un jet d'eau murmurait de frais enfantillages, l'or brutal des bars et les lumières des grands bordels du sud entouraient les policiers aux voix chantantes d'une barrière définitive. Ceux-là, comme les grands voyous qui devisaient par bandes en se traînant mollement à travers les rues singulièrement peuplées, appartenaient bien à cette féerie vulgaire dont il était difficile de rompre l'enchantement.

A minuit, des fillettes brunes, de dix ans, tenant dans leurs bras un poupon aux yeux profonds, causaient familièrement avec les femmes du tapin, assises à califourchon devant leur porte sur une chaise cannée. Des silhouettes funambulesques d'hommes méditerranéens, gorgés d'alcool, déambulaient étrangement, ballottés entre toutes les lumières des bars.

Une foule de passants et de filles nocturnes occupaient la rue, jusqu'à l'aube.

Leurs cris, leurs chants, des imprécations rauques, montaient en chandelle jusqu'au deuxième étage du *Florence,* où, par la fenêtre ouverte, des coups de sifflets et des applaudissements pénétraient en fin de trajectoire.

On dansait dans la rue et l'on criait : « bis! » C'est qu'à ce moment, en bras de chemise, mon accordéon posé sur mes genoux et le visage ruisselant de sueur, je venais de terminer, pour la troisième fois : *Valencia,* que toutes les poules du *Florence* glapissaient à voix aiguës.

La pègre enfantine beuglait de joie dans la rue chaude, trop étroite, cette rue qui entrait familièrement dans les chambres des cagoles en chemises « bébé » de couleurs tendres.

A tour de rôle, Copula sur son piano et moi sur mon accordéon, nous faisions danser les pensionnaires du *Florence* et des clients attardés, d'un commerce agréable, qui venaient là pour causer. La vie de la boîte était vraiment charmante, dans un sens fa-

milial, les jours de calme plat lorsqu'aucun paquebot gonflé de désirs d'hommes ne se trouvait à quai.

J'aimais cette fin de nuit d'attente au *Florence*.

Copula, le dos tourné à son piano, nous contait les histoires de la rue. Il regrettait le passé. « Autrefois, disait-il, la vie était ici plus gentille. Le monde se montrait plus confiant. On ne voyait pas ces bicots, ces Napolitains, et ces Corses violents qui « pèsent » un homme en le soulevant comme un sac et l'envoient à terre, comme pour une démonstration. Les gosses, hé, les gosses, çà ne vaut pas le petit Féblé. Tu l'as connu toi Ninon, c'est lui qui a tourné avec toi dans la « Nuit de Noce ». Hier encore, un kabyle a égorgé une femme qui ne voulait rien savoir. Il voulait la femme et le pèze. C'est la vie, et tout le monde ne peut pas épouser une américaine. »

On s'acagnardait, enfouis dans les divans. Les filles désœuvrées baillaient et regardaient la rue à travers les persiennes

closes. Des noctambules anonymes se mêlaient à cet ennui assez distingué qui me reposait de la plaine et des fermes où l'on se couche avec le soleil.

J'étais depuis deux jours chez Florence, quand j'entendis, pour la première fois, parler du *Batavia*.

La plus jolie fille de l'établissement s'appelait Marcelle. C'était une petite blonde, boulotte avec des fesses d'ange. Comme elle était la plus jolie, les autres l'écoutaient parler avec déférence et toutes recherchaient son amitié. Ce n'était pas une mauvaise camarade. Je l'aimais parce qu'elle parlait comme les soldats parlent à la caserne : Elle ne disait que des choses simples, des blagues simples, des grossièretés candides. Cette petite putain d'une ingénuité d'enfant était faite pour plaire et elle plaisait.

— Ah vivement le *Batavia,* fit Marcelle en jetant son bout de cigarette.

Toutes les filles levèrent la tête. Copula pivota sur son tabouret tournant et s'ar-

rêta net les mains aux genoux. Il acheva sa révolution dans un long soupir.

— J'en ai encore causé avec Anselme des Messageries. Il y a eu des histoires, paraît-il, des histoires à cause des Anglais, naturellement. Vous parlez, mes petites d'une concurrence. Le *Batavia* les gratte tous en confort et en vitesse. Il n'y a pas de troisième classe à bord. Et pour retenir sa cabine dans les secondes, il faut être plus riche que moi, que mézigue, rectifia-t-il.

— Il devrait être chez nous depuis longtemps. Pour dire vrai, il devrait être reparti, fit Louise, la sous-maîtresse.

— Moi, dit une grande brune coiffée d'un foulard orangé, je l'attends pour me refaire la cerise. Je ne veux même plus demander mon compte à la boîte. La semaine dernière, avec l'arrivée du *Chambord*, on est tombé sur une panne. Tous fauchés. Le quai des Messageries était plein de femmes honnêtes qui attendaient leurs époux. On n'a rien fait ici. A minuit, il n'y avait plus personne dans le salon bleu. J'ai roupillé

sur une banquette jusqu'à deux heures du matin.

Des cris éclatèrent dans la direction du Coin de Reboul. Les lumières de *Cytheria* étaient éteintes. On entendit une galopade éperdue d'hommes chaussés de cuir, puis un bruit léger de pieds nus.

— Encore les Kabyles, fit Copula. Il sortit de la poche de son pantalon un pistolet automatique et le fit voir avec précaution.

— Avec ça, dit-il, je peux espérer rentrer chez moi. Vous pensez ! si je lâche la boîte à deux heures du matin, il me faut traverser tout le quartier de l'Hôtel de Ville. Je suis toujours seul puisque M. Doge habite dans la direction opposée. J'ai deux gosses, hein, et je me reprocherais toute ma vie d'en avoir fait des orphelins. »

Dans le grand bordel silencieux et vide de clients on entendait le pas du garçon Fada, qui descendait bruyamment l'escalier pour boucler les portes.

On était bien. Il fallut cependant partir.

Je rangeai mon accordéon derrière le piano. Louise me remit mon cachet. Peu de chose, à la vérité, mais les pourboires devaient compenser cette médiocrité.

Sur le seuil de la porte nous humâmes la nuit Copula et moi. Et tout d'un coup l'enseigne lumineuse du *Florence* s'éteignit au-dessus de nos têtes.

— Quelle amertume ! fit Copula.

Nous traversâmes la rue Boutrie. Des filles bavardaient encore devant leurs portes. Elles reconnurent Copula et lui souhaitèrent gentiment une bonne nuit. L'une d'elles qui avait connu M^me^ Copula demanda des nouvelles des enfants.

— L'aîné vient d'entrer à la préfecture, fit l'heureux père. Tu pourras lui demander des renseignements pour la nouvelle carte des étrangères.

Nous atteignîmes bientôt le quai désert à cette heure. Nos pas résonnaient dans le silence. Nous entendîmes au loin, en mer, une voix italienne qui chantait.

— Va-t-on boire le dernier ? demandai-je.

Copula haussa les épaules d'un air désabusé : « Ah ! » fit-il avec découragement, puis tout aussitôt il ajouta : « Si vous voulez. »

Nous trouvâmes, dans une petite rue qui donnait dans la Cannebière, un bar italien ouvert toute la nuit. Des garçons en vestes blanches d'une saleté candide servaient une clientèle de filles galantes et de chauffeurs de taxis qui appartenaient au Milieu.

Copula était honorablement connu des uns et des autres. Il me présenta : « Monsieur Doge, un artiste. Il joue au *Florence.* Il vient de Paris. »

— Hé, ça se voit à son accent, fit une poule.

Copula buvait son demi en pensant à autre chose. Il semblait fortement préoccupé et impatient. Je connaissais, par expérience personnelle cette attitude. Je crus facilement y distinguer les signes précurseurs d'une demande d'argent. Je ne devais pas me tromper.

— Au revoir tous, fit Copula.

Nous sortîmes ensemble. Sur le trottoir Copula me tendit la main.

— Ah, fit-il avec effort, car les paroles s'accrochaient dans sa gorge, je rentre, il se fait tard... Dites-donc, mon vieux, pourriez-vous me prêter cinquante francs ? La semaine a été mauvaise. Je suis sans un. Je vous rendrai cela la semaine prochaine.

Je lui donnai la somme qu'il me demandait.

— Merci, fit-il. Vous me rendez service... Mais attendez un peu, je vous rendrai cela bientôt, dès que le *Batavia* sera dans le port. Alors, mon vieux, je vous ferai manger une bouillabaisse chez un copain à moi qui tient un petit restaurant près de la *Réserve*.

— Ne vous gênez pas, répondis-je.

— Pensez-vous, le *Batavia* sera arrivé avant la fin de la semaine prochaine.

## CHAPITRE IV

BATAVIA ! Batavia ! Batavia !

Les filles du *Florence,* criaient et battaient des mains autour d'un vieux petit homme hilare, à courte barbiche taillée en pointe de crayon, aux yeux rieurs, au nez goguenard un peu rouge. C'était le père de Lucie la Tonkinoise, employé aux docks.

— Je ne vous ai pas dit qu'il était là, hé ! disait le bonhomme, mais je répète qu'on l'a signalé. C'est déjà quelque chose.

Le père de Lucie la Tonkinoise, une ancienne pensionnaire du *Florence,* aujourd'hui en maison à Hanoï, appartenait à la catégorie des Marseillais flegmatiques et rigoleurs.

Il s'assit sur la banquette de velours, à

côté de la fenêtre, commanda un « Peureux » et ne sachant que faire de ses dix doigts tenta d'attraper au passage la courte chemise rose de la blonde Marcelle.

« Batavia ! » cria encore la petite Adèle d'une voix pointue.

— Vous parlez d'une noce qu'ils ont faite à Naples. C'est Bartholdi, un premier maître du *Bouvet* qui me l'a confié. Tout un équipage allemand payé en marks-or et des banquiers terriblement ribouldingueurs. Ils emmènent les poules qui veulent les accompagner.

— Parfaitement, hé, interrompit un minuscule bossu assez avantageux. Je connais quelqu'un d'ici, que je ne veux pas nommer, mais que vous connaissez tous, quelqu'un qui n'habite pas bien loin et qui, s'il continue à jouer au c.., comme il le fait, ne tardera pas...

— Lucien le Corse ! crièrent toutes les filles.

— Je ne veux nommer personne, poursuivit le bossu, mais je peux dire que cet

honnête commerçant a déjà reçu des propositions par sans fil. Un milliardaire à bord du *Batavia*, un coquin, naturellement, doit monter à Hambourg une maison extraordinaire. Alors vous parlez de quelque chose comme maison... *Aline, Cytheria* et le reste, c'est de l'établissement pour chef-lieu de canton... Une poule là-dedans, je ne sais pas... mais à mon avis une poule sérieuse dans une maison comme celle-là peut faire sa vie en deux années.

— Tu te rends compte, fit Marcelle.

Elle chanta :

*Batavia !*
*Je suis une courtisane*
*Qui rôde dans les faubourgs.*

— Tu attendras pour ça ton jour de sortie, fit Célia en interrompant la chanteuse. On parle sérieusement, tu sais. Et si le Lucien a besoin de moi pour meubler la taule, je signe un engagement des deux mains. Il s'agit de faire sa vie en deux ans. Moi je m'établirai en sortant et il y a quelque chose

dont je suis sûre, ma petite, c'est que ce ne sont pas les hommes qui mangeront mon blé.

La sonnerie qui rappelait les femmes à leur poste de combat retentit impérieusement. Des filles disparurent derrière la portière entr'ouverte en se bousculant comme des écolières.

— Oh, fit le père de Lucie la Tonkinoise, en attendant le *Batavia,* je vais rentrer chez moi. J'ai acheté des violets. Ça fera mon dîner. Au revoir, Messieurs...

— Vous avez des nouvelles de Lucie? demanda la sous-maîtresse qui rentrait... Elle pourrait tout de même envoyer un mot,... une carte postale...

— Elle ne m'écrit jamais, fit le père. Si j'ai eu de ses nouvelles, il y a deux mois, c'est parce que le barman de l'*Ardenne* m'en a donné. Elle est toujours à Hanoï. Ne vous en faites pas, elle reviendra plus tôt que nous ne le pensons.

— Alors je descends au cinéma, fit le bossu.

Je pris mon accordéon et je rentrai dans

le grand salon où tout le monde dansait. Il y avait là des peintres étrangers avec leurs femmes. On s'amusa franchement, sans arrière-pensée, mais avec des cris qui vous brisaient les oreilles.

*
* *

Une semaine s'écoula, assez morne. Copula venait parfois me chercher l'après-midi à l'*Hôtel de la Marine*. Nous sortions tous les deux. Il me fit visiter la ville que je ne connaissais pas. Pour l'ordinaire, nous nous attendions sur le vieux port afin de souper. Nous mangions dans des restaurants italiens fréquentés par tous les groupes de marlous bons enfants et de leurs compagnes alanguies. J'adorais les spaghettis, Copula également. Nous nous réjouissions le ventre à bon compte. Après quoi nous allions prendre le café à l'*Hôtel de la Marine*.

Le bruit de l'arrivée du *Batavia* circulait de table en table, à la terrasse et à l'intérieur. Cet hôtel, n'était en somme, qu'une gare régulatrice où tous ceux qui

devaient vivre du Quartier Réservé passaient une nuit de repos avant d'entrer en contact avec leurs affaires.

Il pouvait être trois heures de l'après-midi. Copula et moi nous prenions donc le café à la terrasse de l'*Hôtel de la Marine,* quand une voix familière nous interpella. C'était celle de Cyprien Capriani, le fils de feu le commandant Capriani de l'Infanterie Coloniale.

— Hé bé, Cyprien ! s'exclama joyeusement mon compagnon.

Cyprien se laissa tomber sur une chaise à côté de nous et commanda tout de suite une citronnade d'une voix mourante. Je connaissais le fils Capriani qui était un client assidu du *Florence.* C'était un jeune homme de vingt-trois ans, grand, gros et mou. Il portait sur une énorme tête un chapeau de feutre du genre « Frivole ». Il était vêtu d'un complet de sport en toile kaki. Les pantalons trop courts se plissaient aux jarrets et découvraient quelques bons centimètres de chaussettes de coton cachou

qui retombaient sur des bottines noires aux lacets toujours cassés.

Cyprien Capriani possédait quelques rentes dont il venait dépenser une petite partie dans le salon de repos du *Florence*. Il discourait abondamment sur toutes choses en utilisant une affreuse petite voix pointue particulièrement désagréable. En dehors des heures nocturnes qu'il consacrait à notre commerce, il ne faisait rien.

— On attend le *Batavia* pour demain, déclara Noël Copula.

— Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

— Huguenet, de la Douane.

— Ah !

— On dit, fit encore Copula, qu'il se trouve à bord un milliardaire allemand, un milliardaire affranchi, qui ramène des femmes pour une taule énorme, colossale, qu'il veut monter à Hambourg.

— Qu'est-ce qui t'a dit ça ?

— Lucien le Corse... tu te rends compte, hé ?

— Bon. Ce n'est pas une mauvaise idée

que celle de ton Deutschman. Mais saura-t-il en venir à bout? — Il ricana d'un petit gloussement saturé de fiel et d'amertume. — Des capitaux, ce n'est pas ça qui manque, mais des idées au service de ces capitaux, ça ne se rencontre pas sur tous les *Batavia*. Lucien le Corse pourrait-il me mettre en rapport avec l'homme du Super-Bouic?

— Hé Diable! Ce serait peut-être possible, té! Je dois voir Lucien cette nuit au bar *Jocko,* rapport à Marcelle de chez nous. Mon Dieu que cette petite peut être conne avé cet homme. Ce que j'en dis... hein? Ça ne me regarde pas. Je verrai donc le Lucien. Je lui tâterai l'estomac en me couvrant, tu comprends. Je ne sais pas ce qu'il en pense... Naturellement, il te demandera pour quelle raison tu désires cet entretien avec son commanditaire... c'est-à-dire, son commanditaire possible. Car, naturellement, Lucien ne connaît pas l'homme. On doit le présenter.

— Ah oui, répondit tristement Cyprien en remuant drôlement le bout de son long nez mou.

— Hé, mon petit, je te préviens, voilà tout.

— C'est que j'ai une idée, fit Capriani, en posant ses mains sur la table de marbre. A notre époque, mon Cocopula, une idée on peut la négocier. Le type du *Batavia* a de l'or, il veut fonder une maison de plaisirs sans comparaison. Il lui faut des idées.

« Quand je pense, poursuivit-il en reproduisant son petit ricanement prétentieux, que depuis l'âge de seize ans je fréquente chez ta Florence de mes fesses et chez les autres qui ne valent guère mieux, cela me dégoûte ! Et pourquoi ? Parce que là comme partout, c'est la routine, la sainte routine qui paralyse les initiatives et le talent sous toutes ses formes.

— Oh Marcelle a du talent, fit Copula d'un air goguenard.

— Ce qui me dégoûte encore plus que ma propre présence dans ces taules, Copula, c'est de constater avec quelle facilité, les tenanciers, comme on dit, de ce genre de commerce gagnent de l'argent. Ils vendent de la viande qui n'est pas plus parée que la

viande de boucherie quand les bouchers mettent une fleur en papier rose à l'échine des moutons. Voilà tout ce que vous avez trouvé depuis la fastueuse époque romaine où, paraît-il, car je n'y étais pas, les lupanars possédaient une certaine personnalité. Ah vous pouvez parler de votre imagination!

— Permets, permets, tu m'engueules comme si j'étais le patron du *Florence*. Va pleurer dans une autre cour!...

— Voilà une marchandise extraordinaire et vous n'avez rien tenté pour la parer au goût du jour. Nous avons le moteur à explosion, l'électricité, l'avion, la machine à écrire? On ne s'en douterait pas. Vos poules sont encore présentées en liquettes, dans un cadre qui date probablement des premiers Capétiens, je dis Capétiens, pour fixer un point d'histoire, tu comprends?

— Tu te rends compte, rectifia Copula avec une certaine politesse.

— Oui. Et moi je voudrais rajeunir tout cela. Créer, ici ou ailleurs, un claque magnifique adapté à la psychologie de l'homme

moderne : un claque avec des dactylos, un contentieux, des télégraphistes,des héroïnes à scandales et du chiqué intellectuel plein les couloirs. Une boîte bien truquée, remplie d'appréhensions, d'avatars et de promesses bien maquillées. Une salle d'attente remplie de trucs qui retardent le moment de constater qu'en dehors de ce que l'on apporte soi-même, il n'y a rien. Voilà ce que je voudrais réaliser avec mon air cul et ma vue basse... Si je ne te dis pas comment, tu m'excuseras. J'aimerais mieux en parler, tu le comprends, avec le type du *Batavia.*

Au loin, à l'Orient, derrière le Fort Saint-Jean, on entendit mugir une sirène par trois fois.

— Écoute, fit Copula tout pâle.

Cyprien Capriani, une oreille tournée dans la direction de la mer, retenait son souffle.

— Suivez-moi, dit encore Copula en rejetant sa chaise de côté, je ne sais plus ce que je dis si ce n'est pas le *Batavia.*

## CHAPITRE V

Le soir, chez Florence, Noël Copula, vissé sur son tabouret de pianiste plaqua quelques accords à la manière américaine, referma le couvercle de l'instrument et se tourna vers les filles sagement assises sur les divans.

— Vous avez entendu la sirène, tout à l'heure ? Vers cinq heures ? Non. Hé bien, vous parlez si j'ai marché... J'ai bien cru que c'était le *Batavia* qui arrivait.

— Alors, dit Marcelle, ce n'était pas le *Batavia*. Vous pouvez dire, les uns et les autres, que vous me faites rigoler avec votre *Batavia* à la flan. Je ne sais pas si je l'ai rêvé, mais j'ai comme une idée que vous

n'êtes pas près de vous engraisser sur sa cargaison.

— Mais puisqu'il est signalé.

— Par qui ?

— Voyons, fit Louise assez sèchement, vous pensez bien que des hommes sérieux comme Lucien et comme le père de Lucie la Tonkinoise, des hommes qui sont renseignés tous les jours, ne marcheraient pas pour des boniments à la graisse de bigorno. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela. D'ailleurs, moi comme vous toutes, mes petites, j'ai besoin de me refaire dans tous les coins, l'année a été mauvaise.

— On se demande même pourquoi, dit Célia.

— Sait-on ? Des cataclysmes et des cataclysmes. On ne lit que cela sur les journaux. Pour moi, vous verrez que le *Batavia* ira au plein avant d'entrer dans son bassin. Vous verrez... déclara Gaby.

— C'est tout de même long, soupirèrent deux ou trois femmes.

— C'est long... c'est long, protesta le pia-

niste à moitié suffoqué, c'est long comme tout... comme tout ce que l'on attend. Comment on vous annonce qu'un bateau, chargé de milliardaires avec leurs portefeuilles garnis et leurs combinaisons, va faire escale ici ! Vous savez ce que cela signifie. Imaginez les rues du Quartier Réservé remplies de types fourrés d'or à la place des Kabyles, des Napolitains et des Corses. Quarante-huit heures de séjour au *Florence,* on liquide le personnel et on s'en va. Parfaitement, mes enfants, je sens que je vais devenir propriétaire d'un cabanon sur la route d'Aix et cette fois j'en jouerai un air qui ne sera pas de Padilla je vous le jure. Noël Copula « les mettra ». Noël Copula ne sera plus visible à la Boutrie. Noël Copula ne risquera plus, chaque soir, de se faire casser la gueule par les malfaisants qui pullulent ici depuis la guerre. C'est en pensant à toutes ces choses que je me sens la force de patienter encore quelques jours.

— Attendons, soupira Célia.

Noël Copula se mit au piano et martela un fox-trot, car une bande de jeunes mécaniciens assez ivres venait de faire irruption et entourait déjà les femmes qui glapissaient d'aise. J'allais me saisir de mon accordéon pour accompagner Copula, quand un grand gaillard maigre et roux sortit un pistolet automatique de sa poche et le braqua froidement dans ma direction : « Toi, tu vas laisser ton truc à soufflets au repos. Tu comprends, mon vieux, l'accordéon j'en ai plein les oreilles. Cela fait sept mois que le copain que tu vois là-bas avec la môme qui a l'air d'un radis sans feuilles, nous ramone le crâne avec ses gémissements. Laisse ton accordéon et bois un verre, cela vaudra mieux pour tout le monde. »

Il remit le pistolet plat dans la poche de son pantalon bleu, et sûr d'être obéi me tourna le dos d'une manière provocante.

Comme j'étais, en quelque sorte, payé par l'établissement à la fois pour jouer de l'accordéon et ne pas créer de scandale, je

posai mon instrument dans un coin et je descendis fumer une cigarette sur le pas de la porte en compagnie du garçon, le nommé Fada.

Je le trouvai en conversation avec une fille de joie qui tenait boutique de l'autre côté de la rue. Elle était assise à califourchon sur sa chaise. Par la porte entr'ouverte, on voyait la chambre éclairée d'une bougie et le lit avec son matelas sordide, dur comme du bois, recouvert d'une couverture de coton à rayures vertes, jaunes et rouges.

— Alors, disait la fille, il paraît que vous avez là-haut les mécaniciens du *Batavia* ?

— Pas possible !

— On le dit... répondit-elle.

En me mêlant à leur conversation je la détrompai. Aussitôt la femme se pencha sur sa chaise et héla une autre femme qui, à dix mètres plus loin, chevauchait une chaise identique en grillant une cigarette. Elle lui cria : « Hé Marrriii-a, ce n'est pas le *Batavia* qui est là-haut... tu peux dire à Rose

qu'elle ne fasse pas de frais de ravalement. »

Et d'un bout à l'autre de la rue bourdonnante et dans toutes les petites rues qui s'y greffaient, la nouvelle se communiqua que le *Batavia* n'était pas encore arrivé.

— C'est tout de même épatant des bateaux comme ce *Batavia,* me dit le Fada en hochant la tête. Mais je sais bien ce que je ferai quand il sera ici, je plaquerai la boîte et je tâcherai de me faire embaucher comme laveur. J'ai un copain qui connaît le chef rôtisseur à bord. On ne peut pas s'imaginer ce que les laveurs peuvent toucher de pourboires dans cette barge-là. Ces gens-là, ça donne tout le temps des pourboires. Un exemple. Vous vous trouvez comme par hasard sur le pont des premières. Vous passez devant un client et vous dites : « Faites excuse, sir ! » Ça y est : un pourboire. Le temps de rentrer leur barquette à Hambourg et je gagne suffisamment pour acquérir un débit de vins.

« Et pour vous, reprit le Fada, les yeux

brillants d'admiration, et pour vous, avec votre accordéon ! Qu'est-ce que vous allez gagner !

Je ne lui répondis pas pour plusieurs raisons. Principalement parce que l'arrivée du *Batavia* allait détruire de charmantes habitudes qui n'étaient pas encore si anciennes que je me sentisse le goût de les supprimer.

J'étais bien chez Florence entre le vieux Copula et les douces camarades de la nuit. J'étais content, le soir, de retrouver l'éclat frais du rire de Marcelle, sa gaîté de jeune recrue au cantonnement.

J'imaginais aussi le *Batavia* à ma manière. Je voyais ce Léviathan sombre s'enfoncer comme un coin monstrueux dans le port fragile du salon rouge du *Florence,* en fracassant dans son élan l'atmosphère de porcelaine tiède que je m'étais créée.

J'en étais arrivé, comme tout le monde dans le Quartier Réservé, à parler familièrement de cet idiot de bateau-fantôme qui commençait à prendre dans ma vie la place

qu'occupe dans un fruit maigre un noyau trop puissant.

De même que tout le personnel du Florence, j'attendais le *Batavia*, mais avec une certaine angoisse ; car je sentais que cette existence chaude et douce que je vivais à Marseille s'évanouirait devant l'entrée éclatante de ces conquérants de bordels.

L'affaire du *Batavia* était classée pour moi. Je subissais déjà les lois insolentes de ce paquebot bondé de gros maquereaux à lunettes, de millionnaires affranchis et de marchands de viande princiers. Lucien le Corse affirmait que Fritz Gomi, le roi du Milieu, était à son bord, le fameux Fritz Gomi, de Hambourg, qui avait commandité et mis sur pied tous les bordels d'Asie, d'Afrique et d'Amérique. Des milliers de femmes et d'hommes à Moukden, à Shanghaï, à Buenos-Ayres, etc... étaient ses tributaires. Il régnait en maître absolu sur la personnalité secrète des hommes les plus puissants. On le disait petit et brun, le visage marqué par la petite vérole, avec de

grands poils bouclés sur le dessus de la main à la naissance des doigts.

C'est ainsi, tout au moins, que j'en étais arrivé à me représenter cet homme à peu près certain de l'impunité.

Du jour où l'arrivée du *Batavia* commença réellement à prendre une place dans ma vie, une inquiétude progressive s'installa à mon chevet. Ce fut pour moi comme un début de maladie grave. Chaque jour, à mon réveil, vers midi, je sautais à bas du lit, j'ouvrais ma fenêtre qui donnait sur le quai et je humais l'air pour tâcher de cueillir ce quelque chose de particulier qui devait m'avertir de la présence du navire dans le port.

Je descendais manger sans appétit et tout de suite je sortais. Je prenais parfois un taxi et je me faisais conduire au quai des Messageries maritimes, au bout d'un triste paysage de docks, car je me méfiais de mon odorat.

Il n'y avait rien.

Pour une journée et une nuit, j'étais tranquille.

Il arriva qu'un jour Copula et moi, tous les deux surexcités pour des motifs contraires, d'ailleurs, nous demandâmes à un douanier, qui méditait assis sur une borne, des renseignements sur l'arrivée du *Batavia* et sur les causes de son retard incompréhensible.

— Le *Batavia* ? Le *Batavia* ? répondit le douanier... Je ne sais pas ce que vous voulez dire. En tout cas, je peux vous assurer qu'il n'est pas signalé. Pour plus de sûreté, ma foi, demandez donc le renseignement au bureau de la compagnie... Devant vous, la petite porte vitrée.

— Quelle tourte ! fit Copula.

Nous entrâmes dans le bureau et je redemandai le renseignement : « Je ne sais pas ce que vous voulez dire, me répondit l'employé. Je ne connais pas ce bateau... Vous dites, un paquebot allemand ? De quelle compagnie ?... Vous ne savez pas ?... Moi non plus... Je le regrette. »

C'était inutile d'insister. Quand nous fûmes dehors, Copula ne put retenir son indignation.

— Ils sont tous plus idiots les uns que les autres, hé ! C'est bien l'administration. Tout le monde ici attend le *Batavia,* mais ces messieurs ne savent pas ce que cela veut dire ! Tu peux toujours demander un renseignement et tu es servi... J'irai voir le petit Capriani, demain, il me passera le tuyau... Pour moi, le *Batavia* arrivera dans la nuit de jeudi à vendredi. Ce fut le même coup pour le *Chambord,* il y a un mois.

## CHAPITRE VI

PENDANT trois semaines, nous attendîmes encore le *Batavia*. Puis le découragement s'annonça par quelques signes assez curieux.

Chacun se reprocha venimeusement d'avoir annoncé, pour la première fois, l'arrivée de ce bateau-fantôme.

Célia, Louise et Copula se renvoyaient la responsabilité en paroles aigres et méchantes.

Aux heures de calme, quand les filles se reposaient dans la petite chambre meublée de chaises cannées, d'un buffet d'acajou Louis-Philippe et d'une table ronde, on ne parlait que de l'énigmatique Lucien le Corse

que je n'avais encore jamais vu. Tout le monde semblait d'accord pour le rendre responsable de ce faux bruit, que personne ne voulait, cependant, reconnaître comme une mystification.

Il planait, au-dessus de cette affaire du *Batavia,* quelque chose de trouble et de mystérieux, un élément supérieur à tout ce que nos pauvres cervelles devaient imaginer.

Pour ma part, je ne pouvais m'empêcher d'appréhender un événement aussi grave que l'arrivée du *Batavia.* Cet événement ne s'offrait pas sous une forme imagée. Je subissais ce malaise spécial que les bêtes ressentent aux approches de l'orage et bien avant les signes précurseurs des grands cataclysmes. Le ciel bleu et dur de Marseille ne semblait une coupole mal assujettie au-dessus de ma tête. Je n'étais plus très confiant dans la probité du sol municipal. Tout cela ne m'empêchait pas de jouer de dix heures jusqu'à une heure du matin les javas et les tangos les plus mélancoliques de mon répertoire. Quelquefois, je jouais

pour Marcelle qui me le demandait : *Gigolette* de Lehar, ou : *Viens ma gosse,* ou encore : *Batignolles-Clichy*. Marcelle, son joli visage de jeune fille enfoncé dans ses poings, écoutait avidement ces airs populaires qu'elle devait transformer merveilleusement.

Les autres filles demeuraient immobiles dans des attitudes instinctivement décoratives. Célia reniflait fort et je savais qu'elle était émue.

Nous ne parlions plus du *Batavia*. Copula lui-même se taisait. Nous étions trop désolés pour reprendre ce thème et le commenter. Le mot *Batavia* maladroitement lancé dans une conversation, durant nos heures d'oisiveté et de découragement, pouvait rompre le fil trop tendu.

Tout un assortiment de visions informes et de pensées profondément intimes l'avait rendu plus émouvant que tous les autres mots qui savaient émouvoir ces prisonnières et leurs compagnons. Les femmes du *Florence* devaient le confondre avec les chan-

sons nostalgiques qu'elles aimaient à m'entendre jouer.

Quand on annonçait : « La lingère ou la modiste », Marcelle soupirait et sans se gêner répondait : « La barbe! » Ce qui constituait une indication suffisante de la qualité de son dégoût.

Je ne venais au *Florence* que pour remplir mon emploi. A une heure du matin, Copula et moi, nous comptions nos pourboires et nous les partagions. Il me serrait la main sur le pas de la porte et s'en allait dans la nuit claire en traînant ses semelles sur le bord du trottoir.

Quant à moi, avant de rentrer à l'*Hôtel de la Marine*, j'allais boire quelques bocks au bar italien. Presque toujours seul, je mâchais la mousse amère de la bière fraîche. Autour de moi les femmes de la rue entraient, sortaient, gueulaient, riaient ou protestaient contre je ne sais qui, contre je ne sais quoi. Je ne les entendais pas. Je les voyais comme les personnages muets d'un film fantastique mal éclairé.

*
* *

Une nuit, la chaleur fut presque terrifiante. Elle conférait à toute chose une immobilité de mauvais aloi. Le début de la nuit fut étrangement silencieux. Chacun restait chez soi à suffoquer, à s'éponger le front. Les phonographes n'avaient plus le courage de se mettre en marche. Les agents de police terrassés par la chaleur dormaient comme des mouches dans le poste de police obscur et clos.

Il y eut, cependant, vers minuit, une rixe. Sous une porte basse des voleurs de chapeaux s'emparèrent d'un feutre gris perle posé de guingois sur la tête frisée d'un Napolitain satisfait. L'homme poussa d'effroyables cris de femme furieuse et soudain il s'allongea, la face en avant, dans le ruisseau. Par la fenêtre ouverte, nous assistâmes à ce spectacle banal. L'homme se releva un peu, marcha à quatre pattes le long du trottoir et parut faire des efforts considérables afin d'attein-

dre le mur d'une maison et s'y appuyer.

En se traînant, il laissait derrière lui, de même qu'un escargot sa bave, un long sillage noir. C'était du sang, car nous pûmes distinguer qu'il portait entre ses deux épaules, un couteau solidement planté jusqu'au manche.

Alors, je descendis accompagné de Copula et du Fada qui mâchait encore un bout de pain. Quand nous arrivâmes près de l'homme, il était déjà relevé par deux agents qui le tenaient sous les bras comme un pantin à jambes de laine. Le moribond remuait les lèvres, sa salive moussait ainsi que l'eau d'un siphon. Il leva vers la rue des yeux blancs et troubles et bafouilla quelques mots dont nous n'entendîmes que les dernières syllabes : « ... tavia. »

— Vous entendez ? fit Copula en se penchant sur l'homme qui rendit le dernier soupir au même moment.

Nous remontâmes d'un seul élan dans le salon où toutes les femmes se penchaient aux fenêtres.

— C'est un type du *Batavia,* hurla Copula. Il se laissa tomber sur une banquette et s'épongea le front d'une main qui tremblait.

— Je ne marche pas, répondit Célia d'une sale voix agressive.

Toutes les filles se taisaient.

— Il n'y a personne dans le grand salon, dit M^me^ Louise, il faut éteindre l'électricité. Ça use.

Copula le regard vague s'épongeait toujours la face.

— J'ai entendu le type soupirer en mourant quelque chose comme Batavia, dis-je à mon tour, pour rompre ce silence idiot qui m'irritait.

Une dispute s'éleva, violente et subite entre Célia et Ninon. Les yeux luisaient de haine. Elles s'accrochèrent sauvages et nues, car en une seconde les chemises légères avaient été déchirées.

Louise les sépara, comme un directeur de combat, dans un corps à corps, rompt l'accrochage de deux boxeurs.

— Allez-vous vous taire, fit-elle! Allez-vous écouter, à la fin!...

Elle s'approcha de la fenêtre.

Nous entendîmes au loin l'étrange sirène que déjà nous avions entendue, Copula et moi, l'étrange sirène enrouée par une brume qui n'était pas à sa place sur cette mer.

— Entendez-vous, entendez-vous? répétait Louise.

Encore une fois, le beuglement léger parcourut le ciel.

— Cette fois, c'est le *Batavia,* cria Louise.

Toutes les filles bondirent vers les fenêtres pour mieux apercevoir au bout de la rue, où clignotait un faible bec de gaz, une toute petite partie du quai désert. Et la dernière lumière s'éteignit.

*Octobre 1926.*

Ce livre, O de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 5 décembre 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de a à z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de 1 à xxx.

Exemplaire N° 285

# LES DEVINS

Copyright by Henri Pourrat, 1926.

L'ALPHABET DES LETTRES

# LES DEVINS

PAR

HENRI POURRAT

# P

PARIS, A LA CITÉ DES LIVRES

## CHEZ L'OISELEUR

La fenêtre est fermée, qui donne sur le jardin de choux au bout de quoi l'on voit un sorbier, des échines de prés, toute une longue histoire de bois, de montagnes et de nuages.

Autrefois, on allait au sorcier se faire dire le secret de la graine de fougère. Quel sorcier nous dirait encore le vieux secret, celui qui s'inscrit là, comme sur une face obscure quelque pensée indémêlée, parmi les antiques miracles des collines et des brouillards ? Trois heures du soir et le mois d'octobre. Il y a dans ce temps noir une sorte de bonté perdue, si c'est bien une bonté qui dort dans le brun doucement sauvage des yeux de bête.

— Dans les temps, dit le Toine, j'ai bien connu une sorcière, quand je sortais, que j'allais aux noces jouer de la vielle. Elle se servait du seau d'eau. C'était à Saint-Paul, sur la route de Marsac.

Pour le dimanche, il porte sa grande blouse noire et son chapeau propre, un petit chapeau rond et mou. Il l'a quitté pour nous faire l'accueil, penchant gauchement la tête du côté de sa bonne main; puis il s'est recoiffé, vite, bien qu'on soit au chaud dans la chambrette.

Jadis, il était oiseleur par goût, et tailleur de son métier. Un jour, une tumeur lui est venue au talon. Les remèdes coûtaient cher. Il a tant patienté qu'il a dû se faire couper la cuisse. « Mon sang était empoisonné, elle est revenue au bras; on a essayé de gratter les os, — ça s'appelle une résection, — puis il a fallu couper à l'épaule... » Que devenir, avec un seul bras, une seule jambe? Lui qui se faisait de bonnes journées de trente sous... Comme il suffit d'une main pour tirer la corde d'un berceau, il a

pris des nourrissons. Sa femme, sa fille aînée étaient mortes ; la cadette lui reste ; c'est elle qui gouverne l'enfant et lui qui le surveille, tandis qu'elle travaille en champs pour le compte des voisins.

Il a une voix de bois, répondant assez à cette main épaisse et ronde qu'il se passe parfois sur la face ; une face couleur de chandelle, à gros plis, à crins noirs mal taillés aux ciseaux, et la moustache coupée au ras de la lèvre pend bas de chaque côté.

Une naïveté d'enfance, peut-être, et bien de la finesse, mais une finesse d'enfance aussi. Ou peut-être une sage astuce d'oiseleur jointe à quelque chose de posé en toute la personne. Un goût vif, pas tout à fait pour le mystère, pour les curiosités plutôt. Ce vaste nez, fait en nez de chèvre, avec de larges narines remontant de biais... Et quelle énigme sans réponse au fond de ces yeux noirs humblement attentifs, et presque plus malins que ceux d'un gamin ? Tant d'honnêteté, de résignation ; et derrière, on ne sait quel secret paysan. Mais

croit-on pouvoir lire ainsi sur les figures ?

Il est assis, son pilon allongé devant lui. Cette gaine de cuir qui lui prend la cuisse — l'on s'imagine qu'il pourrait de ses gros doigts y battre du tambour, — cela détourne l'esprit, si les yeux s'y portent, tandis qu'il parle ; et cette courte quille de bois, noircie comme un sabot. Le charron en avait d'abord façonné une qui pesait sept livres. Il ne pouvait pas se déplacer.

On dit qu'il fait tourner les tables. Quelles idées dans cette vieille tête ? Je suis bien trompé s'il n'a pas ce respect des âmes que donne à quelques-uns, aux champs, une vieille tradition. Mais par dessous celle-là, une autre ne l'oriente-t-elle pas, plus ancienne, plus perdue ? Même s'il le voulait bien, pourrait-il le dire ?

Mon compagnon l'a mis sur la sorcière de Saint-Paul.

### MARIAGES

— Ma tante vous en aurait raconté plus

long. Elle voyait beaucoup cette Marie Nouarre. Parce qu'elle avait des billets à ordre, des billets à trois, à six mois — je ne sais pas, je n'ai jamais eu à me mettre au courant de ces affaires de banque; — enfin quand le moment tombait, elle disait à la Nouarre où il fallait aller pour ces billets. Elle l'avertissait aussi: « Tel dimanche, à tel endroit, vous pourrez rencontrer telle et telle personne. »

Cette Nouarre se retirait dans une auberge: Au Bon Coin; c'était au bas de la rue de la Boucherie, chez une nommée veuve Marcepoil, qui avait un fils perruquier. Quand un jeune homme et une jeune fille se fréquentaient, elle se mettait sur leur passage. « Pardon si je vous arrête, mais je vois qu'il y a des prétentions entre vous? — Seulement nos parents ne disent pas oui bien vite. — Eh bien il ne faudra pas vous rebuter. Prenez patience, gardez bien la consigne, et je vous ferai réussir. »

Cela coûtait dix francs. Mais elle avait assez de raison. S'il y avait d'autres enfants

et si ce devait faire trop de contrariétés dans les familles, elle ne s'en mêlait pas.

Un nommé Chomy, qui avait pris l'état d'instituteur, aurait voulu la fille du père Mathias, de Mignaval. Ce Mathias, vous n'avez pas pu le connaître. Il resta trente ans maire. On allait se marier chez lui, à Mignaval, — il avait mis les gens sur ce pied, — puis on revenait faire le mariage à l'église. Un joli bout de chemin.

La petite, elle, aurait bien voulu ce Chomy, qui avait un grade ; tout juste son ménage à tenir, et ne plus être comme les paysannes... Elle voulait, mais le père ne voulait pas. « Sais-tu où on t'enverra avec ton cher et tendre ? Peut-être bien loin... Nous ne te verrons plus. » A la fin, la petite parla à ma tante, qui parla à la Nouarre. La Nouarre y mit les mains et appointa le mariage. Elle les faisait toujours réussir. Ce ne fut peut-être pas un si grand bien pour la fille. Son cousin, M. Goyon, l'orfèvre, l'avait demandée. Les Mathias s'étaient dit : « Ce bibelot d'horloger, le père a

donné tout pour l'avoir : à présent ils n'ont rien d'autre... » Et voyez, elle aurait mieux rencontré en prenant son cousin. Elle n'a pas fait beaucoup de progrès avec l'instituteur, qui n'a pas vécu son âge de nature ; tandis que M. Goyon, s'il mourut jeune, avait ramassé des mille et des mille avant sa mort.

Cette Nouarre, elle ne renseignait jamais sur l'heure ; elle demandait la huitaine, quelquefois plus. Il s'en trouvait pour dire qu'elle avait d'abord besoin de se renseigner elle-même. Mais je vous raconterai ses histoires : vous verrez qu'il y avait des fois où cela passait les renseignements.

Pour le prix, elle le laissait à la bonne volonté. On lui remettait le petit salaire, ce qu'on voulait, ce qui était raisonnable. Elle gagnait sa vie et celle de son homme sans rien demander à ses filles. C'était la mère de la belle-mère de l'ancien suïsse. Je peux bien vous parler de ce monde : ils sont tous morts.

— Autrefois, ma tante tenait seulement auberge. Mais elle eut de la chance. Un employé de la Régie avait attaché son cheval aux barreaux de la fenêtre : elle arrangeait la bride, le cheval leva la tête : elle eut deux doigts serrés contre le barreau, serrés si fort qu'ils furent coupés net, os et tout ; ils tombèrent par terre. Ce monsieur des Indirectes demanda un bureau pour elle, et elle l'eut, par sa protection.

Un jeudi, — on allait vers la Noël, — elle descendit à Ambert, au grand bureau, chercher du tabac. En partant elle oublia soixante francs sur sa table. Quand elle s'absentait, elle mettait là, pour garder, une vieille fille, mais une de ces bien bonnes, bien braves, tout honnêteté de Dieu. Une nièce, la fille d'un de mes oncles, y vint acheter quelque chose, comme vous diriez du fil ou du sucre noir, parce que c'était un peu mercerie aussi. Elle avisa ces trois pièces d'or et elle les prit sans que la vieille en vît rien.

Le jeudi suivant, pour le marché, ma tante alla dire à la Nouarre qu'on l'avait volée, et que ce ne pouvait pas être la vieille.

— Eh bien, revenez d'aujourd'hui en huit.

Ce jeudi-là, la Nouarre sut tout lui raconter. « C'est la fille de votre frère. Sa mère lui a dit : « Nous pouvons les garder, ses soixante francs. Ton père en laisse plus que ça tous les ans chez elle. » — Parce que le père disait la messe de l'auberge et y était plus souvent fourré qu'à l'église. — Elle ira faire la sainte communion à la messe de minuit ; si elle devait vous remettre l'argent, ce serait avant de s'y rendre. »

Il faut croire que la mère a bien su lever les scrupules de la fille. Ma tante n'a jamais revu la couleur de ses trois louis.

### JEUX ET ALMANACHS

La fille du Toine est venue s'asseoir devant la fenêtre. Elle a des cheveux bien

tirés et une face simple, comme les bergers savent en tailler au pommeau des cannes, d'air un peu innocent et pourtant malicieux. Le nourrisson dort dans sa berce, au pied du lit de fer monté sur roulettes.

— C'est notre vingtième, une demoiselle, et voyez comme elle est sage. Les dix-neuf autres n'ont jamais fait leur nuit d'une traite comme celle-là.

Elle arrange la courtepointe d'indienne bleuâtre fort trouée, mais fort propre.

Et cette Nouarre de Saint-Paul, par quels procédés devinait-elle ? Le Toine ne s'explique guère. Il laisse entendre que ce sont les esprits qui renseignent les sorciers. Soudain son ton change : il récite. « Les esprits se sont manifestés pour la première fois dans l'état de... dans l'état de... » Il cosse du front, avec impatience, comme si quelque mouche l'agaçait: le nom ne revient pas. Il reprend son lent pourparler, posément mené : « Un état de l'Amérique. Je le sais par l'almanach. »

Il aime les almanachs, rapporte leurs his-

toriettes, conserve des feuillets d'éphémérides à caricatures. « Ça permet de dire un mot quand il vient de la compagnie. »

N'y a-t-il pas deux sortes de livres, ceux qu'on lit pour apprendre, ceux qu'on lit pour se distraire ? Les premiers pleins de secrets utiles, les seconds ornement de la mémoire. Un jour, tenant à me faire un cadeau, il m'a donné *Le Mentor Vertueux à l'usage de la jeunesse*. Des bouts de papier sortaient de la tranche rouge. « C'est que j'ai marqué les endroits les plus agréables. » Ces endroits agréables, j'y jetai l'œil : c'étaient les passages entremêlés de vers.

Le Toine a trouvé des secrets dans ses livres. Sans qu'il soit besoin de le questionner, il avoue soudain qu'il sait faire tourner les tables. Il a même fabriqué une table pour ça, qu'il a découpée à la scie. Péniblement il se lève, va quérir dans la chambre un guéridon haut d'un pied, guère plus grand qu'une assiette: un rond de bois brut sur trois pieds en virgule. L'almanach l'a enseigné, et cette table a parfaitement

tourné, a parfaitement répondu, disant la vérité vraie, chaque coup.

Mais de peur de s'avancer trop, il fait gauchir le propos, parle de son découpage. Au mur de chaux sont pendus des cadres ajourés de sainteté et des espèces de petites guérites. Il feuillette un catalogue, rapiécé avec soin, pour nous montrer la chapelle vendue par lui à un ébéniste d'Ambert, et revendue le même soir par l'ébéniste à la dame qui est présidente des Mères Chrétiennes. L'ennui, c'est que quand il découpe quelque beau grand cadre, il est repoussé loin de sa scie, et alors il n'y voit plus. Il a pourtant d'assez bonnes lunettes, achetées huit sous, il y a douze ans, à un colporteur qui passait. Autrefois la sciure l'empêchait de bien voir, souffler dessus sans cesse lui fatiguant trop la poitrine. Mais il a imaginé d'installer un petit soufflet qui va quand et quand la scie.

Avec cette seule lourde main, il vient à bout de tels travaux. Ce bon courage touche

le cœur, et cette ingéniosité, et cette naïve patience.

— Notre vicaire aimait le découpage. Comme il ne voulait pas tenir son bibelot à la cure, il venait travailler chez moi. Quand il est parti, il m'a dit : « Tenez, Toine, dans la cure où je vais je ne pourrais plus faire ce travail. Je vous donne tout. » Et j'ai été monté à bon marché.

Deux, trois feuilles de sorbier passent de biais dans le vent et à des lieues de l'arbre colorié comme une image, les nuages traînants de novembre avancent sur le dos des montagnes. J'imagine bien qu'on pourrait entendre dans la petite chambre ces histoires de campagne souvent déroutantes et parfois d'une barbare et plate poésie. Mais cela ne nous sera pas donné sans doute.

### LA CHEMISE VOLÉE

— Voyez-vous cette maison, au bord du communal ? Non, le toit vous la cache. Tout ce monde sont morts à présent.

La femme m'avait fait faire une douzaine de chemises pour sa petite, et j'en avais fait treize pour douze parce que c'était dans les petites tailles. Mais je n'ai su l'histoire que des années après. Une autre fille qu'ils avaient mariée à Ambert vint les voir un dimanche. C'était chez elle, elle ne craignait pas : elle monta en haut, prit une des chemises et prit encore cinquante francs dans la tirette du garde-habits.

Le lendemain voilà la femme en peine. Elle vint dire à son homme : « Il manque une chemise à Marie et les cinquante francs n'y sont plus. Nous n'avons vu personne d'étranger. Il faut que ce soit un de nos garçons ou notre fille de la ville. »

Elle descendit à Saint-Paul. La Nouarre dit : « Il n'y a pas d'étranger dans cette affaire. »

On prit un demi-seau d'eau bien nette ; on passa en haut dans la chambre. « Regardez la figure qui va se montrer dans le seau. » La femme vit sa fille, celle qui était venue le dimanche.

— Mais elle n'avait pas la chemise dans son panier ?

— C'est qu'elle l'avait sur le corps, par dessous la sienne.

Un jour, dans un courrier, une femme, une imitation d'épicière, disait qu'elle avait été en service dans une famille où on lui avait appris à guérir les brûlures. On se mit à parler des vieilles rubriques et un des garçons nous raconta cette histoire. C'était dans la voiture du courrier de Grandrif.

### LE SEAU D'EAU

— A Moulins, dans le Bourbonnais, il y avait des sorciers qui faisaient dessécher les arbres, et les personnes desséchaient tout d'un temps.

De chez nous on allait surtout au Grand Devi, le grand devin de Montbrison. Dans un demi-seau d'eau, il vous montrait celui qui vous avait fait du tort. On voyait la figure et le cou. « A présent, pour vous ven-

ger, prenez un couteau. » Et là où l'on piquait, venait une petite marque, comme une gerçure, qui ne s'effaçait jamais plus. Si vous étiez meilleur chrétien, vous piquiez seulement le chapeau et il venait un trou au chapeau de la personne. Quand elle en prenait un neuf, au même endroit se faisait un autre même trou.

Mon compagnon dit que cette sorcellerie du seau ne serait guère qu'une contre-sorcellerie. On en use pour découvrir qui vous a jeté un mauvais sort.

— Chez moi, du côté d'Herment, un homme soupçonnait un de ses voisins de soutirer par sortilège le lait de ses vaches. Vieille histoire. Il alla au sorcier. Le sorcier vint un matin, assez tôt pour entrer dans l'étable avant le lever du soleil. Côté de jour, côté de matin, côté de nuit, côté de soir, il traça des signes avec une baguette de vergne. Après cela il brûla la baguette et fit approcher l'homme d'un seau plein d'eau. « Voilà la personne qui vous tire le lait. » L'autre reconnut bien, en reflet

dans l'eau, le voisin sur qui portaient ses soupçons.

Je vous en dirai un peu plus long, si vous voulez. C'est que le sorcier s'arrêta ensuite à Verneugheol, qu'il se fit servir rasade et qu'il la but en disant : « A la santé des nigauds ! »

Penché, le Toine semble pousser de la tête pour entrer dans la chose. Sans répondre, il soulève la main. Cela signifie sans doute : « Qu'il s'en fait, qu'il s'en fait dans le monde ! Il y en a qu'il faut croire et il y en a qu'il faut laisser croire. »

— Oui, mais la Marie Nouarre, voyez-vous... Le Quintillon, qui jouait du violon dans les noces, me disait : « Elle ne peut pas se tromper. Elle a un don pour ça comme la femme de Chavagnat en a un pour remettre les membres. »

— On lui voyait remuer les lèvres, raconte vite la fille dont le regard de souris va en hâte de l'un à l'autre. Elle marmottait et la figure venait dans le seau d'eau. Une vieille m'a dit qu'elle tenait chez elle deux chats noirs.

— Eh ! non, — le Toine écarte de la tête cette baliverne, — rien du tout. Elle disait de regarder : c'était tout prêt. On voyait la figure de son naturel, les cheveux en haut, mais ne touchant pas au fond. Raconter que la Nouarre mettait un cadre au plancher, c'est ne pas savoir la chose. Non, non, on voyait la personne même, la personne en vie.

Maintenant, au Grand Devin, c'était encore mieux. Une fois, dans une fabrique, à la Forie, — je le tiens de ma pauvre femme, — une des ouvrières poussa un cri comme si un couteau lui traversait la pointe du nez. Elle était là, à travailler au milieu des autres... Toute sa vie elle en garda la marque. Ses maîtres avaient su chez le Grand Devin qu'elle leur avait volé une pièce de toile.

Je me suis laissé dire que ces jeux-là ont été écrits par les tables tournantes. Ce seraient les esprits qui les auraient enseignés.

« Si je mens, disait une vieille, je mens par la bouche d'un autre. Il paraît que... » Le Toine sait qu'il ne ment pas. Il est sûr de ceux qui lui ont rapporté ces faits. Ces gens d'ailleurs qui ont pratiqué la Marie Nouarre, il les a connus. Est-ce que je ne les connais pas aussi, au moins de nom. Alors ? Les Chartoire, de Saint-Ferréol, tout le pays les connaît. Or voici ce qui leur arriva.

Ils avaient acheté un petit chien, qui avait péri; un autre ensuite, qui avait péri de même. Il en achetèrent un troisième, et chaque fois cent sous. Ça leur faisait malice.

« Au lieu de tant tourner, dit le père un soir à souper, il faut aller trouver la Nouarre. J'irai tout à l'heure. — Que veux-tu faire par ces chemins, à la nuit, dit le fils, l'André, celui qui a été maire. Moi j'irai. — Eh bien, tu iras. »

La Nouarre le fit monter dans la chambre. Ce coup-ci ce fut avec une lumière. Le Toine sait que le mystère eut lieu après souper. « Regardez dans le seau ; connaissez-vous cette personne ? — C'est le Jacques, notre plus près voisin. » Elle lui conseilla de dire bien haut devant ce Jacques que si le troisième chien tombait malade, il en prendrait mal à celui qui avait empoisonné les deux autres. Il ne se lèverait le lendemain que pour se trouver nez à nez avec les gendarmes.

Le Toine sent que nous sommes là, attendant, espérant mieux encore. S'il ne nous persuade pas que la sorcière pouvait beaucoup par des effets de magie, cela lui sera désagréable. Ne va-t-il pas arranger, forcer les faits, inventer un peu ? Non, un souvenir lui revient, dont il n'est pas besoin de corser le fantastique. Cette fois il est sûr de nous imposer.

— Un jour... C'est arrivé à un homme de la plaine, de vers Aubignat. Son valet était un garçon d'ici. On avait volé à cet

homme la maîtresse pièce de sa charrue. Il passait à Saint-Paul avec ses vaches, il vit Marie Nouarre qui respirait le frais sur sa porte. « Au lieu de tant faire la grosse, vous feriez mieux de me dire qui m'a volé l'aiguille de mon araire ! » En riant, vous comprenez, pour avoir un mot de voisinage. « Té, viens à minuit, et elle sera là, l'aiguille de ton araire, à ce portail. Tu la verras levée tout droit, un chien noir de chaque côté, entre deux chiens noirs. Tu n'auras qu'à la prendre, mais elle sera gardée. » Dites ?

« Savoir si elle y sera ? demanda le valet. — Ho, elle y sera. Seulement, je ne risquerai pas plus que je n'ai perdu. L'aiguille de mon araire, après tout... Pour aller trouver la mort... »



Oui. Cela doit suffire à donner une idée précise des pouvoirs de la Marie Nouarre ? J'aurais honte pourtant de ne pas croire le Toine pour une si petite chose. A quoi bon

douter, quand il est si simple d'attendre. Il indiquera lui-même la plus sage attitude, celle qui ne rompt pas les contacts et sauve à la fois l'amitié et le jugement. « Vous viendrez un jour, et je ferai tourner ma table. Mais il ne faudra pas avoir une pensée contre elle. Vous vous direz, voilà tout : « Je voudrais bien savoir si cette table tourne.»

La table et ses tours, on peut en être peu curieux. Tandis qu'il y aurait intérêt à savoir quelles idées les gens se font des « jeux » de la sorcière.

— Au Pêcher de Grandrif, un homme avait deux cuillères et deux fourchettes d'argent. On les lui vola. La Nouarre lui dit : « Non, ce n'est pas la domestique, c'est quelqu'un d'étranger. (En effet, c'était une voisine.) Vous n'avez qu'à menacer assez fort autour de vous. » Il l'écouta; et tout de suite, il retrouva ses ustensiles de valeur : en partie dans une fente du mur, au-dessus de sa fontaine, en partie sous le bac de bois; les cuillères sortaient un peu, de façon qu'on pût les voir.

Bon. Quand il les eut, il alla se faire remettre par la Nouarre l'argent qu'il lui avait donné.

Au bout de quinze jours, une sœur qu'il avait s'est mise à courir les champs. Elle n'était pas à enfermer, mais il ne fallait plus lui demander de tenir son ménage.

Une fois, elle vint chez ma tante. Elle se fit servir une chopine de vin où elle mit du sucre, et une omelette. Ensuite elle dit que ce qu'elle avait pris lui avait fait mal. On lui donna un lit où se reposer, et elle ne se comporta pas bien honnêtement.

J'en sais une autre aussi, d'un garçon de Grandrif, qui avait fait connaissance d'une jeune fille, et, au respect que je vous dois, cette jeune fille a été embarrassée de lui. Il était parti pour une campagne de scieur de long, du côté de Grenoble; voilà qu'il demeurait plus longtemps qu'on n'aurait pensé. Le père de la fille alla trouver la Nouarre et lui donna quarante sous. « N'ayez pas d'inquiétudes, il est en route, il voyage pour revenir. Ce n'est pas la

peine que je lui en envoie la pensée. » Lui ne s'y fiait pas trop. Il laissa sa pièce sur la table.

Le garçon revint. Le père de la fille alla redemander les quarante sous à la Nouarre, parce qu'elle n'avait rien eu à faire. « Tenez, les voilà. Peut-être pas les mêmes, mais enfin, ces quarante sous, les voilà. » Elle raconta l'affaire à ma tante. « On aura besoin de moi, bientôt, et je dirai que je n'y peux rien. »

Ce fiancé avait une sœur. Du jour au lendemain cette sœur est devenue folle. Non pas folle si l'on veut, folle à être enfermée au Bois de Cros, mais incapable de suivre un travail de conséquence. Que vouliez-vous qu'on fasse? Ce garçon vint trouver la Nouarre. « Je n'y peux rien, pauvre : c'est plus vite venu que ça ne s'en ira. »

On eut beau tourner et retourner, il n'y eut pas à en tirer autre chose.

Mais ce que je vous raconte là, que ce soit enterré.

Une fois son gendre eut des mots avec elle. « Veux-tu que je te mette le cours de

ventre pour quinze jours ? » Il n'osa plus souffler, du coup.

Il m'avait demandé pour jouer à la fête dans son auberge. J'y vins, je vis un violon sur le lit. « Vous en avez un autre ? — Moi je vous avais demandé, vous, mais ma femme a retenu Chauvet, du Verdier. » Je dis : « Votre salle n'est pas assez grande pour deux. » Et je pris la porte.

Sa belle-mère lui dit : « Le Toine t'amenait des noces passer une heure d'agrément; tu veux qu'il les amène chez la Jambe-Torte ? Donne-lui dix sous, (l'argent était plus cher qu'à cette heure,) et dis-lui qu'à chaque coup de noce il y en aura autant pour lui. » Ma fois, j'aurais bien déclaré que je n'allais plus dans cette maison. Mais cette Marie Nouarre, elle avait de l'honnêteté envers les personnes.

### LA PRUSSIENNE

— Sur ses pouvoirs, si l'on savait tout, on pourrait assez dire.

Un de mes oncles, n'était pas revenu depuis onze ans. Il travaillait à Bayonne, département des Basses-Pyrénées. Ma pauvre mère, qui ne se sentait pas bien, pensait à part soi qu'elle mourrait sans l'avoir revu. Un jeudi qu'elle se trouvait avec ma tante et la Marie Nouarre, elle les entretenait de cela. « Écoutez dans dix, douze jours, il sera ici. Il n'aura plus qu'une pensée : je veux aller chez moi ; je veux aller revoir mes parents. — Non, ce serait de la dépense, il ne faut pas. — Il n'aurait plus que cette idée en tête. L'idée le mènerait. Vous le verriez arriver dans dix jours. » Mais ma pauvre mère ne voulut pas à cause de la dépense.

J'en sais une où elle a fait revenir une personne de six cents lieues plus loin que Paris.

Un homme de la Masse, je ne dirai pas le nom, avait pris pour femme une Prussienne. Passé un temps, elle alla faire un tour dans son pays. Et elle ne reparaissait plus. L'homme vint consulter la Nouarre.

« Ma femme ne revient pas, M^me^ Nouarre. Je n'en sais ni feu ni fumée. Vous ne pourriez pas la faire revenir ? — Oh que si, n'en tirez plus peine. »

Lorsque la Prussienne fut là, elle dit à son mari : « Tu es allé trouver quelqu'un pour m'envoyer la pensée de rentrer, je l'ai bien connu. » Ma foi il dut parler de la Nouarre.

Un dimanche, à la sortie de la messe, l'autre vint lui donner le bonjour, lui fit des politesses, et finalement l'invita à dîner pour le dimanche d'après. « J'avais bien l'idée de revenir, seulement, si loin de mon pays, je reculais toujours un peu. » Mais ce n'était pas tout à fait cela.

— Si je vais à ce dîner, dit la Nouarre à ma tante, il y aura un plat, je ne sais pas lequel, elle n'en mangera pas, elle, elle s'arrangera, mais il y aura un plat, j'aurai la bouche tournée pour toujours si j'en mange. Qu'elle m'attende, avec son joli dîner. Elle peut m'attendre longtemps.

La Prussienne, elle aussi, devait savoir des choses.

— De ces choses, mieux vaut ne rien dire. Mal en prend finalement à ceux qui les mettent en œuvre. Reste qu'il est difficile de n'être jamais tenté quand on se sent des pouvoirs. Le Toine fut bien tenté, certain coup.

Un petit silence était tombé. On ne pouvait s'attendre à ce qui allait suivre. Il nous envisage, puis d'un air assez solennel.

— Maintenant, écoutez bien, M. Pourrat, et vous, Monsieur, je ne sais pas votre nom : je vais entrer dans un détail un peu sérieux. L'autre année, le facteur-receveur me dit : « Toine, je voudrais voir tourner votre table. Mais nous ne pourrons pas le faire à la poste, parce que si quelqu'un venait, il ne serait pas convenable qu'il voie ça. Un soir j'irai chez vous. » Allez, il y a un fonds de vérité dans ces tables tournantes. La mienne ne m'a jamais menti et elle n'aime pas les mauvaises choses. Le

soir où le facteur est venu, j'avais une idée de vengeance contre des personnes qui m'accusaient d'avoir soustrait un gilet sous des planches. En moi-même je demande à la table : « Mademoiselle, si vous êtes au pouvoir de faire du potin de onze heures à minuit dans le galetas de ces personnes, frappez deux coups. » Ho... Jamais je n'ai eu si peur, jamais de ma vie. Elle s'est dressée, elle a bondi contre moi pour dire non... Le facteur ne savait pas que j'avais cette pensée. Il était là tout secoué, mais il n'a rien compris à l'affaire.

— Ha, oui, demandez à mon père s'il a eu peur ! crie la fille en riant.

### LES DEUX FILLES AU MOUTON NOIR

Je ne sais plus s'il nous conta d'autres histoires, ce soir-là. Dans le cadre de la fenêtre les montagnes du Sud noircissaient comme font les dalles du foyer à la venue du temps pluvieux. Ces villages de granit sombre, dans les montagnes et ces gens

qui y vivent, leurs secrets, leurs astuces, leurs pauvres moyens de parvenir...

Il nous fit un autre récit, pourtant, encore : c'est de deux filles, de Thiolières, qui eurent bien le front d'arrêter la Marie Nouarre à la procession de la Fête-Dieu. Elles désiraient qu'elle vînt leur tirer les cartes. « Me faites pas couper la procession. — Si vous pouviez venir maintenant? Parce qu'après, nous voulons aller nous amuser dans les cafés... » A la fin la Nouarre les emmena chez elle à Saint-Paul. Elle répondit à ce qu'elles étaient venues lui demander. Ensuite elle ajouta :

— Ne vous mettez pas à la nuit pour vous en retourner chez vous.

— Ho, nous sommes en compagnie de jeunes gens que nous connaissons bien. Nous n'avons pas à avoir peur.

— Je vous dis de ne pas vous mettre à la nuit, absolument, absolument pas.

— Il y aura ces jeunes gens : ils nous feront compagnie jusqu'à notre village.

Ils les accompagnèrent bien jusqu'à

l'entrée du village, mais ils ne passèrent pas les premières maisons. Et alors, ces filles, elles ne les eurent pas plus tôt laissés là, qu'elles virent chacune un mouton noir à côté d'elle. Elles tombèrent de frayeur devant leur porte. Non, elles n'en sont pas mortes; mais c'était une de ces mauvaises peurs à n'en pas revenir.

La Nouarre les avait bien mises en garde. Elle raconta par la suite toute l'affaire à ma tante...

Mme Nouarre apparaîtrait donc comme une praticienne singulièrement avisée, soucieuse d'une part de frapper de terreurs magiques les imaginations; et d'autre part de les rassurer par son orthodoxie. On aimerait comprendre mieux la pensée de Toine. La sorcière savait-elle, sans plus, que les filles seraient punies pour lui avoir fait couper la procession? ou cette punition, la leur envoya-t-elle elle-même?

Mais pourquoi ne pas croire au mouton noir? Ces filles le virent, sans doute. Pourquoi ne pas croire aux pouvoirs de

l'imagination ? C'est peut-être tellement peu sorcier, la magie.

Là-bas, le vent passe, de bois en bois, de crête en crête. Les bouleaux se baissent sous sa grande main qui court, se pose, se relève. On voit les ondes bleues de la montagne, on voit les ondes bleues de la nue pluvieuse. Des gens mènent là leur train quotidien : mariages, profits, héritages, ruses et combinaisons, pour aboutir à quoi ? Quel enfantillage énorme, quand on y songe. Mais toute cette histoire n'a-t-elle pas un mot final ?

Le Toine se tait, sa main unique posée sur son unique genou. De ses bons yeux, pleins d'enfance, de ruse et de tristesse, il regarde la muraille. Comment ne pas sourire, songeant à son timide essai de vengeance ? Cette table, qu'il a fabriquée, elle s'est dressée contre lui. Il a fallu qu'il restât dans la loi, sous un climat fait par nos vieux pères chrétiens. Devant nous s'étend le long pays sauvage du pin, du genièvre et de la fougère : comme une hallucination en

monte cette espèce de question que nous pose l'œuvre des sept jours. Mais il suffit qu'on voie, tout petit, au défaut d'une colline, un clocher épais : ce pays reste celui de l'homme, celui de l'âme. Et de cette pauvre chambre sur la montagne, on pourrait encore essayer de deviner le monde.

## VISITE A LA GUÉRISSEUSE

APRÈS la soupe, un tour dans le jardin de l'hôpital, et nous remontons à la chambre. Je ne sais comment cela est venu. David parle d'un sorcier, son voisin, qui guérit le crapaud des vaches. Ce sorcier mène la bête sur le gazon, découpe une motte tout autour du pied malade, et la porte dans un buisson blanc en prononçant des paroles secrètes, parce que c'est de buisson blanc qu'a été faite la couronne de Notre Seigneur.

— Je l'ai vu faire vingt fois. Il a guéri la vache de mon oncle. Mon oncle est un peu dans la dévotion; il a d'abord tâché de débarrasser sa vache, puis lorsqu'il a vu la vache

bien débarrassée, il lui est venu comme un scrupule. « Votre conscience est-elle engagée dans ces guérisons? — Eh bien, lui a dit le sorcier, j'ai demandé à notre curé : « C'est une puissance que j'ai : ai-je le droit de m'en servir? — Oui, si vous ne vous servez d'elle que pour le bien de votre prochain. » Quand on a un don, on doit en user, mais non pas pour s'enrichir, sinon on charge sa conscience.

— Pourquoi l'appelles-tu sorcier? C'est un guérisseur.

— Hé, que je l'appelle sorcier, ça ne lui ôtera pas son lard de sur son pain.

— Des sorciers, il y en a, des jeteurs de sort. Ils disent : « Ça va. Tu m'as joué tel tour : de huit jours ta vache ne donnera pas de lait. » Et de huit jours, sûr et certain...

— Parbleu, dit Mayet, l'autre est si bien persuadé qu'elle n'en donnera pas! Il n'arrive même plus à la traire.

— Tellement que la vache ne meuglerait pas, non? Si elle avait du lait, il fau-

drait bien qu'on la tire. C'est elle qui est comme envoûtée. N'en parle pas, tiens, si tu ne peux pas savoir. Il y a des gens qui amènent le lait chez eux. Avec quatre vaches, ils font des beurres aussi gros que ceux qui en ont douze ou quinze. C'est connu. Et il y en a qui barrent le lait...

Je me souviens de ce que m'a conté Madame R. En 1914 son fermier profita du moratoire pour lui jouer le tour. Il mit la clef sous la porte et elle dût louer un certain homme qui n'avait pour lui que d'être le beau-frère de la fermière voisine.

— Il me demande ce qu'il devait faire du lait. Je lui dis de le porter chez moi, en ville. « Chaque jour? — Oui, chaque jour. » La promenade ne paraissait pas lui sourire. Le surlendemain, il arrive : « Madame, les vaches n'ont plus de lait. — Comment? — Oui, Madame. — Toutes? — Oui, Madame. — Mais enfin, quoi? qu'est-ce que ça veut dire? — Ha, Madame, on aime autant ne pas parler de ces choses. — Voyons, les vingt-deux vaches? — Il y a de mauvaises gens. »

Je vais au domaine; c'était la vérité vraie : les vaches ne donnaient plus une goutte de lait. Il m'a montré un carré de toile, grand comme la paume, qui m'a paru enduit de graisse. « Regardez, Madame, j'ai trouvé ça dans l'étable. Ça suffit bien... » Je n'en tirai rien de plus. Il laissait entendre que ce devait être un tour du fermier parti. Le fermier peut-être, peut-être lui-même. Je n'ai jamais su à quoi m'en tenir. Que vouliez-vous que je fasse? Et puis, à ce moment, à la fin de 1914... J'ai vendu le cheptel. Trois mille cinq cent francs. « Et moi, Madame ? — Hé, je vous avais pris pour prendre soin des vaches. Vous devinez bien que je n'ai plus besoin de vous. » Il ne s'attendait pas à celle-là.

A pareille histoire, quelles gloses donner? M. P. qui est aujourd'hui recteur dans l'Ouest, avait enquêté sur ces pratiques; il tenait pour certain qu'il y a des sorciers, et qui barrent le lait des bêtes. Empoisonnent-ils l'herbe? Font-ils avaler des drogues aux vaches? Ou bien les en-

voûtent-ils ? Certaines natures sauvages doivent communiquer avec les animaux. Ces êtres pensent avec leur fibre rouge et trouvent le contact. Sans trop s'expliquer comment, sans doute, ils versent une espèce de pensée obscure sous le crâne de la bête. Fernand R. m'a dit avoir vu, et souvent, en son enfance dans le Jura, le guérisseur guérir par paroles et signes les vaches qu'on lui amenait..

Nous étions assis sur des pièces de bois devant cette terrasse dallée qui n'était plus qu'une corbeille de valérianes et de ciguës. Les fenêtres à croisillons ouvertes dans la façade démantelée laissaient voir des carrés de montagne. Je me rappelle. Et l'odeur des caille-lait, c'était comme s'il y avait eu là un nid de bourdons, du miel sauvage... Il raconta qu'il avait vu endormir une chèvre. Pour les poules, on trace une raie à la craie ; mais une chèvre... Le sorcier la posa à terre et frappa le sol du poing tout autour en débitant une sorte de formule. Les gens en rond regardaient. Cette chèvre

s'endormit. Elle dormait, il y eut à la réveiller pour la rendre à son maître... On charme les serpents : ne saurait-on ensorceler les vaches ?

La songerie s'en va. Et je n'entendais pas Jean B. le licencié, qui racontait son histoire.

— Réellement, depuis trois, quatre mois, les bêtes ne profitaient plus. Les vaches avaient perdu le luisant de leur poil; elles s'acharnaient à ronger la crèche. Le métayer me le faisait voir avec des hochements de tête soucieux. Il y avait du vice là-dedans. Elles laissaient là le bon foin et s'abîmaient les dents sur des morceaux de bois.

Des veaux étaient crevés, des moutons. Les chèvres tremblaient sur leurs jambes.

Pour le lait, il n'y en avait pas beaucoup. « On ne le leur avait pas tari tout à fait, pourtant; on n'avait peut-être pas pu. Parce que, ça se sait, ceux qui tarissent n'ont pas de puissance sur les écuries de l'autre côté de l'eau. Un petit ruisseau entre le jeteur de sorts et les bêtes arrête son pouvoir. »

— Que c'est curieux. Vous rappelez-vous les exercices de télégraphie par le sol ? Un cours d'eau empêche toute transmission...

— Nous ne comprenions pas où ils voulaient en venir, ma mère et moi. Ou plutôt, dans notre ignorance, nous ne comprenions rien à ces histoires. C'était chez nous le plus souvent, à la cuisine, quand le métayer ou sa femme apportaient notre « semaine ». Oui, le beurre et les œufs... Toujours des allusions, des sous-entendus. « Et de tous ces malheurs, allez, Madame, il y en a qui en rient. »

Devant la bonne ils ne poussaient pas plus loin. Mais ils disaient : « Vous ne viendrez pas nous voir, un de ces jours ? Vous devriez monter au domaine. »

A la fin, intrigués, nous y montons. Mêmes doléances, plus grosses. Nous prenions cela pour une précaution à la paysanne : il est bon de paraître toujours accablé... On nous attire, ma mère et moi, dans le fond de l'écurie. Une des filles reste

sur la porte pour veiller à ce que personne n'entende.

— Il y a quelque chose dans le domaine. Madame ne s'en est jamais aperçue ?

— ...

— Il n'y a pas eu de maladies sur les bêtes, autrefois ? Depuis qu'on est dans le domaine, on a bien vu qu'il y a quelque chose. On n'osait pas le dire à Madame. Chez vous, la domestique était là, on ne voulait pas parler devant elle... C'est des gens qui font ça pour les mauvais livres.

Pour les mauvais livres ? Rien, nous ne comprenions rien du tout. Eux, en guise d'explication, ils répétaient. « On sait bien ce que c'est. On a eu ça aussi chez nous, dans la Loire. » Ma mère était près de lever les épaules. Les métayers ne se trouvent pas comme on veut. Ma foi, je jugeai bon d'entrer dans leur sentiment : je dis que je ne comprenais pas très bien, mais en montrant que je ne demandais qu'à me laisser convaincre. Alors ils se mirent un peu plus en confiance. La mé-

tayère donna des détails. « Ça prend le monde aussi : j'ai mon pauvre frère qui en est mort. » Mais elle y allait retenu. Elle s'avança sur la porte pour voir si personne n'écoutait ou ne pouvait entendre. « L'autre fois, dans la Loire, on a eu de bons voisins qui nous ont dit d'aller voir la guérisseuse. On y est allé et on s'en est bien trouvé. »

Vous devinez. Je disais qu'ils savaient mieux que moi, que je ferais ce qu'ils jugeraient bon de faire...

« Il n'y a pas à craindre. C'est pour des prières qu'elle guérit, et les autres c'est pour des mauvais livres qu'ils font ce mal. (Bon, *pour* égale *par* ; je comprends mieux.) On ne leur a rien fait, pourtant. Qu'est-ce qu'on demande ? gagner sa vie. Mais eux, ça les tient. C'est du monde qui ne vont pas à la messe. »

Elle expliquait qu'il n'y a qu'à apporter une petite touffe du poil de chaque bête, coupée sur l'échine et ficelée en pinceau. La guérisseuse connaît tout de suite celles qui sont atteintes. Alors elle donne des

bouquets qu'on met dans un pot de terre neuf tremper dans du vin mélangé d'eau-de-vie ; les matins, on passe avec un bâton un peu de liqueur dans la bouche de chaque bête...

Et allez, marche. Je dis de faire ce qu'il faudra, que je serai pour moitié dans la dépense.

« C'est pas pour ça, Monsieur Jean. On paiera bien tout, si vous n'y croyez pas. Mais vous viendrez à la consulte, vous verrez que c'est vrai. » Je n'avais pas pensé une minute les suivre chez la guérisseuse. Ils firent tant d'instances... Ils devaient me sentir plus complaisant que convaincu. Puis ils pensaient sans doute que le maître devait y être. La métayère dit qu'il faudrait y aller avant la fin avril, « rapport à la nuit du premier mai où il y aurait peut-être quelque chose à faire. » Ce serait le fils aîné, un garçon de vingt-huit ans, qui viendrait avec moi. On prit un jour.

Au jour dit, nous sommes partis par le premier train. Le fils était habillé de ses

dimanches. Il ne parlait pas beaucoup. L'air a peu près d'un homme qui va témoigner aux assises : un gros embêtement, la peur de comparaître devant les puissances, la crainte de complications, l'espoir quand même d'être délivré bientôt.

De Ris-Châteldon, où nous sommes descendus, jusqu'au village de la guérisseuse, il y a sept bons kilomètres. Le soleil sortait du brouillard. On plaçait à peine quelques phrases, sur le temps, qui allait s'élever, sur les cultures, sur la valeur de ces terres au bord de la route.

Nous arrivons en lisière de la forêt. C'est un assez gros village, une commune, je crois. Il n'était venu qu'une fois, il y a quelques années. Il hésite un peu, puis il retrouve assez vite la maison sans rien demander à personne. Une maison de juge de paix ou d'instituteur en retraite. Par une porte de fer peinte en gris, entre ses piliers de béton, nous entrons dans une cour à pots de fleurs qu'une grille sépare de la route. Une femme ouvre la fenêtre de

l'étage. « Oui, c'est chez Mme Simon. Je descends. »

Elle nous fait entrer dans une petite pièce où il y a une cheminée prussienne sous l'auvent d'une grande vieille cheminée de pierre. Il y a aussi un buffet de campagne empire, à colonnes, et une Notre-Dame-de-Lourdes, sous globe, avec tout plein de fleurs artificielles. Ce qu'on peut voir de plus uni, de plus honnête.

Il n'était pas huit heures. Nous attendons un peu. Mon métayer s'est assis. Il tourne et retourne son chapeau dans ses mains. La femme, qui est la fille de Mme Simon, revient nous chercher. Elle nous fait monter à l'étage. Là, une chambre dans les mêmes prix : lit de noyer à énorme édredon rouge, grande armoire dans l'encoignure, fauteuil de velours grenat. Quelques chaises. Aux murs des gravures pieuses et une autre vierge de plâtre sur la cheminée.

Tout au fond un petit lit de fer, — presque le lit de camp de l'Empereur, dans Mallet, — à rideau de cretonne retenu par

une seule tringle. C'est là qu'est Mme Simon, calée par des oreillers, en camisole blanche, son bonnet attaché sous le menton. Je lui ai donné plus de quatre-vingts, peut-être plus de quatre-vingt-dix ans : une de ces très vieilles femmes à mains maigres posées devant elle sur le drap; et les yeux, vous savez, de ces yeux déteints, embrumés, qui regardent comme au loin et semblent ne plus voir que leur idée à eux, l'idée qu'ils suivent du fond de la tête.

D'abord la fille cause un peu, pour faire l'entrée. Sa mère a beaucoup de monde ces temps-ci. On sait qu'il faut venir avant le premier mai. Il y avait quatre personnes qui attendaient en bas, l'autre jour.

Le métayer est tellement troublé qu'il ne trouverait pas ses mots. Tout comme le témoin qu'on introduit devant la cour en robe rouge. Je le pousse vers Mme Simon, je lui avance une chaise, je m'asseois aussi et je l'engage à raconter son affaire.

Il tend les touffes de poils. Il dit que c'est pour les bêtes qu'il vient.

La vieille prend les petits paquets, les tâte longuement du bout des doigts, puis les élève à hauteur des yeux pour les considérer par transparence.

— Oh, elles sont bien atteintes!

J'ai encore dans l'oreille cette voix chevrotante, mais je ne pourrais pas vous en donner idée.

— Toutes?

— Oui, toutes. Certaines plus que d'autres. C'était bien temps de venir... Vous avez bien fait de ne pas attendre le premier mai, aussi... Vos cochons ne profitent pas, n'est-ce pas?

— Non; ils sont maigres.

— Oh oui, je le vois bien.

Le dos rond, en attente, il laisse les yeux sur elle, puis tournant la tête à demi, il m'adresse un grand signe : Vous l'avais-je dit? Elle a tout connu.

Elle parle des bouquets que sa fille est allée chercher. Il en faudra un dans l'écurie des vaches, marinant au fond d'un pot de terre neuf, dans du vin et de l'eau-de-vie

naturels; et un autre dans l'étable des cochons, simplement pendu au mur comme un rameau béni.

La fille les apporte. Ils sont enveloppés dans une feuille de journal. Je ne fais que les entrevoir en les remettant au métayer: des herbes et des fleurs de diverses sortes, je crois bien, fanées, sèches. Il y a avec ces bouquets une note imprimée indiquant le mode d'emploi.

Il faudra veiller à ce que les portes ferment à clef. Le pot sera dans l'écurie, mais soigneusement caché. Il y aura, enveloppée à son extrémité d'un chiffon de bonne toile, une baguette de noisetier plongeant dans le liquide. Deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, on passera cette baguette humide dans la bouche de chaque bête.

— Les premiers temps, elles ne se laisseront pas faire facilement, mais après, vous verrez, elles sentiront que c'est bon pour leur mal.

Maintenant, écoutez-moi. Dans la nuit

du premier mai, à minuit, vous irez cueillir une touffe d'herbe aux quatre coins du pré le plus proche de la maison en disant : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que les mauvais sorts et les mauvaises herbes soient conjurés et que les méchants ne puissent rien sur ce domaine. Amen. » L'herbe cueillie, vous la mettrez dans le foin des bêtes. N'ayez pas peur si vous voyez des gens... même des troupes... avec des fusils... Ah, il y a bien eu des coups de fusils, des fois, dans ces nuits...

Le métayer ne paraît pas autrement joyeux. Il explique que le pré est bien grand, devant la maison, qu'il y a deux coins qui sont loin, assez loin. La vieille le rassure : il ne lui arrivera rien, quoi qu'il puisse voir.

— Si vous voyiez tout ce que je vois, pauvre!... Si vous saviez les crimes... les mauvaises choses qui se passent et qu'on ne sait pas... Oui, si vous pouviez voir le monde comme je le vois... Ha, c'est pas beau, sous le jour vrai!

Sa fille, derrière moi, appuie ces dires, — « Oh, elle en voit, allez » !— d'un ton qui porte, presque à voix basse. Et elle la couve des yeux.

Chaque bouquet coûte cinquante francs. Il y en a deux, un pour les vaches, un pour les cochons. Mais le métayer fait remarquer qu'il y a deux écuries de vaches. Il ne lésine pas ici. Mme Simon nous fait la faveur de nous céder un petit bouquet de surplus pour vingt francs seulement.

Tout est réglé, mais avant de nous laisser partir, par courtoisie, elle cause un peu avec nous. Le chef des vétérinaires de Clermont est venu la trouver, ces temps-ci : il ne savait plus que faire. Comme il l'a remerciée lorsqu'il est revenu ! M. Coste qui avait deux domaines « atteints », l'a remerciée de même, après un mieux surprenant.

Elle guérit aussi des personnes : le fils d'un grand médecin de Vichy qui avait des crises : les docteurs n'y avaient rien pu : on le lui a amené, elle l'a imposé, il est parti guéri. Un curé, qui était « secoué » toutes

les nuits; il avait acheté un livre, elle le lui a brûlé, tout a été fini du coup... Elle soulage les rages de dents, remet les foulures et les entorses.

Il y a trois siècles que le don est dans la famille. Elle le passera à sa petite-fille qui fait ses études à Paris et prendra bientôt sa licence de botanique. Une grande, jolie fille, dégagée, forte. M. Gouttechateix, de Noirétable, qui vient tous les ans pour ses domaines, parce qu'il faut prendre un nouveau bouquet chaque année, — et il en a, des domaines! — a dit la dernière fois : « Madame Simon, gardez-moi votre petite-fille pour mon fils? » et Mme Simon a répondu que la petite est trop jeunette, qu'elle a le temps de trouver, qu'elle ne sera pas en peine...

Le métayer approuve. M. Gouttechateix, il le connaît, bien sûr...

Nous devrions nous lever, prendre congé, mais il ne bouge pas, l'air travaillé encore, pétrissant son chapeau. Il se réinstalle, fait du gosier comme un effort :

— Et nous, Madame, nous ne sommes pas atteints?

— Vous avez porté des cheveux?

Il cherche entre les touffes de poils qu'elle a posées sur la table de nuit et lui tend quelques mèches.

— ... Votre père est avec vous?

— Oui.

— Eh bien, il est atteint, lui.

— Ah, ça ne m'étonne pas. Il est drôle depuis trois mois. Et là il ne voulait pas qu'on vienne vous trouver. Ça le tenait.

— Oui. Et il serait devenu encore plus drôle, tout extravagant, comme fou... Vous auriez été obligés de le faire enfermer.

— Ho, pourtant, il n'y en a jamais eu dans la famille... Et qu'est-ce qu'il va falloir faire?

— Ne craignez plus rien, c'est conjuré. Vous verrez : sans que vous le lui disiez, il viendra me trouver dans quelque temps.

— Et celui qui nous a fait ça? Vous le savez bien, Madame?

— Votre père, c'est de la poudre qu'on

lui a jetée dans son verre, en trinquant. Mais je ne dis jamais les noms, de peur des haines et des crimes... Pas des gens de bien loin...

— Hé, peut-être nos plus près voisins?

La vieille ne lui a rien répondu. Elle regardait devant soi, comme attristée de tout ce qu'elle venait de voir.

Nous nous sommes levés, cette fois.

Depuis, je suis monté assez souvent au domaine, pour savoir comment allaient les choses et quelles idées se faisaient les métayers. Ils m'ont toujours accueilli de bonne amitié, un peu comme un complice. A un rien pourtant dans leur manière d'être, je les sentais gênés : ils auraient mieux aimé que je ne sois pas au courant de cette maladie, humiliante pour la famille, qui a failli déranger la tête du père. Le père va mieux, d'ailleurs, il est plus calme, il n'a plus ces envies de vomir qui ne le lâchaient pas. Il est allé voir M^me^ Simon avec une des filles, qui a des maux de dents. Elle leur a

marqué deux litres de « Vin Toni-Régénérateur ». On doit les faire prendre à Vichy, en disant que c'est une ordonnance de Mme Simon, à la « Grande Pharmacie Thermale et Américaine ». La seconde visite a coûté cinquante francs, mais certainement ils ne les plaignent pas.

Je fais mon tour d'écurie. Les bêtes vont mieux, elles aussi ; elles ont engraissé, repris un beau poil. Je tiens à me dire que c'est parce qu'il y a maintenant un bon espoir, du courage, dans le domaine. Peut-être leur confiance en cela qui leur profite. Cette explication un peu honteuse, explique-t-elle mieux que l'autre ?

A ce moment éclate un gros orage. Nous nous réfugions dans la grande salle, et, comme le tonnerre gronde, la métayère me dit : « Nous sommes tranquilles ici : le pot protège de la foudre les maisons où il est. »

On me conte que la nuit du premier mai s'est bien passée : ils n'ont vu personne. Mais qui a tout fait, ils le savent, maintenant !

Je questionne. Assez vite on me raconte tout.

Le père et son garçon sont allés à la foire de Saint-Rémy vendre les nourrains. En partant il a fallu passer devant la métairie voisine. La vieille est sortie sur le pas de sa porte et les a regardés. Ils avaient toujours pensé que c'était elle. Le métayer a bien eu envie de dire : « Notre foire est faite, tiens. Nous pouvons rentrer à présent. » Mais il a voulu voir. Et il a vu. On n'est même pas venu marchander leurs petits cochons sur le foirail. Le soir, ils n'ont eu que de les ramener. Les choses ne se sont pas passées d'autre façon.

Ensuite, dans un champ joignant le bien des voisins, la métayère a trouvé un bouquet de toutes sortes de fleurs. Elle l'a rapporté à la maison: tout le monde a vu qu'il était tout frais, du matin peut-être, encore couvert de rosée. Eh bien, on l'a jeté au feu et il a brûlé d'une flambée comme un fagot de bois mort... Il n'y a pas de conte là-dedans : la vérité vraie, telle quelle. Alors, dites?

— Enfin, surtout, ce qui montre sans plus de doute que tout vient de cette femme du domaine, c'est que depuis qu'il y a le pot, elle n'est plus entrée dans la maison. Elle ne nous a plus parlé qu'une fois, et elle nous a parlé en français !

Vous savez, Monsieur Jean, qu'elle a les yeux qui tournent, cette vieille ? Eh bien, c'est ce monde-là aux yeux de travers, qui font le mal.

Cette vieille, pourtant ? Elle est la métayère de mes cousins. Ils en sont contents. Ils la regardent comme une bonne femme. Voilà, pensez-en ce que vous pourrez. J'ai tout dit.

## LE CHÂTEAU ABANDONNÉ

Au haut de la butte, nous avons vaqué un grand moment parmi ces ruines, tournant autour dans les broussailles, escaladant un éboulis pour entrer dans une salle sans plafond, ressortant par une porte à demi enterrée, — il faut baisser la tête, plier l'épaule, — devant des campagnes de silence lointainement couleur du temps. Ou bien c'est une poche d'ombre qui bâille et l'on domine quelque caveau où bouge près d'un reflet d'eau la lueur verte de deux fougères. Par un degré rompu, hissons-nous jusqu'à cette brèche. Le château ruiné forme deux, trois cases profondes, aux murailles écrêtées, garnies là-haut de touffes

de bourres folles qui remuent aux remous de l'air. Plus traces de planchers ni de solives. On voit seulement aux parois la coulée de suie d'une cheminée, les trous carrés où s'engageaient les poutres et où pousse maintenant une poignée d'herbe. Des pans d'enduit délavé les teignent ici jaunâtre, rougeâtre ailleurs. Ces peintures, couleur de chair, blonde ou brune, ne sont presque qu'un souvenir. En telle chambre on distingue encore des traits noirs cernant sur fond d'ocre jaune des figures d'une ocre plus sombre. Il y avait là des dessins ; mais les pluies, les âges, les ont à peu près effacés ; et tout escalier effondré, toute communication coupée, d'en bas à présent nous ne savons plus les lire.

— Je n'étais plus venu là depuis le temps de mon grand-oncle. Je vous ai parlé de lui, d'autres fois. Les vrais paysans ne se promènent guère : beaucoup ne connaissent plus le pays à une lieue de leur ferme.

— C'est même à n'y pas croire. Quand je cherchais le Pas de la Mule, dans la

montagne, entre les Pradeaux et Jarrix, des bergères, des gens qui faisaient les foins, personne ne put me dire... Une pierre énorme, pourtant, marquée d'un fer à cheval et d'apparence singulière, à venir la voir par curiosité. Enfin, j'ai eu la chance de rencontrer un chasseur...

— Mon grand-oncle avait été chasseur de profession, dans son temps. Il tuait bien ses deux lièvres par jour. Ma mère allait les vendre au bourg, le jour du marché, le samedi. Il en portait souvent à Ambert, aussi, pour ses procès. Ses procès ! Il en eut peut-être dix et il n'en perdit jamais un seul. Un homme de fêtes et de foires, de sorties, de remuement. Quand vint l'âge, il ne fit plus une coche que des lièvres qu'il tuait, mais étant jeune il en avait fait une de ses bonnes fortunes. Au régiment, ou plutôt à l'hôpital, car il tomba malade et finalement il eut son congé de réforme, est-ce qu'il n'enleva pas son infirmière ? Ils allèrent ensemble jusqu'à Calais. Alors, il me parlait de la Picardie, et moi qui étais tout fier de mon sa-

voir, je le coupais : « Qu'est-ce que c'est, la Picardie? On dit le département de la Somme. » Mais lui, il ne voulait connaître que la Picardie.

Nous nous entendions bien. Il n'était pas avare. Pour un rien il mettait la main à la poche et me donnait la pièce de dix sous. Sur la fin de sa vie il n'eut quelque chose que parce que ma grand'tante y avait vu. Je me rappelle qu'une année il m'acheta un habit de confection. Il y avait non pas une ceinture, mais un tiret par devant. Je pouvais avoir huit ans, à peu près. Il m'emmena à Ambert, voir une de ses nièces qui apprenait la couture. Ç'a été l'éblouissement le plus grand de ma vie. L'avenue du Pont, ces belles grandes maisons qui se suivaient, et la cathédrale au bout! Ensuite on alla aux Allées, voir les gymnastes. Et toujours ces maisons si belles. J'étais étourdi d'admiration...

Il fait chaud. Un lézard, aussi vert que la bruyère, nous guette de l'œil, et, quand nous approchons, disparaît, en deux passes,

sous les genêts. Au gros soleil les herbes de senteur poussent leurs bons parfums. Sur cette petite plate-forme on a d'un côté des prés, des haies de chênes, deux toits de tuiles sarrazines, et de l'autre, avec ces grains luisants des bâtisses, ces traînées brouillées des vieux bourgs, tout un lointain de contrées montueuses qui s'en vont, bleues comme la fleur de chicorée sauvage, vers l'évasement rayé de la plaine perdue sous une buée de chaleur.

Dans ce biais d'ombre, on peut s'asseoir. Une espèce de menthe pousse en hautes hampes au revers du fossé. Le dessous des feuilles crépues est d'un duvet de laine si doux qu'on prend plaisir à l'effleurer du doigt.

— Voyez-vous, mon grand-oncle, je commence seulement à le comprendre. Je me demande ce qu'il faut penser de lui, de ses histoires. C'est assez étrange tout cela...

Vous vous l'imaginez, un mètre quatre-vingt de haut, large et fort à proportion. Je vous ai bien raconté : il rapporta une fois

sur l'échine une balle de farine de deux quintaux, — deux quintaux d'ici, cent kilos, — du bourg à la forêt de Malpertuis : plus d'une heure, et ça monte, et c'est tout mauvais chemins. Un coffre extraordinaire. Il avait sa cambuse au bord du bois, il y couchait dans un lit fait de quatre planches. A soixante-cinq ou soixante-six ans, il tomba malade. Il l'avait été souvent. C'était une nature nerveuse, avec des hauts, des bas... On le croyait nettoyé, on aurait pris la bêche pour creuser sa fosse, et le lendemain on le trouvait debout, mangeant sur le pouce son lard et son pain de charin. Cette fois-là, pour qu'on eût plus d'attention à son mal, il se fourrait dans la bouche de la brique qu'il avait pilée, et disait à tout le monde qu'il crachait le sang.

— Un certain goût de comédie, aussi, peut-être ?

— Ma grand'tante avait bon nez. D'ailleurs, je crois qu'elle ne l'a jamais bien compris. Il voulait se faire plaindre, occuper les gens. Il aimait parler, pour se donner

grande idée de soi et donner la même idée aux autres. Un homme d'imagination qui avait besoin de s'échauffer à ses projets, d'avoir des affaires en train, de sortir, de trafiquer, de courir.

Il portait chapeau melon, d'un air distingué, comme on dit. Le dimanche, en revenant de la messe, avec une espèce de solennité et d'emphase, il refaisait le sermon tel qu'il venait de l'entendre. Je le revois, imitant les gestes, les paroles du curé, tout en mangeant la soupe, les chiens entre ses jambes, sous la table. Un être à part entre les paysans de son canton.

— Un de ces hommes qui marquaient, au temps passé, dans les tribus, à la fois orateur, poète, et à peu près aussi mage et mire ?

— Mais il ne guérissait pas les gens, et on ne venait guère le voir. Peut-être le trouvait-on trop en dehors. Il ne s'est jamais mêlé de guérir ou de « désensorceler », je crois.

C'était un homme bon de sa nature. Pas

bien loin de chez nous, au village du Malpertuis, sous le bois de Malpertuis, de l'autre côté de la route, il y avait un simple, un innocent. Ils étaient deux fils. L'un avait le bien, les vaches. L'autre, le simple, la famille aurait bien voulu le voir, ou même le faire disparaître sans bruit. Tout en douceur.

— Ce qu'on appelle un embarras de maison.

— Oui. Mon oncle, voyant les choses et qu'il finirait par arriver malheur à ce pauvre diable, le prit comme domestique. Seulement il s'attira la haine du frère. Un jour il trouva des salades vertes sur le chemin de notre ferme. Il les ramassa, se doutant bien qu'on les avait empoisonnées. Ou, je ne sais plus, les bêtes les flairèrent et n'y touchèrent pas. Après cela, celui qui lui en voulait ensorcela l'étable. Pour la désensorceler on dut faire venir le Barissou du Barissal. Le Barissou fit des prières et pendit des robes de couleuvre...

— La jardinière, la sourde, m'a dit que

quand elle ramassait une robe de « serre » elle la mettait dans son porte-monnaie, pour se porter chance.

— Couleuvre ou serre, — la couleuvre, chez nous, c'est un peu tous les serpents. Quand on trouvait une de ces peaux, on la pliait dans un chiffon et on la pendait à une poutre dans l'étable. Chez moi, il y a vingt ans, j'ai vu deux de ces petits paquets pendus... Enfin, ce fut le Barissou qui vint et désensorcela les bêtes, comme cela.

— Mais le grand-oncle ? Est-ce qu'il n'avait pas, comment dire, un coin de magicien dans la tête ?

— Magicien ce serait un mot un peu fort. Ou devin. Il devinait pourtant, ou voulait le faire croire, et il se donnait des pouvoirs magiques.

Un jour, je lui ai vu dessaouler un homme. C'était en plein été, à midi, par une chaleur à faire béer les lézards. Ils arrivèrent, deux chasseurs, le Blaye et le Pique. Ils nous demandèrent un litre et entonnèrent deux ou trois verres coup sur coup. Toute la matinée

ils avaient trotté dans la fougère, ce vin les plomba. Le Blaye dormit un peu, les bras en rond sur la table, puis il fut saoul; saoul, tout malade, avec l'envie de rendre. Mon grand-oncle vint de sa cahute. Il le mena dehors, le tira un peu à l'écart, traça un grand signe de croix sur lui et se mit à marmotter des prières très vite. A la minute le Blaye fit corps neuf, — il aurait peut-être rendu son vin tout de même, sans ce mystère, — enfin il le rendit et se trouva d'aplomb... Cela, je l'ai vu.

— J'ai toujours eu le sentiment que nous ne comprenions rien à rien. Il suffit de regarder assez longtemps une plante qui pousse au soleil. Nous finissons par sentir qu'il y a là un secret et que le secret même de la vie nous échappe. En notre corps les forces intérieures, toute cette vie sous nous, à côté de nous, qui commande la nôtre et qui n'est pas la nôtre...

On peut songer. Il y a le corps et il y a l'âme, et cela fait deux, comme on dit, bien qu'en ce monde où nous vivons il nous soit

à peu près impossible de concevoir celle-ci sans celui-là. La résurrection de la chair, d'ailleurs, comment faut-il l'entendre ? Un corps glorieux, n'est-ce pas un corps tout pénétré d'âme, porté au rouge blanc par l'âme ? L'âme le possède alors et vit avec lui la vie complète.

En attendant on peut imaginer un empire plus efficace de l'âme sur le corps. Les chasseurs, les artisans primitifs ont bien trouvé pour combiner un engin, dresser un piège, des astuces admirables. Un biais détourné mais très simple, un tour de clef qui donne tout. Quel secret avait ce vieux magicien de campagne ? Peut-être une sorte de sens obscur, une façon intestine d'entrer en communication et de prendre contact. N'y aurait-il pas un passage du N.-O. à découvrir ? Nos vieux pères, tels que le Grand Albert, ceux qui pratiquaient la méthode d'analogie, s'orientaient autrement que nous. Ils avaient sans doute des pouvoirs plus incertains mais plus proches. Une connaissance plus confuse mais plus fraternelle.

Notre science, qu'est-elle bien encore, sinon un manuel de cuisine ? Et pourtant, parce qu'elle a pour elle la précision, elle devait triompher de la magie. La raison, l'intelligence sont bien plus que des outils. Formes en quelque sorte de notre organe, elles sont nos conditions mêmes, notre corps même. Seulement, savons-nous nous servir de notre intelligence ?

... Bien sûr, nous n'avons pas dit cela tout haut et tout du long. Mais nous avons dû y songer. Ces choses, comment les exprimer alors qu'on n'est même pas très sûr qu'elles aient un sens ? Il faudrait se borner à dire qu'il y avait un vieil homme qui désirait passer pour un peu magicien, un peu devin.

— Il prétendait trouver les pièces de dix, de vingt sous, qui se perdaient autour de sa cambuse. Garçons et filles y venaient danser les dimanches, et les garçons se donnaient tant de mouvement, qu'ils en perdaient toujours. Nous, ses neveux, nous

cherchions, les lundis. Nous trouvions deux sous, quatre sous, une pièce, sans parler d'une trentaine de bouchons de limonade. L'oncle, lui, se vantait d'aller là où il fallait et d'en ramasser chaque fois cinq ou six. Et c'est vrai, je l'ai vu aller tout droit, mettre la main droit dessus. Mais il était homme à avoir monté le coup ; je l'imagine assez bien plaçant les pièces d'avance. « Té, je te parie que j'en trouve une là. » Il lui aurait plu que je croie à son pouvoir. Il me promettait que si jamais je perdais quelque chose, je ne serai pas longtemps sans le retrouver grâce à lui. Seulement, il fallait que j'aie foi en son don, et à cette belle condition je me mettais à rire ou bien je l'entreprenais pour qu'il me dise sa façon de s'y prendre. Je n'ai jamais rien pu tirer de lui, là-dessus.

— Peut-être n'y avait-il rien à en tirer ? On aimerait arriver au vrai et au vivant en ce domaine...

— C'est comme le trésor du bois de Malpertuis dont il parlait souvent et qu'il ne

m'a jamais fait voir. Il savait qu'il y avait quarante louis d'or cachés sous une racine. A cette époque, la Méline, une fille de vingt-cinq ans, venait là-haut garder ses vaches. L'oncle causait avec elle. Ils consultèrent ensemble un livre de magie. Ce livre venait de chez Simion, dans le bourg. La famille en avait hérité et ils l'avaient prêté à la Méline. Mon oncle, qui avait connaissance du trésor, aurait bien voulu le découvrir. C'est pour cela que la Méline et lui consultèrent le livre. Ils furent effrayés de ce qu'ils y lurent. On pouvait tout faire et devenir riche, mais il fallait se damner. Je crois qu'ils essayèrent quelque peu la sorcellerie. Après ça, pour ne pas s'exposer davantage, — « Nous aurions été voués au diable, nous aurions été foutus! » — ils brûlèrent le livre sous une racine. Mais à cet endroit il se fit un trou. Et ce trou, on avait beau le combler, il se refaisait toujours. Comme si toujours un renard ou un blaireau venait y gratter. Ce n'était pas un renard; un blaireau non plus. C'était le diable.

— Il vous a dit que c'était le diable ?

— Peut-être pas. Il disait qu'il savait où était le trésor. Du moins il croyait bien le savoir. Il le laissait comme en réserve. S'il était tombé malade, s'il avait eu besoin du médecin et du pharmacien avant de mourir... Mais il n'y aurait eu recours qu'en quelque grande occasion. Est-ce qu'il n'avait pas un peu peur d'y toucher ? En tout cas il ne voulut jamais dire où nichaient les quarante louis.

Parler de cela n'aurait rien valu, d'ailleurs, pas plus qu'user trop largement de son don. D'abord pour ne pas lasser ceux qu'il appelait « mon monde », avec réticence et mystère. Ou encore « ceux qui le savent », « ceux qui m'en parlent ». Jamais il ne les désignait par un nom ou par un mot. « Ils en savent plus long que toi et que moi ». Comme il était croyant, il reliait cela à Dieu, je ne sais trop de quel biais... Ensuite, et ça ne s'arrange guère avec ce que je viens de vous dire, parce qu'il y avait du danger dans sa magie. S'il en avait abusé, il aurait

bien pu se mettre entre les mains du diable.

— Y a-t-il jamais eu chez nous des sorciers vraiment noirs ? Ils tâchaient à se faire servir par le malin sans lui laisser prendre avantage sur eux. Un jeu hasardeux, où l'on tente de le duper, ainsi que le font les saints dans les contes, mais en veillant à garder toujours un pied derrière. Magie noire et magie blanche mêlées, comme en ce charme que les conscrits devaient avoir en poche pour tirer un bon numéro, et qui se composait de trois araignées noires et de trois morceaux de pain bénit de Noël provenant de trois paroisses.

— Une fois nous passions près de la serve. Il y avait là une touffe de cresson qui avait poussé trop dru, le milieu s'était étouffé, jauni, réduit à rien, de sorte que cette touffe s'était ouverte en couronne. Une belle couronne, régulière comme si on l'avait faite à plaisir. Mon grand-oncle quitta son chapeau avec respect en disant : « Co is be quiconque d'ati. » Vous comprenez? « C'est bien quelque chose que ça ». Et il fit une prière

bien que mon père et moi nous le plaisantions de tout notre cœur.

Il avait convaincu ma grand'tante de sa puissance. « Ça le fait souffrir, disait-elle. Il voit des besognes terribles... Pauvre monde! Si vous autres le saviez! »

Si... Mais nous ne savons pas et nous ne pourrions pas savoir. Un tour d'esprit, des façons de pénétrer les choses, et leur esprit en elles, et d'entrer en amitié avec elles, qui nous sont assez étranges. Ceux-là voyaient peut-être mieux que nous ce qu'est une vraie connaissance. Nous ne travaillons que pour le certain. Nous ne voulons plus que des recettes précises pour prendre barre sur la matière. Nul n'entre dans notre monde s'il n'est géomètre. Tous, nous avons laissé l'éternel féminin pour étudier la mathématique. Il s'ensuit que nous ne saisissons que des rapports, rien de plus. Et peut-être est-ce tout ce que nous pouvons vraiment saisir.

Mais l'âme, l'esprit, la vie avec son infi-

nité de possibles, et qui déborde la précision ? De la vie et même de la matière, savons-nous approcher, en leur essence ? Alors qu'une sorte de fraternité nous mettrait plus avant, peut-être, que notre physique et notre chimie. Il y a une connaissance qui n'a pas abouti : le point serait de savoir si elle pouvait aboutir. C'est non, sans doute.

En effet, cette connaissance par sympathie fatalement doit rester incertaine. Ou plutôt éventuelle. La sympathie ne s'imagine que libre. A la recherche, il faut que l'objet ait liberté de ne pas répondre, sinon sa réponse n'est plus amour et don.

Sinon, il n'y a plus qu'une chimie, et d'amour point, d'âme point. C'est l'amour qui a introduit la liberté dans le monde ; tel est même le grand mystère du monde et sa seule explication. Ce mot d'amour seul explique la création, car il suppose la liberté, qui suppose le choix, donc le mal.

Le vent se lève. Il vient de la Limagne

et de bien plus loin par delà ; je reconnais le vent des montagnes de l'Ouest. C'est d'une bouche d'enfant, fraîche et vive, qu'il souffle ses vieilles histoires. Regarde aux tiges si fines de ces herbes roses, courir, quand elles se courbent, une lueur d'argent plus mince que le fil d'une lame. Et aux disjoints des pierres tremblent la feuille découpée de l'herbe-aux-verrues dont le suc est couleur de feu.

L'esprit d'un mage paysan, aujourd'hui nous ne pouvons plus le comprendre. Quand nous essayons d'y entrer, nous y sommes comme tantôt dans ce château à l'abandon. Ces figures peintes sur les murs, nous ne savons les déchiffrer, et nous ne saurions pas non plus habiter ces tours en ruines.

Le vieil homme est mort, qui faisait rire les siens. A présent seulement, l'un d'eux, quand il est seul, y resonge et commence de le comprendre.

Mais l'homme est mort sans avoir eu sans doute ce qu'il désirait confusément. Car au bout du compte, s'il voulait donner

grande idée de lui — et il dut lui arriver, à ces fins, de truquer un peu en un domaine plein d'incertitudes, — que cherchait-il, sinon se mettre en crédit et gagner de l'amitié ?

Une sorte de porche est ouvert là, dans la muraille, qui a bien dix pieds d'épaisseur. On voit la tranche de pavés liés de mortier gris, et au bout de ce tunnel brut, où le regard se heurte aux saillies des pierres dans l'ombre, toute une étendue en pâles lieues de monts et de nuées. On retrouve les bosses des Dômes, on sait les noms de ces pays, et quels bourgs, quels villages ont leur vie dans ces cantons. Tant de vies : si l'on devinait mieux ce qu'il peut y avoir dans leur silence tel quel. Au fond des campagnes, — n'est-ce pas comme si l'on allait au fond des temps ? — ces diversités dans les esprits, ces ébauches de formes spirituelles possibles. On a parfois ce sentiment que notre psychologie paraîtra aussi puérile à nos neveux que nous le paraît la physique de nos vieux pères. De l'es-

prit humain, de ses ressources, de ses tentatives, nous ne savons presque rien encore. Qu'y a-t-il sous l'agitation étouffée de tant de vies? Sous tant d'histoires et d'ennuis et de peines? Peut-être toujours la même histoire, plus ou moins refoulée et déformée : celle de la solitude et de sa recherche inquiète.

Le château abandonné n'abritait pas mieux nos anciens que ne nous abrite notre maison d'à présent. Mais peut-être de derrière ces épaisses murailles voyaient-ils mieux tout un pays sans nom de silence et de merveille. De cette voûte obscure, comme les campagnes paraissent changées là-bas. Si fines à la fois et si perdues. Vallées de rosée, cantons de forêts et de pâturages, tours et lieux hauts mystérieux d'ici comme leurs noms mêmes, nappes de vent, pâleur bleuissante des espaces. Sous une grande tombée de rayons, faites de lumière et de brume, les montagnes en châteaux d'argent mauve se mêlent aux têtes rondes des nuages d'été. On voit cela. On

voit, dans l'éloignement, semblable à soi mais aussi semblable à notre songe, un autre royaume. Celui que nous sommes condamnés à ne jamais voir, si ce n'est ainsi suspendu entre ciel et terre, à bout d'horizon.

# TABLE

# TABLE

Chez l'oiselleur. . . . . 5
Visite a la guérisseuse . . . . . 39
Le chateau abandonné. . . . . 63

Ce livre, P de l'alphabet des lettres achevé d'imprimer pour la Cité des Livres, le 20 octobre 1926, par Ducros et Colas, Maîtres-Imprimeurs à Paris, a été tiré à 440 exemplaires : 5 sur papier vélin à la cuve " héliotrope " des papeteries du Marais, numérotés de 1 à 5 ; 10 exemplaires sur japon ancien à la forme, numérotés de 6 à 15 ; 25 exemplaires sur japon impérial, numérotés de 16 à 40 ; 50 exemplaires sur vergé de Hollande, numérotés de 41 à 90 ; et 350 exemplaires sur vergé à la forme d'Arches, numérotés de 91 à 440. Il a été tiré en outre : 25 exemplaires sur madagascar réservés à M. Édouard Champion, marqués alphabétiquement de A à Z ; et 30 exemplaires hors commerce sur papiers divers, numérotés de I à XXX.

Exemplaire N° 285

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
840.8 AL67 C001 v.13-16
Alphabet des lettres.
3 0112 089036625